

Le pilote du Danube

Jules Verne

The Project Gutenberg EBook of Le pilote du Danube, by Jules Verne

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Le pilote du Danube

Author: Jules Verne

Release Date: March 6, 2004 [EBook #11484]

Language: French

Character set encoding: ASCII

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE PILOTE DU DANUBE ***

Produced by Carlo Traverso, Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

LE PILOTE DU DANUBE

PAR

JULES VERNE

1920

I

AU CONCOURS DE SIGMARINGEN

Ce jour-la, samedi 5 aout 1876, une foule nombreuse et bruyante remplissait le cabaret a l'enseigne du Rendez-vous des Pecheurs. Chansons, cris, chocs des verres, applaudissements, exclamations se fondaient en un terrible vacarme que dominaient, a intervalles presque reguliers, ces hoch! par lesquels a coutume de s'exprimer la joie allemande a son paroxysme.

Les fenetres de ce cabaret donnaient directement sur le Danube, a

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

l'extrémité de la charmante petite ville de Sigmaringen, capitale de l'enclave prussienne de Hohenzollern, située, presque à l'origine de ce grand fleuve de l'Europe centrale.

Obeissant à l'invitation de l'enseigne peinte en belles lettres gothiques au-dessus de la porte d'entrée, c'est là que s'étaient réunis les membres de la Ligue Danubienne, société internationale de pêcheurs appartenant aux diverses nationalités riveraines. Il n'est pas de joyeuse réunion sans notable beuverie. Aussi buvait-on de bonne bière de Munich et de bon vin de Hongrie à pleines chopes et à pleins verres. On fumait aussi, et la grande salle était tout obscurcie par la fumée odorante que les longues pipes crachaient sans relâche. Mais, si les sociétaires ne se voyaient plus, ils s'entendaient de reste, à moins qu'ils ne fussent sourds.

Calmes et silencieux dans l'exercice de leurs fonctions, les pêcheurs à la ligne sont, en effet, les gens les plus bruyants du monde des qu'ils ont remise leurs attributs. Pour raconter leurs hauts faits, ils valent les chasseurs, ce qui n'est pas peu dire.

On était à la fin d'un déjeuner des plus substantiels, qui avait rassemblé autour des tables du cabaret une centaine de convives, tous chevaliers de la gaule, enrages de la flotte, fanatiques de l'hameçon. Les exercices de la matinée avaient sans doute singulièrement altéré leurs gosiers, à en juger par le nombre de bouteilles figurant au milieu de la desserte. Maintenant, c'était le tour des nombreuses liqueurs que les hommes ont imaginées pour succéder au café.

Trois heures après midi sonnaient, lorsque les convives, de plus en plus montés en couleur, quitteraient la table. Pour être franc, quelques-uns titubaient et n'auraient pu se passer complètement du secours de leurs voisins. Mais le plus grand nombre se tenaient fermes sur leurs jambes, en braves et solides habitués de ces longues séances épiques, qui se renouvelaient plusieurs fois dans l'année à propos des concours de la Ligue Danubienne.

De ces concours très suivis, très fêtés, grande était la réputation sur tout le cours du célèbre fleuve jaune, et non pas bleu comme le chante la fameuse valse de Strauss. Du duché de Bade, du Wurtemberg, de la Bavière, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Roumanie, de la Serbie, et même des provinces turques de Bulgarie et de Bessarabie, les concurrents affluaient.

La Société comptait déjà cinq années d'existence. Très bien administrée par son Président, le Hongrois Miclesco, elle prospérait. Ses ressources toujours croissantes lui permettaient d'offrir des prix importants dans ses concours, et sa bannière étincelait des glorieuses médailles conquises de haute lutte sur des associations rivales. Très au courant de la législation relative à la pêche fluviale, son Comité directeur soutenait ses adhérents, tant contre l'État que contre les particuliers, et défendait leurs droits et privilèges avec cette tenacité, on pourrait dire cet entêtement professionnel, spécial au bipède que ses instincts de pêcheur à la ligne rendent digne d'être classé dans une catégorie particulière de l'humanité.

Le concours qui venait d'avoir lieu était le deuxième de cette année 1876. Des cinq heures du matin, les concurrents avaient quitté la ville pour gagner la rive gauche du Danube, un peu en aval de Sigmaringen. Ils portaient l'uniforme de la Société: blouse courte laissant aux mouvements toute leur liberté, pantalon engagé dans des bottes à forte semelle, casquette blanche à large visière. Bien entendu, ils possédaient la collection complète des divers engins énumérés au Manuel du Pêcheur: cannes, gaules, épauettes, lignes empaquetées dans leur enveloppe de peau de daim, flotteurs, sondes, grains de plomb fondus de toutes tailles pour les plombées, mouches artificielles, cordonnet, crin

de Florence. La peche devait etre libre, en ce sens que les poissons, quels qu'ils fussent, seraient de bonne prise, et chaque pecheur pourrait amorcer sa place comme il l'entendrait.

A six heures sonnante, quatre-vingt-dix-sept concurrents exactement etaient a leur poste, la ligne flottante en main, prêts a lancer l'hameçon. Un coup de clairon donna le signal, et les quatre-vingt-dix-sept lignes se tendirent du meme mouvement au-dessus du courant.

Le concours etait dote de plusieurs prix, dont les deux premiers, d'une valeur de cent florins chacun, seraient attribues au pecheur qui aurait le plus grand nombre de poissons et a celui qui capturerait la plus lourde piece.

Il n'y eut aucun incident jusqu'au second coup de clairon, qui, a onze heures moins cinq, clotura le concours. Chaque lot fut alors soumis au jury compose du President Miclesco et de quatre membres de la Ligue Danubienne. Que ces hauts et puissants personnages prissent leur decision en toute impartialite et de telle sorte qu'aucune reclamation ne fut possible, bien qu'on ait la tete chaude dans le monde particulier des pecheurs a la ligne, nul ne le mit en doute un seul instant. Toutefois, il fallut s'armer de patience pour connaitre le resultat de leur consciencieux examen, l'attribution des divers prix, soit du poids, soit du nombre, devant rester secreta jusqu'a l'heure de la distribution des recompenses, precedee d'un repas qui allait reunir tous les concurrents en de fraternelles agapes.

Cette heure etait arrivee. Les pecheurs, sans parler des curieux venus de Sigmaringen, attendaient, confortablement assis, devant l'estrade sur laquelle se tenaient le President et les autres membres du Jury.

Et, en verite, si les sieges, bancs ou escabeaux, ne faisaient point défaut, les tables ne manquaient pas non plus, ni, sur les tables, les moss de biere, les flacons de liqueurs variees, ainsi que les verres grands et petits.

Chacun ayant pris place, et les pipes continuant a fumer de plus belle, le President se leva.

"Ecoutez!.. Ecoutez!.." cria-t-on de tous cotes.

M. Miclesco vida au prealable un bock ecumeux dont la mousse perla sur la pointe de ses moustaches.

"Mes chers collegues, dit-il en allemand, langue comprise de tous les membres de la Ligue Danubienne malgre la diversite de leurs nationalites, ne vous attendez pas a un discours classiquement ordonne, avec preambule, developpement et conclusion. Non, nous ne sommes pas ici pour nous griser de harangues officielles, et je viens seulement causer de nos petites affaires, en bons camarades, je dirai meme en freres, si cette qualification vous parait justifiee pour une assemblee internationale.

Ces deux phrases, un peu longues comme toutes celles qui se debitent generalement au commencement d'un discours, meme quand l'orateur se defend de discourir, furent accueillies par d'unanimes applaudissements, auxquels se joignirent de nombreux _tres bien! tres bien!_ melanges de _hoch!_, voire de hoquets. Puis, au President levant son verre, tous les verres pleins firent raison.

M. Miclesco continua son discours en mettant le pecheur a la ligne au premier rang de l'humanite. Il fit valoir toutes les qualites, toutes les vertus dont l'a pourvu la genereuse nature. Il dit ce qu'il lui faut de patience, d'ingeniosite, de sang-froid, d'intelligence superieure,

pour réussir dans cet art, car, plutôt qu'un métier, c'est un art, qu'il plaça bien au-dessus des prouesses cynegetiques dont se vantent à tort les chasseurs.

--Pourrait-on comparer, s'écria-t-il, la chasse à la pêche?

--Non! ... non!..., fut-il répondu par toute l'assistance.

--Quel mérite y a-t-il à tuer un perdreau ou un lièvre, lorsqu'on le voit à bonne portée, et qu'un chien--est-ce que nous avons des chiens, nous?--l'a dépisté à votre profit?... Ce gibier, vous l'apercevez de loin, vous le visez à loisir et vous l'accablez d'innombrables grains de plomb, dont la plupart sont tirés en pure perte!... Le poisson, au contraire, vous ne pouvez le suivre du regard.... Il est caché sous les eaux.... Ce qu'il faut de manœuvres adroites, de délicates invites, de dépense intellectuelle et d'adresse, pour le décider à mordre à votre hameçon, pour le ferrer, pour le sortir de l'eau, tantôt pame à l'extrémité de la ligne, tantôt frétilant et, pour ainsi dire, applaudissant lui-même à la victoire du pêcheur!

Cette fois, ce fut un tonnerre de bravos. Assurément, le Président Miclesco répondait aux sentiments de la Ligue Danubienne. Comprenant qu'il ne pourrait jamais aller trop loin dans l'éloge de ses confrères, il n'hésita pas, sans craindre d'être taxé d'exagération, à placer leur noble exercice au-dessus de tous les autres, à élever jusqu'aux nues les fervents disciples de la science piscicultologique, à évoquer même le souvenir de la superbe déesse qui présidait aux jeux piscatoriens de l'ancienne Rome dans les cérémonies halieutiques.

Ces mots furent-ils compris? Probablement, puisqu'ils provoquèrent de véritables trepignements d'enthousiasme.

Alors, après avoir repris haleine en vidant une chope de bière neigeuse:

--Il ne me reste plus, dit-il, qu'à nous féliciter de la prospérité croissante de notre Société, qui recrute chaque année de nouveaux membres et dont la réputation est si bien établie dans toute l'Europe centrale. Ses succès, je ne vous en parlerai pas. Vous les connaissez, vous en avez votre part, et c'est un grand honneur que de figurer dans ses concours! La presse allemande, la presse tchèque, la presse roumaine ne lui ont jamais marchandé leurs éloges si précieux, j'ajoute si mérités, et je porte un toast, en vous priant de me faire raison, aux journalistes qui se dévouent à la cause internationale de la Ligue Danubienne!

Certes, on fit raison au Président Miclesco. Les flacons se vidèrent dans les verres, et les verres se vidèrent dans les gosiers, avec autant de facilité que l'eau du grand fleuve et de ses affluents s'écoule dans la mer.

On en fut demeuré là, si le discours présidentiel eut pris fin sur ce dernier toast. Mais d'autres toasts s'imposaient, d'une aussi évidente opportunité.

En effet, le Président s'était redressé de toute sa hauteur, entre le secrétaire et le trésorier également debout. De la main droite, chacun d'eux tenait une coupe de champagne, la main gauche posée sur le cœur.

--Je bois à la Ligue Danubienne, dit M. Miclesco en couvrant l'assistance du regard.

Tous s'étaient levés, une coupe au niveau des lèvres. Les uns montés sur les bancs, quelques autres sur les tables, on répondit avec un ensemble parfait à la proposition de M. Miclesco.

Celui-ci, les coupes vides, reprit de plus belle, apres avoir puise aux intarissables flacons places devant ses assesseurs et lui:

--Aux nationalites diverses, aux Badois, aux Wurtembergeois, aux Bavarois, aux Autrichiens, aux Hongrois, aux Serbes, aux Valaques, aux Moldaves, aux Bulgares, aux Bessarabiens que la Ligue Danubienne compte dans ses rangs!"

Et Bessarabiens, Bulgares, Moldaves, Valaques, Serbes, Hongrois, Autrichiens, Bavarois, Wurtembergeois, Badois lui repondirent comme un seul homme en absorbant le contenu de leurs coupes.

Enfin le President termina sa harangue, en annoncant qu'il buvait a la sante de chacun des membres de la Societe. Mais, leur nombre atteignant quatre cent soixante-treize, il fut malheureusement oblige de les grouper dans un seul toast.

On y repondit d'ailleurs par mille et mille _hoch!_ qui se prolongerent jusqu'a extinction des forces vocales.

Ainsi s'acheva le second numero du programme, dont le premier avait pris fin avec les exercices epulatoires. Le troisieme allait consister dans la proclamation des laureats.

Chacun attendait avec une anxiete bien naturelle, car, ainsi qu'il a ete dit, le secret du Jury avait ete garde. Mais le moment etait venu ou on le connaissait enfin.

Le President Miclesco se mit en devoir de lire la liste officielle des recompenses dans les deux categories.

Conformement aux statuts de la Societe, les prix de moindre valeur seraient proclames les premiers, ce qui donnerait a la lecture de cette sorte de palmares un interet Grandissant.

A l'appel de leur nom, les laureats des prix inferieurs dans la categorie du nombre se presenterent devant l'estrade. Le President leur donna l'accolade, en leur remettant un diplome et une somme d'argent variable suivant le rang obtenu.

Les poissons que contenaient les filets etaient de ceux que tout pecheur peut prendre dans les eaux du Danube: epinoches, gardons, goujons, plies, perches, tanches, brochets, chevesnes et autres. Valaques, Hongrois, Badois, Wurtembergeois figuraient dans la nomenclature de ces prix inferieurs.

Le deuxieme prix fut attribue, pour soixante-dix-sept poissons captures, a un Allemand du nom de Weber dont le succes fut accueilli par de chaleureux applaudissements. Ledit Weber etait, en effet, fort connu de ses confreres. Maintes et maintes fois deja, il avait ete classe dans les rangs superieurs lors des precedents concours, et l'on s'attendait generalement a ce qu'il remportat le premier prix du nombre, ce jour-la.

Non, soixante-dix-sept poissons seulement figuraient dans son filet, soixante-dix-sept bien comptes et recomptes, alors qu'un concurrent, sinon plus habile, du moins plus heureux, en avait rapporte quatre-vingt-dix-neuf dans le sien.

Le nom de ce maitre pecheur fut alors proclame. C'etait le Hongrois Ilia Bruschi.

L'assemblee tres surprise n'applaudit pas, en entendant le nom de ce Hongrois inconnu des membres de la Ligue Danubienne, dans laquelle il n'etait entre que tout recemment.

Le lauréat n'ayant pas cru devoir se présenter pour toucher la prime de cent florins, le Président Miclesco passa sans plus tarder à la liste des vainqueurs dans la catégorie du poids. Les primes furent des Roumains, des Slaves et des Autrichiens. Lorsque le nom auquel était attribuée le second prix fut prononcé, ce nom fut applaudi comme l'avait été celui de l'Allemand Weber. M. Ivetozar, l'un des assesseurs, triomphait avec un chevesne de trois livres et demie, qui eut assurément échappé à un pêcheur possédant moins d'adresse et de sang-froid. C'était l'un des membres les plus en vue, les plus actifs, les plus dévoués de la Société, et c'est lui qui, à cette époque, avait remporté le plus grand nombre de récompenses. Aussi fut-il salué par d'unanimes applaudissements.

Il ne restait plus qu'à décerner le premier prix de cette catégorie, et les cœurs palpitaient en attendant le nom du lauréat.

Quel ne fut pas l'étonnement, plus que l'étonnement, quelle ne fut pas la stupefaction générale, lorsque le Président Miclesco, d'une voix, dont il ne pouvait modérer le tremblement, laissa tomber ces mots :

" Premier au poids pour un brochet de dix-sept livres, le Hongrois Ilia Brusch! "

Un grand silence se fit dans l'assistance. Les mains prêtes à battre demeurèrent immobiles, les bouches prêtes à acclamer le vainqueur se turent. Un vif sentiment de curiosité immobilisait tout le monde.

Ilia Brusch allait-il enfin apparaître? Viendrait-il recevoir du Président Miclesco les diplômes d'honneur et les deux cents florins qui les accompagnaient?

Soudain un murmure courut à travers l'assemblée.

Un des assistants, qui, jusque-là, s'était tenu un peu à l'écart, se dirigeait vers l'estrade.

C'était le Hongrois Ilia Brusch.

À en juger par son visage soigneusement rasé, que couronnait une épaisse chevelure d'un noir d'encre, Ilia Brusch n'avait pas dépassé trente ans. D'une stature au-dessus de la moyenne, large d'épaules, bien planté sur ses jambes, il devait être d'une force peu commune. On pouvait être surpris, en vérité, qu'un gaillard de cette trempe se complût aux placides distractions de la pêche à la ligne, au point d'avoir acquis dans cet art difficile la maîtrise dont le résultat du concours donnait une irrecusable preuve.

Autre particularité assez bizarre, Ilia Brusch devait, d'une manière ou d'une autre, être affligé d'une affection de la vue. De larges lunettes noires cachaient, en effet, ses yeux, dont il eût été impossible de reconnaître la couleur. Or, la vue est le plus précieux des sens pour qui se passionne aux imperceptibles mouvements de la flotte, et de bons yeux sont nécessaires à qui veut déjouer les multiples ruses du poisson.

Mais, que l'on fut ou que l'on ne fut pas étonné, il n'y avait qu'à s'incliner. L'impartialité du Jury ne pouvant être suspectée, Ilia Brusch était le vainqueur du concours, et cela dans des conditions que personne, de mémoire de ligueur, n'avait jamais réunies. L'assemblée se dégela donc, et des applaudissements suffisamment sonores saluèrent le triomphateur, au moment où il recevait ses diplômes et ses primes des mains du Président Miclesco.

Cela fait, Ilia Brusch, au lieu de descendre de l'estrade, eut un court colloque avec le Président, puis se retourna vers l'assemblée intriguée, en réclamant du geste un silence qu'il obtint comme par enchantement.

" Messieurs et chers collegues, dit Ilia Brusch, je vous demanderai la permission de vous adresser quelques mots, ainsi que notre President veut bien m'y autoriser.

On aurait entendu voler une mouche dans la salle tout a l'heure si bruyante. A quoi tendait cette allocution non prevue au programme?

--Je desire d'abord vous remercier, continuait Ilia Brusch, de votre sympathie et de vos applaudissements, mais je vous prie de croire que je ne m'enorgueillis pas plus qu'il ne convient du double succes que je viens d'obtenir. Je n'ignore pas que ce succes, s'il eut appartenu au plus digne, eut ete remporte par quelque membre plus ancien de la Ligue Danubienne, si riche en valeureux pecheurs, et que je le dois, plutot qu'a mon merite, a un hasard favorable.

La modestie de ce debut fut vivement appreciee de l'assistance, d'ou plusieurs _tres bien!_ s'eleverent en sourdine.

--Ce hasard favorable, il me reste a le justifier, et j'ai concu dans ce but un projet que je crois de nature a interesser cette reunion d'illustres pecheurs.

"La mode, vous ne l'ignorez pas, mes chers collegues, est aux records. Pourquoi n'imiterions-nous pas les champions d'autres sports, inferieurs au notre a coup sur, et ne tenterions-nous pas d'etablir le record de la peche?"

Des exclamations etouffees coururent dans l'auditoire. On entendit des _ah! ah!_, des _tiens! tiens!_, des _pourquoi pas?_, chaque societaire traduisant son impression selon son temperament particulier.

--Quand cette idee, poursuivait cependant l'orateur, m'est venue pour la premiere fois a l'esprit, je l'ai adoptee sur-le-champ, et sur-le-champ j'ai compris dans quelles conditions elle devait etre realisee. Mon titre d'associe de la Ligue Danubienne limitait, d'ailleurs, le probleme. Ligueur du Danube, c'est au Danube seul qu'il me fallait demander l'heureuse issue de mon entreprise. J'ai donc forme le projet de descendre notre glorieux fleuve, de sa source meme a la mer Noire, et de vivre, durant ce parcours de trois mille kilometres, exclusivement du produit de ma peche.

"La chance qui m'a favorise aujourd'hui augmenterait encore, s'il etait possible, mon desir d'accomplir ce voyage, dont, j'en suis certain, vous apprecierez l'interet, et c'est pourquoi, des a present, je vous annonce mon depart, fixe au 10 aout, c'est-a dire a jeudi prochain, en vous donnant rendez-vous, ce jour-la, au point precis ou commence le Danube.

Il est plus facile d'imaginer que de decrire l'enthousiasme que provoqua cette communication inattendue. Pendant cinq minutes, ce fut une tempete de _hoch!_ et d'applaudissements frenetiques.

Mais un tel incident ne pouvait se terminer ainsi. M. Miclesco le comprit, et, comme toujours, il agit en veritable president. Un peu lourdement peut-etre, il se leva une fois de plus entre ses deux assesseurs.

--A notre collegue Ilia Brusch! dit-il d'une voix emue, en brandissant une coupe de champagne.

--A notre collegue Ilia Brusch!" repondit l'assemblee avec un bruit de tonnerre, auquel succeda immediatement un profond silence, les humains n'etant pas conformes, par suite d'une regrettable lacune, de maniere a pouvoir crier et boire en meme temps.

Toutefois, le silence fut de courte duree Le vin petillant eut tot fait de rendre aux gosiers lasses une vigueur nouvelle, ce qui leur permit de porter encore d'innombrables santes, jusqu'au moment ou fut cloture, au milieu de l'allegresse generale, le fameux concours de peche ouvert ce jour-la, samedi 5 aout 1876, par la Ligue Danubienne, dans la charmante petite ville de Sigmaringen.

II

AUX SOURCES DU DANUBE

En annoncant a ses collegues reunis au _Rendez-vous des Pecheurs_ son projet de descendre le Danube, la ligne a la main, Ilia Brusch avait-il ambitionne la gloire? Si tel etait son but, il pouvait se vanter de l'avoir Atteint.

La presse s'etait emparee de l'incident, et tous les journaux de la region danubienne, sans exception, avaient consacre au concours de Sigmaringen une _copie_ plus ou moins abondante, mais toujours capable de chatouiller agreablement l'amour-propre du vainqueur, dont le nom etait en passe de devenir tout a fait populaire.

Des le lendemain, dans son numero du 6 aout, la _Neue Freie Press_, de Vienne, notamment, avait insere ce qui suit:

Le dernier concours de peche de la Ligue Danubienne s'est termine hier a Sigmaringen sur un veritable coup de theatre, dont un Hongrois du nom d'Ilia Brusch, hier inconnu, aujourd'hui presque celebre, a ete le heros.

"Qu'a donc fait Ilia Brusch, demandez-vous, pour meriter une gloire aussi soudaine?

"En premier lieu, cet habile homme a reussi a s'adjuger les deux premiers prix du poids et du nombre, en distancant de loin tous ses concurrents, ce qui, parait-il, ne s'etait jamais vu depuis qu'il existe des concours de ce genre. Ce n'est deja pas mal. Mais il y a mieux.

"Quand on a recolte une pareille moisson de lauriers, quand on a remporte une aussi eclatante victoire, il semblerait qu'on soit en droit de gouter un repos merite. Or, tel n'est pas l'avis de ce Hongrois etonnant, qui se prepare a nous etonner plus encore.

"Si nous sommes bien informes--et l'on connait la surete de nos informations--Ilia Brusch aurait annonce a ses collegues qu'il se proposait de descendre, la ligne a la main, tout le Danube, depuis sa source, dans le duche de Bade, jusqu'a son embouchure, dans la mer Noire, soit un parcours de trois mille kilometres environ.

"Nous tiendrons nos lecteurs au courant des peripeties de cette originale entreprise.

"C'est jeudi prochain, 10 aout, qu'Ilia Brusch doit se mettre en route. Souhaitons-lui bon voyage, mais souhaitons aussi que le terrible pecheur n'extermine pas, jusqu'au dernier representant, la gent aquatique qui peuple les eaux du grand fleuve international!"

Ainsi s'exprimait la _Neue Freie Press_ de Vienne. Le _Pester Lloyd_ de Budapest ne se montrait pas moins chaleureux, non plus que le _Srbske Novine_ de Belgrade et le _Romanul_ de Bucarest, dans lesquels la note se haussait aux dimensions d'un veritable article.

Cette littérature était bien faite pour attirer l'attention sur Ilia Brusch, et, s'il est vrai que la presse soit le reflet de l'opinion publique, celui-ci pouvait s'attendre à exciter un intérêt grandissant à mesure que se poursuivrait son voyage.

Dans les principales villes du parcours ne trouverait-il pas, d'ailleurs, des membres de la Ligue Danubienne, qui considéreraient comme un devoir de contribuer à la gloire de leur collègue? Nul doute qu'il ne recut d'eux assistance et secours, en cas de besoin.

Dès à présent, les commentaires de la presse obtenaient un franc succès parmi les pêcheurs à la ligne. Aux yeux de ces professionnels, l'entreprise d'Ilia Brusch acquerrait une énorme importance, et nombre de ligueurs, attirés à Sigmaringen par le concours qui venait de finir, s'y étaient attardés, afin d'assister au départ du champion de la Ligue Danubienne.

Quelqu'un qui n'avait pas à se plaindre de la prolongation de leur séjour, c'était, à coup sûr, le patron du «Rendez-vous des Pêcheurs». Dans l'après-midi du 8 août, avant-veille du jour fixe par le lauréat pour le début de son original voyage, plus de trente buveurs continuaient à mener joyeuse vie dans la grande salle du cabaret, dont la caisse, étant données les facultés absorbantes de cette clientèle de choix, connaissait des recettes inespérées.

Pourtant, malgré la proximité de l'événement qui avait retenu ces curieux dans la capitale du Hohenzollern, ce n'est pas du héros du jour que l'on s'entretenait, le soir du 8 août, au «Rendez-vous des Pêcheurs». Un autre événement, plus important encore pour ces riverains du grand fleuve, servait de thème à la conversation générale et mettait tout ce monde en rumeur.

Cette émotion n'avait rien d'exagéré, et des faits du caractère le plus sérieux la justifiaient amplement.

Depuis plusieurs mois, en effet, les rives du Danube étaient désolées par un perpétuel brigandage. On ne comptait plus les fermes dévalisées, les châteaux pillés, les villas cambriolées, les meurtres même, plusieurs personnes ayant payé de leur vie la résistance qu'elles tentaient d'opposer à d'insaisissables malfaiteurs.

De toute évidence, une telle série de crimes n'avait pu être accomplie par quelques individus isolés. On avait certainement affaire à une bande bien organisée, et sans doute fort nombreuse, à en juger par ses exploits.

Circonstance singulière, cette bande n'opérait que dans le voisinage immédiat du Danube. Au-delà de deux kilomètres de part et d'autre du fleuve, jamais un seul crime n'avait pu lui être légitimement attribué. Toutefois, le théâtre de ses opérations ne paraissait ainsi limité que dans le sens de la largeur, et les rives autrichiennes, hongroises, serbes ou roumaines étaient pareillement mises à sac par ces bandits, qu'on ne parvenait nulle part à prendre sur le fait.

Leur coup accompli, ils disparaissaient jusqu'au prochain crime, commis parfois à des centaines de kilomètres du précédent. Dans l'intervalle, on ne trouvait d'eux aucune trace. Ils semblaient s'être volatilisés, ainsi que les objets matériels, parfois très encombrants, qui représentaient leur butin.

Les gouvernements intéressés avaient fini par s'émouvoir de ces échecs successifs, vraisemblablement imputables au défaut de cohésion des forces répressives. Une conversation diplomatique s'était engagée à ce sujet, et, ainsi que la presse en donnait la nouvelle ce matin même du 8 août, les négociations venaient d'aboutir à la création d'une police

internationale repartie sur tout le cours du Danube sous l'autorité d'un chef unique. La désignation de ce chef avait été particulièrement laborieuse, mais finalement on s'était mis d'accord sur le nom de Karl Dragoch, détective hongrois bien connu dans la région.

Karl Dragoch était, en effet, un policier, remarquable, et la difficile mission qui lui était confiée n'aurait pu l'être à un plus digne. Âgé de quarante-cinq ans, c'était un homme de complexion moyenne, plutôt maigre, et doué de plus de force morale que de force physique. Il avait assez de vigueur, cependant, pour supporter les fatigues professionnelles de son état, comme il avait assez de bravoure pour en affronter les dangers. Légalement, il demeurait à Budapest, mais le plus souvent il était en campagne, occupé à quelque enquête délicate. Sa connaissance parfaite de tous les idiomes du Sud-Est de l'Europe, de l'allemand et du roumain, du serbe, du bulgare et du turc, sans parler du hongrois, sa langue maternelle, lui permettait de n'être jamais embarrassé, et, en sa qualité de célibataire, il n'avait pas à craindre que des soucis de famille vinssent entraver la liberté de ses mouvements.

Sa nomination avait, comme on dit, une bonne presse. Quant au public, il l'approuvait à l'unanimité. Dans la grande salle du Rendez-vous des Pêcheurs, la nouvelle en était accueillie d'une manière tout particulièrement flatteuse.

"On ne pouvait mieux choisir, affirmait, au moment où s'allumaient les lampes du cabaret, M. Ivetozar, titulaire du second prix du poids, lors du concours qui venait de finir. Je connais Dragoch. C'est un homme.

--Et un habile homme, renchérit le Président Miclesco.

--Souhaitons, s'écria un Croate, du nom peu facile à prononcer de Svrb, propriétaire d'une teinturerie dans un des faubourgs de Vienne, qu'il réussisse à assainir les rives du fleuve. La vie n'y était plus tolérable, en vérité!

--Karl Dragoch a affaire à forte partie, dit l'Allemand Weber, en hochant la tête. Il faudra le voir à l'œuvre.

--A l'œuvre!... s'écria M. Ivetozar. Il y est déjà, n'en doutez pas.

--Certes! approuva M. Miclesco. Karl Dragoch n'est pas d'un caractère à perdre son temps. Si sa nomination remonte à quatre jours, comme le disent les journaux, il y en a au moins trois qu'il est en campagne.

--Par quel bout va-t-il commencer? demanda M. Piscea, un Roumain au nom prédestiné pour un pêcheur à la ligne. Je serais bien embarrassé, je l'avoue, si j'étais à sa place.

--C'est précisément pour ça qu'on ne vous y a pas mis, mon cher, répliqua plaisamment un Serbe. Soyez sûr que Dragoch n'est pas embarrassé, lui. Quant à vous dire son plan, c'est autre chose. Peut-être s'est-il dirigé sur Belgrade, peut-être est-il resté à Budapest... À moins qu'il n'ait préféré venir précisément ici, à Sigmaringen, et qu'il ne soit en ce moment parmi nous au Rendez-vous des Pêcheurs!

Cette supposition obtint un grand succès d'hilarité.

--Parmi nous!... se recria M. Weber. Vous nous la baillez belle, Michael Michaelovitch. Que viendrait-il faire ici, ou, de mémoire d'homme, on n'a jamais eu à déplorer le moindre crime?

--Eh! riposta Michael Michaelovitch, ne serait-ce que pour assister après-demain au départ d'Illia Brusca. Ça l'intéresse peut-être, cet

homme.... A moins, toutefois, qu'Ilia Bruschi et Karl Dragoch ne fassent qu'un.

--Comment, ne fassent qu'un! S'ecria-t-on de toutes parts.
Qu'entendez-vous par la?

--Parbleu! ce serait tres fort. Sous la peau du lauréat, personne ne soupçonnerait le policier, qui pourrait ainsi inspecter le Danube en parfaite liberte.

Cette fantaisiste boutade fit ouvrir de grands yeux aux autres buveurs.
Ce Michael Michaelovitch!... Il n'y avait que lui pour avoir des idees pareilles!

Mais Michael Michaelovitch ne tenait pas autrement a celle qu'il venait de risquer.

--A moins ... commença-t-il, en employant une tournure qui lui était decidement familiere.

--A moins?

--A moins que Karl Dragoch n'ait un autre motif de venir ici, poursuivit-il, passant sans transition a une autre hypothese non moins fantaisiste.

--Quel motif?

--Supposez, par exemple, que ce projet de descendre le Danube la ligne a la main lui paraisse louche.

--Louche!... Pourquoi louche?

--Dame! ce ne serait pas bete, non plus, pour un filou, de se cacher dans la peau d'un pecheur, et surtout d'un pecheur aussi notoire. Une telle celebrite vaut tous les incognitos du monde. On pourrait faire les cent coups a son aise, a la condition de pecher dans l'intervalle, histoire de donner le change.

--Oui, mais il faudrait savoir pecher, objecta doctoralement le President Miclesco, et c'est la un privilege reserve aux honnetes gens.

Cette observation morale, peut-etre un peu hasardeuse, fut frenetiquement applaudie par tous ces passionnes pecheurs. Michael Michaelovitch profita avec un tact remarquable de l'enthousiasme general.

--A la sante du President! s'ecria-t-il en levant son verre.

--A la sante du President! repeterent tous les buveurs, en vidant les leurs comme un seul homme.

--A la sante du President! repeta un consommateur solitairement attable, qui, depuis quelques instants, semblait prendre un vif interet aux repliques echangees autour de lui.

M. Miclesco fut sensible a l'aimable procede de cet inconnu, et, pour l'en remercier, il esquaissa a son adresse un geste de toast. Le buveur solitaire, estimant sans doute la glace suffisamment rompue par ce geste courtois, se considera comme autorise a faire part de ses impressions a l'honorable assistance.

--Bien repondu, ma foi! dit-il. Oui, certes, la peche est un plaisir d'honnetes gens.

--Aurions-nous l'avantage de parler a un confrere? demanda M. Miclesco, en s'approchant de l'inconnu.

--Oh! repondit modestement celui-ci, un amateur tout au plus, qui se passionne pour les beaux coups, mais n'a pas l'outrecuidance de chercher a les imiter.

--Tant pis, monsieur...?

--Jaeger.

--Tant pis, monsieur Jaeger, car je dois en conclure que nous n'aurons jamais l'honneur de vous compter au nombre des membres de la Ligue Danubienne.

--Qui sait? repondit M. Jaeger. Je me deciderai peut-etre un jour a mettre moi aussi la main a la pate ... a la ligne, je veux dire, et, ce jour-la, je serai certainement des vôtres, si je reunis toutefois les conditions requises pour l'admission.

--N'en doutez pas, affirma avec precipitation M. Miclesco excite par l'espoir de recruter un nouvel adherent. Ces conditions fort simples ne sont qu'au nombre de quatre. La premiere est de payer une modeste cotisation annuelle. C'est la principale.

--Bien entendu, approuva M. Jaeger en riant.

--La seconde, c'est d'aimer la peche. La troisieme, c'est d'etre un agreable compagnon, et je considere que cette troisieme condition est d'ores et deja realisee.

--Trop aimable! remercia M. Jaeger.

--Quant a la quatrieme, elle consiste uniquement dans l'inscription du nom et de l'adresse sur les listes de la Societe. Or, ayant deja votre nom, quand j'aurai votre adresse....

--43, Leipzigerstrasse, a Vienne.

--Vous ferez un ligueur complet au prix de vingt couronnes par an.

Les deux interlocuteurs se mirent a rire de bon coeur.

--Pas d'autres formalites? demanda M. Jaeger.

--Pas d'autres.

--Pas de pieces d'identite a fournir?

--Voyons, monsieur Jaeger, objecta M. Miclesco, pour pecher a la ligne!...

--C'est juste, reconnut M. Jaeger. D'ailleurs, cela n'a guere d'importance. Tout le monde doit se connaitre a la Ligue Danubienne.

--C'est exactement le contraire, rectifia M. Miclesco. Songez donc! certains de nos camarades habitent ici, a Sigmaringen, et d'autres sur le rivage de la mer Noire. Cela ne facilite pas les relations de bon voisinage.

--En effet!

--Ainsi, par exemple, notre etonnant lauréat du dernier concours...

--Ilia Brusch?

--Lui-meme. Eh bien! personne ne le connait.

--Pas possible!

--C'est ainsi, affirma M. Miclesco. Il n'y a pas plus de quinze jours, il est vrai, qu'il fait partie de la Ligue. Pour tout le monde, Ilia Brusch a ete une surprise, que dis-je! une veritable revelation.

--Ce qu'on appelle un _outsider_, en style de course.

--Precisement.

--De quel pays est-il, cet outsider?

--C'est un Hongrois.

--Comme vous alors. Car vous etes Hongrois, je crois, monsieur le President?

--Pur sang, monsieur Jaeger, Hongrois de Budapest.

--Tandis qu'Ilia Brusch?

--Est de Szalka.

--Ou prenez-vous Szalka?

--C'est une bourgade, une petite ville, si vous voulez, sur la rive droite de l'Ipoly, riviere qui se jette dans le Danube a quelques lieues au-dessus de Budapest.

--Avec celui-la, du moins, monsieur Miclesco, vous pourrez par consequent voisiner, fit observer M. Jaeger en riant.

--Pas avant deux ou trois mois, en tous cas, repondit sur le meme ton le President de la Ligue Danubienne. Il lui faudra bien ce temps pour son voyage...

--A moins qu'il ne le fasse pas! insinua le Serbe facetieux, en se melant sans facon a la conversation.

D'autres pecheurs se rapprocherent. M. Jaeger et M. Miclesco devinrent le centre d'un petit groupe.

--Qu'entendez-vous par la? interrogea M. Miclesco. Vous avez une brillante imagination, Michael Michaelovitch.

--Simple plaisanterie, mon cher President, repondit l'interrompue. Cependant, si Ilia Brusch ne peut etre, selon vous, ni un policier ni un malfaiteur, pourquoi n'aurait-il pas voulu se payer, comme on dit, notre tete, et pourquoi ne serait-il pas tout simplement un farceur?

M. Miclesco prit la chose sur le mode grave.

--Votre esprit est malveillant, Michael Michaelovitch, repliqua-t-il. Cela vous jouera un mauvais tour un jour ou l'autre. Ilia Brusch m'a fait l'effet d'un brave homme et d'un homme serieux. D'ailleurs, il est membre de la Ligue Danubienne. C'est tout dire.

--Bravo! cria-t-on de tous cotes.

Michael Michaelovitch, sans paraitre autrement confus de la lecon, saisit avec une admirable presence d'esprit cette nouvelle occasion de porter un toast.

--Dans ce cas, dit-il, en saisissant son verre, à la santé d'Ilia Brusch!

--À la santé d'Ilia Brusch!" répondit en chœur l'assistance, sans excepter M. Jaeger, qui vida consciencieusement son verre jusqu'à la dernière goutte.

Cette boutade de Michael Michaelovitch n'était cependant pas aussi dénuée de bon sens que les précédentes. Après avoir annoncé son projet à grand fracas, Ilia Brusch n'avait plus reparu. Nul n'en avait plus entendu parler. N'était-il pas singulier qu'il se fut ainsi tenu à l'écart, et ne pouvait-on légitimement supposer qu'il avait voulu en faire accroire à ses trop crédules collègues? Pour que l'on fut fixé à cet égard, l'attente, en tous cas, ne serait plus de longue durée. Dans trente-six heures, on saurait à quoi s'en tenir.

Ceux qui s'intéressaient à ce projet n'avaient qu'à se transporter à quelques lieues en amont de Sigmaringen. Ils y rencontreraient assurément Ilia Brusch, si celui-ci était un homme aussi sérieux que le Président Miclesco l'affirmait de confiance.

Toutefois, une difficulté pouvait se présenter. La situation de la source du grand fleuve était-elle déterminée avec précision? Les cartes l'indiquaient-elles avec exactitude? N'existait-il pas quelque incertitude sur ce point, et, quand on essaierait de rejoindre Ilia Brusch à tel endroit, ne serait-il pas à tel autre?

Certes, il n'est pas douteux que le Danube, l'Ister des Anciens, prenne naissance dans le grand-duché de Bade. Les géographes affirment même que c'est par six degrés dix minutes de longitude orientale et quarante-sept degrés quarante-huit minutes de latitude septentrionale. Mais enfin cette détermination, en admettant qu'elle soit juste, n'est poussée que jusqu'à la minute d'arc et non jusqu'à la seconde, ce qui peut donner lieu à une variation d'une certaine importance. Or, il s'agissait de jeter la ligne à l'endroit même où la première goutte d'eau danubienne commence à dévaler vers la mer Noire.

D'après une légende qui eut longtemps la valeur d'une donnée géographique, le Danube naîtrait au milieu d'un jardin, celui des princes de Furstenberg. Il aurait pour berceau un bassin en marbre, dans lequel nombre de touristes viennent remplir leur gobelet. Serait-ce donc au bord de cette vasque intarissable qu'il conviendrait d'attendre Ilia Brusch le matin du 10 août?

Non, ce n'est point la véritable, l'authentique source du grand fleuve. On sait maintenant qu'il est formé par la réunion de deux ruisseaux, la Breg et la Brigach, lesquels se déversent d'une altitude de huit cent soixante-quinze mètres, à travers la forêt du Schwarzwald. Leurs eaux se mélangent à Donaueschingen, quelques lieues en amont de Sigmaringen, et se confondent alors sous l'appellation unique de Donau, d'où les Français ont fait Danube.

Si l'un de ces ruisseaux méritait plus que l'autre d'être considéré comme le fleuve lui-même, ce serait la Breg, dont la longueur l'emporte de trente-sept kilomètres, et qui naît dans le Brisgau.

Mais, sans doute, les curieux plus avisés s'étaient dit que le point de départ d'Ilia Brusch--s'il partait toutefois--serait Donaueschingen, car c'est là qu'ils se rendirent, la plupart appartenant à la Ligue Danubienne, en compagnie du Président Miclesco.

Des le matin du 10 août, ils se mirent en faction sur la rive de la Breg, au confluent des deux ruisseaux. Mais les heures s'écoulerent, sans que la présence de l'homme du jour eût été signalée.

"Il ne viendra pas, disait l'un.

--Ce n'est qu'un mystificateur, disait l'autre.

--Et nous ressemblons singulièrement à de bons niais! ajoutait Michael Michaelovitch, qui n'avait pas le triomphe modeste.

Seul, le Président Miclesco persistait à prendre la défense d'Ilia Brusch.

--Non, affirmait-il, je n'admettrai jamais qu'un membre de la Ligue Danubienne ait pu avoir la pensée de mystifier ses collègues!... Ilia Brusch aura été retardé. Patientons. Nous allons bientôt le voir arriver."

M. Miclesco avait raison de se montrer aussi confiant. Un peu avant neuf heures, un cri s'échappa du groupe qui se tenait au confluent de la Breg et de la Brigach.

"Le voilà!... le voilà!"

À deux cents pas, au tournant d'une pointe, apparaissait un canot conduit à la godille, le long de la berge, en dehors du courant. Seul, debout à l'arrière, un homme le dirigeait.

Cet homme était bien celui qui avait figuré quelques jours avant au concours de la Ligue Danubienne, le gagnant des deux premiers prix, le Hongrois Ilia Brusch.

Lorsque le canot eut atteint le confluent, il s'arrêta, et un grappin le fixa à la berge. Ilia Brusch débarqua, et tous les curieux se réunirent autour de lui. Sans doute, il ne s'attendait pas à trouver si nombreuse assistance, car il en parut quelque peu gêné.

Le Président Miclesco vint le rejoindre, et lui tendit une main qu'Ilia Brusch serra avec déférence, après avoir retiré sa casquette de loutre.

"Ilia Brusch, dit M. Miclesco avec une dignité vraiment présidentielle, je suis heureux de revoir le grand lauréat de notre dernier concours.

Le grand lauréat s'inclina par manière de remerciement. Le Président reprit:

--De ce que nous vous rencontrons aux sources de notre fleuve international, nous en concluons que vous mettez à exécution votre projet de le descendre, en pechant à la ligne, jusqu'à son embouchure.

--En effet, monsieur le Président, répondit Ilia Brusch.

--Et c'est aujourd'hui même que vous commencez votre descente?

--Aujourd'hui même, monsieur le Président.

--Comment comptez-vous effectuer le parcours?

--En m'abandonnant au courant.

--Dans ce canot?

--Dans ce canot.

--Sans jamais relâcher?

--Si, la nuit.

--Vous n'ignorez pas qu'il s'agit de trois mille kilometres?

--A dix lieues par jour, ce sera fait en deux mois environ.

--Alors bon voyage, Ilia Brusch!

--En vous remerciant, monsieur le President!"

Ilia Brusch salua une dernière fois, et remonta dans son embarcation, tandis que les curieux se pressaient pour le voir partir.

Il prit sa ligne, l'amorca, la déposa sur l'un des bancs, ramena le grappin à bord, repoussa le canot d'un vigoureux coup de gaffe, puis, s'asseyant à l'arrière, il lanca la ligne.

Un instant après, il la retirait. Un barbeau frétillait à l'hameçon. Cela parut d'un heureux presage, et, comme il tournait la pointe, toute l'assistance acclama par de frénétiques *_hoch!* le lauréat de la Ligue Danubienne.

III

LE PASSAGER D'ILIA BRUSCH

Elle était donc commencée, cette descente du grand fleuve, qui allait promener Ilia Brusch à travers un duché: celui de Bade; deux royaumes: le Wurtemberg et la Bavière; deux empires: l'Autriche-Hongrie et la Turquie; trois principautés: le Hohenzollern, la Serbie et la Roumanie[1]. L'original pêcheur n'avait à redouter aucune fatigue pendant ce long parcours de plus de sept cents lieues. Le courant du Danube se chargerait de le transporter jusqu'à l'embouchure, à raison d'un peu plus d'une lieue à l'heure, soit, en moyenne, une cinquantaine de kilomètres par jour. En deux mois, il serait ainsi au terme de son voyage, à condition qu'aucun incident ne l'arrêtât en route. Mais pourquoi aurait-il éprouvé des retards?

[Note 1: Ces deux principautés ont été érigées depuis en royaumes, la Roumanie en 1881 et la Serbie en 1882.]

Le canot d'Ilia Brusch mesurait une douzaine de pieds. C'était une sorte de barge à fond plat, large de quatre pieds en son milieu. À l'avant, s'arrondissait un rouf, un toit, si l'on veut, sous lequel deux hommes auraient pu s'abriter. À l'intérieur de ce rouf, deux coffres latéraux, placés en abord, contenaient la garde-robe très réduite du propriétaire, et pouvaient, une fois refermés, se transformer en couchettes. À l'arrière un autre coffre formait banc, et servait à loger divers ustensiles de cuisine.

Inutile d'ajouter que la barge était pourvue de tous les engins qui constituent le matériel du véritable pêcheur. Ilia Brusch n'aurait pu s'en passer, puisque, d'après le projet communiqué par lui à ses collègues le jour du concours, il devait, pendant ce voyage, vivre exclusivement du produit de sa pêche, soit qu'il le consommât en nature, soit qu'il l'échangeât contre espèces sonnantes et trebuchantes, qui lui permettraient de composer des menus plus variés sans donner d'entorse à son programme.

Dans ce but, Ilia Brusch irait, le soir venu, vendre le poisson capturé pendant le jour, et ce poisson aurait des amateurs sur l'une et l'autre rive, après le bruit fait autour du nom du pêcheur.

Ainsi s'écoula la première journée. Toutefois, un observateur, qui

aurait pu ne pas quitter des yeux Ilia Brusch, aurait été à bon droit surpris du peu d'ardeur que le lauréat de la Ligue Danubienne semblait mettre à la pêche, seule raison d'être, pourtant, de son excentrique entreprise. Se croyait-il à l'abri des regards, il s'empressait de lâcher la ligne pour l'aviron, et godillait de toutes ses forces, comme s'il eut voulu activer la marche du bateau. Quelques curieux apparaissaient-ils, au contraire, sur l'une des berges, ou croisait-il un batelier, il saisissait aussitôt son arme professionnelle, et, son habileté aidant, ne tardait pas à tirer hors de l'eau quelque beau poisson, qui lui valait les applaudissements des spectateurs. Mais, les curieux cachés par un mouvement de la rive, le batelier disparu à un tournant, il reprenait l'aviron, et imprimait à sa lourde barge une vitesse qui s'ajoutait à celle de l'eau.

Ilia Brusch avait-il donc quelque motif de chercher à abréger un voyage que personne, cependant, ne l'avait forcé à entreprendre? Quoi qu'il en soit à cet égard, il avançait assez vite. Entraîné par un courant plus rapide à l'origine du fleuve qu'il ne le sera plus tard, godillant chaque fois qu'il estimait l'occasion favorable, il dérivait à raison de huit kilomètres à l'heure, sinon davantage.

Après avoir passé devant quelques localités sans importance, il laissa derrière lui Tuttlingen, centre plus considérable, sans s'y arrêter, bien que quelques-uns de ses admirateurs lui fissent, de la berge, signe d'accoster. Ilia Brusch, déclinant du geste l'invitation, se refusa à interrompre sa dérive.

Vers quatre heures de l'après-midi, il arrivait à la hauteur de la petite ville de Fridingen, à quarante-huit kilomètres de son point de départ. Volontiers il aurait brûlé--si toutefois cette expression est de mise quand on suit un chemin liquide--Fridingen comme les stations précédentes, mais l'enthousiasme public ne le lui permit pas. Dès qu'il apparut, plusieurs barques, d'où s'élevaient d'innombrables "_hoch!_", se détachèrent de la rive et cernèrent le glorieux lauréat.

Celui-ci se rendit de bonne grâce. D'ailleurs n'avait-il pas à chercher preneur pour le poisson capturé au cours de sa pêche intermittente? Barbeaux, bremes, gardons, épinoches frétilaient encore dans son filet, sans compter plusieurs de ces mulets qui sont plus particulièrement désignés sous le nom de hottus. Évidemment il ne pouvait consommer tout cela à lui seul. Du reste, il n'en était pas question. Les amateurs étaient nombreux. Aussitôt que la barge fut arrêtée, une cinquantaine de Badois se pressèrent autour de lui, l'appelant, l'entourant, lui rendant les honneurs dus au lauréat de la Ligue Danubienne.

"Eh! par ici, Brusch!

--Un verre de bonne bière, Brusch?

--Nous achetons votre poisson, Brusch!

--Vingt kreutzers, celui-ci!

--Un florin, celui-là!"

Le lauréat ne savait à qui répondre, et sa pêche eut vite fait de lui rapporter quelques jolies pièces sonnantes. Avec la prime déjà touchée au concours cela finirait par former une belle somme, si l'enthousiasme se propageait également des sources du grand fleuve à son embouchure.

Et pourquoi eut-il pris fin? Pourquoi cesserait-on de se disputer les poissons d'Ilia Brusch? N'était-ce pas un honneur de posséder une pièce sortie de ses mains? Certes, il n'aurait même pas la peine d'aller à domicile débiter sa marchandise que le public se disputerait sur place.

Cette vente etait deciderement une idee geniale.

Ce soir-la, outre qu'il vendit aisement son poisson, les invitations ne lui manquerent pas. Ilija Bruschi, qui semblait desireux de quitter son embarcation le moins possible, les repoussa toutes, comme il refusa avec energie les bons verres de vin et les bons verres de biere, qu'on le pria de tous cotes de venir boire dans les cabarets de la rive. Ses admirateurs durent y renoncer et se separer de leur heros, apres avoir pris rendez-vous pour le lendemain au moment du depart.

Mais, le lendemain, ils ne trouverent plus la barge. Ilija Bruschi etait parti avant l'aube, et, profitant de la solitude de cette heure matinale, il godillait avec ardeur en se maintenant au milieu du fleuve, a egale distance de ses rives assez escarpees. Aide par le courant rapide, il passa vers cinq heures du matin a Sigmaringen, a quelques metres du Rendez-vous des Pecheurs. Sans doute, un peu plus tard, l'un ou l'autre des membres de la Ligue Danubienne viendrait s'accouder au balcon du cabaret, afin de guetter l'arrivee de son glorieux collegue. Il la guetterait vainement. Le pecheur alors serait loin, s'il continuait a aller de ce train.

A quelques kilometres de Sigmaringen, Ilija Bruschi laissa derriere lui le premier affluent du Danube, un simple ruisseau, le Louchat, qui s'y jette sur la rive gauche.

Profitant de l'eloignement relatif separant les centres habites dans cette partie de son parcours, Ilija Bruschi activa, durant toute cette journee, la marche de son embarcation, en ne pechant que le minimum indispensable. A la nuit, n'ayant capture que tout juste le poisson necessaire a sa consommation personnelle, il s'arreta en pleine campagne, un peu en amont de la petite ville de Mundelkingen dont les habitants ne le croyaient certainement pas si proche.

A cette deuxieme journee de navigation succeda la troisieme, qui fut presque identique. Ilija Bruschi deriva rapidement devant Mundelkingen avant le lever du soleil, et il etait encore de bonne heure qu'il avait deja depasse le gros bourg d'Ehingen. A quatre heures, il coupait l'Iller, important affluent de droite, et cinq heures n'avaient pas sonne, qu'il etait amarre a un anneau de fer scelle dans le quai d'Ulm, premiere ville du royaume de Wurtemberg, apres Stuttgart, sa capitale.

L'arrivee du celebre lauréat n'avait pas ete signalee. On ne l'attendait que le lendemain vers les dernieres heures du soir. Il n'y eut donc pas l'empressement habituel. Tres satisfait de son incognito, Ilija Bruschi resolut d'employer la fin du jour a une visite sommaire de la ville.

Toutefois, dire que le quai etait desert ne serait pas scrupuleusement exact. Il avait au moins un promeneur, et meme tout portait a croire que ce promeneur attendait Ilija Bruschi, puisque, depuis le moment ou la barge etait apparue, il l'avait suivie, en marchant le long de la rive. Selon toute probabilite, le lauréat de la Ligue Danubienne n'eviterait donc pas l'ovation habituelle.

Cependant, depuis que la barge etait amarree a quai, le promeneur solitaire ne s'en etait pas rapproche. Il restait a quelque distance, paraissant observer, comme soucieux de n'etre pas vu lui-meme. C'etait un homme de taille moyenne, sec, l'oeil vif, bien qu'il eut certainement depasse la quarantaine, le corps serre dans un vetement a la mode hongroise. Il tenait a la main une valise de cuir.

Ilija Bruschi, sans lui preter aucune attention, amarra solidement son bateau, ferma la porte du tot, s'assura que le couvercle des coffres etait bien cadenassee, puis sauta a terre, et gagna la premiere rue remontant vers la ville.

L'homme aussitôt de lui emboîter le pas, après avoir rapidement déposé dans la barge la valise de cuir qu'il tenait à la main.

Traversée par le Danube, Ulm est wurtembergeoise sur la rive gauche, et bavaroise sur la rive droite, mais, sur les deux rives, c'est une ville bien allemande.

Ilia Brusch allait le long des vieilles rues bordées de vieilles boutiques à guichets, boutiques dans lesquelles la pratique n'entre guère et où les marches se concluent à travers la devanture vitrée. Quand le vent siffle, quel tapage de ferrailles sonores, alors que se balancent, au bout de leurs bras, les pesantes enseignes découpées en ours, en cerfs, en croix et en couronnes!

Ilia Brusch, après avoir gagné l'ancienne enceinte, parcourut le quartier, où bouchers, tripiers et tanneurs ont leurs séchoirs, puis, tout en flanant à l'aventure, il arriva devant la cathédrale, l'une des plus hardies de l'Allemagne. Son Münster avait l'ambition de s'élever plus haut que celui de Strasbourg. Cette ambition a été déçue, comme tant d'autres plus humaines, et l'extrême pointe de la flèche wurtembergeoise s'arrête à la hauteur de trois cent trente-sept pieds.

Ilia Brusch n'appartenant pas à la famille des grimpeurs, l'idée ne lui vint pas de monter au Münster, d'où son regard aurait embrassé toute la ville et la campagne environnante. S'il l'eût fait, il aurait été certainement suivi par cet inconnu, qui ne le quittait pas, sans qu'il s'aperçût de cette étrange poursuite. Du moins en fut-il accompagné, lorsque, entre dans la cathédrale, il en admira le tabernacle, qu'un voyageur français, M. Duruy, a pu comparer à un bastion avec logettes et machicoulis, et les stalles du chœur, qu'un artiste du XV^e siècle a peuplées de personnages célèbres de l'époque.

L'un suivant l'autre, ils passèrent devant l'hôtel de ville, vénérable édifice du XII^e siècle, puis redescendirent vers le fleuve.

Avant d'arriver au quai, Ilia Brusch fit une halte de quelques instants, pour regarder une compagnie d'échassiers juchés sur leurs longues échasses, exercice très goûté à Ulm, bien qu'il ne soit pas imposé aux habitants, comme il l'est encore, dans l'antique cité universitaire de Tübingue, par un sol humide et ravine impropre à la marche des simples piétons.

Afin de mieux jouir de ce spectacle, dont les acteurs étaient une troupe de jeunes gens, de jeunes filles, de garçons et de fillettes, tous en joie, Ilia Brusch avait pris place dans un café. L'inconnu ne manqua pas de venir s'asseoir à une table voisine de la sienne, et tous deux se firent servir un pot de la bière fameuse du pays.

Dix minutes après, ils se remettaient en route, mais dans un ordre inverse à celui du départ. L'inconnu, maintenant, marchait le premier au pas accéléré, et quand Ilia Brusch, qui le suivait à son tour sans s'en douter, atteignit sa barge, il l'y trouva installé et paraissant attendre depuis longtemps. Il faisait encore grand jour. Ilia Brusch aperçut de loin cet intrus, confortablement assis sur le coffre d'arrière, une valise de cuir jaune à ses pieds. Très surpris, il hâta le pas.

"Pardonnez-moi, Monsieur, dit-il, en sautant dans son embarcation, vous faites erreur, je pense?"

--Nullement, répondit l'inconnu. C'est bien à vous que je désire parler.

--A moi?"

--A vous, monsieur Ilia Brusch.

--Dans quel but?

--Pour vous proposer une affaire.

--Une affaire! repeta le pecheur tres surpris.

--Et meme une excellente affaire, affirma l'inconnu, qui invita du geste son interlocuteur a s'asseoir.

Invitation quelque peu incorrecte, a coup sur, car il n'est pas d'usage d'offrir un siege a qui vous recoit chez lui. Mais ce personnage parlait avec tant de decision et de tranquille assurance, qu'Ilia Brusch en fut impressionne. Sans mot dire, il obeit a l'offre incongrue.

--Comme tout le monde, reprit l'inconnu, je connais votre projet et je sais par consequent que vous comptez descendre le Danube, en vivant exclusivement du produit de votre peche. Je suis moi-meme un amateur passionne de l'art de la peche, et je desirerais vivement m'interesser a votre entreprise.

--De quelle facon?

--Je vais vous le dire. Mais, auparavant, permettez-moi une question. A combien estimez-vous la valeur du poisson que vous pecherez au cours de votre voyage.

--Ce que pourra rapporter ma peche?

--Oui. J'entends ce que vous en vendrez, sans tenir compte de ce que vous consommerez personnellement.

--Peut-etre une centaine de florins.

--Je vous en offre cinq cents.

--Cinq cents florins! repeta Ilia Brusch abasourdi.

--Oui, cinq cents florins payes comptant et d'avance.

Ilia Brusch regarda l'auteur de cette singuliere proposition, et son regard devait etre tres eloquent, car celui-ci repondit a la pensee que le pecheur n'exprimait pas.

--Soyez tranquille, monsieur Brusch. J'ai tout mon bon sens.

--Alors, quel est votre but? demanda le lauréat mal convaincu.

--Je vous l'ai dit, expliqua l'inconnu. Je desire m'interesser a vos prouesses, y assister meme. Et puis, il y a aussi l'emotion du joueur. Apres avoir mis sur votre chance cinq cents florins, cela m'amusera de voir la somme rentrer par fractions tous les soirs, au fur et a mesure de vos ventes.

--Tous les soirs? insista Ilia Brusch. Vous auriez donc l'intention de vous embarquer avec moi?

--Certainement, dit l'inconnu. Bien entendu, mon passage ne serait pas compris dans nos conventions et serait paye par une egale somme de cinq cents florins, ce qui fera mille florins au total, toujours comptant et d'avance.

--Mille florins! repeta derechef Ilia Brusch de plus en plus surpris.

Certes, la proposition etait tentante. Mais il est a supposer que le

pecheur tenait a sa solitude, car il repondit brievement:

--Mes regrets, Monsieur. Je refuse.

Devant une reponse aussi categorique, formulee d'un ton peremptoire, il n'y avait qu'a s'incliner. Tel n'etait pas l'avis, sans doute, du passionne amateur de peche, qui ne parut aucunement impressionne par la nettete du refus.

--Me permettez-vous, monsieur Brusch, de vous demander pourquoi? Interrogea-t-il placidement.

--Je n'ai pas de raisons a donner. Je, refuse, voila tout. C'est mon droit, je pense, repondit Ilia Brusch avec un commencement d'impatience.

--C'est votre droit, assurément, reconnut sans s'emouvoir son interlocuteur. Mais je n'excede pas le mien en vous priant de bien vouloir me faire connaitre les motifs de votre decision. Ma proposition n'etait nullement desobligeante, au contraire, et il est naturel que je sois traite avec courtoisie.

Ces mots avaient ete debites d'une maniere qui n'avait rien de comminatoire, mais le ton etait si ferme, si plein d'autorite meme, qu'Ilia Brusch en fut frappe. S'il tenait a sa solitude, il tenait encore plus sans doute a eviter une discussion intempestive, car il fit droit aussitot a une observation en somme parfaitement justifiee.

--Vous avez raison, Monsieur, dit-il. Je vous dirai donc tout d'abord que j'aurais scrupule a vous laisser faire une operation certainement desastreuse.

--C'est mon affaire.

--C'est aussi la mienne, car mon intention n'est pas de pecher au dela d'une heure par jour.

--Et le reste du temps?

--Je godille pour activer la marche de mon bateau.

--Vous etes donc presse?

Ilia Brusch se mordit les levres.

--Presse ou non, repondit-il plus sechement, c'est ainsi. Vous devez comprendre que, dans ces conditions, accepter vos cinq cents florins serait un veritable vol.

--Pas maintenant que je suis prevenu, objecta l'acquerreur sans se departir de son calme imperturbable.

--Tout de meme, repliqua Ilia Brusch, a moins que je ne m'astreigne a pecher tous les jours, ne fut-ce qu'une heure. Or, je ne m'imposerai jamais une telle obligation. J'entends agir a ma fantaisie. Je veux etre libre.

--Vous le serez, declara l'inconnu. Vous pecherez quand il vous plaira, et seulement quand il vous plaira. Cela augmentera meme les charmes du jeu. D'ailleurs, je vous sais assez habile pour que deux ou trois coups heureux suffisent a m'assurer un benefice, et je considere toujours l'affaire comme excellente. Je persiste donc a vous offrir cinq cents florins a forfait, soit mille florins, passage compris.

--Et je persiste a les refuser.

--Alors, je repeterai ma question: Pourquoi?

Une telle insistance avait veritablement quelque chose de deplace. Ilia Brusch, fort calme de son naturel, commencait neanmoins a perdre patience.

--Pourquoi? repondit-il plus vivement. Je vous l'ai dit, je crois. J'ajouterai, puisque vous l'exigez, que je ne veux personne a bord. Il n'est pas defendu, je suppose, d'aimer la solitude.

--Certes, reconnut son interlocuteur sans faire le moins du monde mine de quitter le banc sur lequel il semblait incruste. Mais, avec moi, vous serez seul. Je ne bougerai pas de ma place et meme je ne dirai pas un mot, si vous m'imposez cette condition.

--Et la nuit? repliqua Ilia Brusch, que la colere gagnait. Pensez-vous que deux personnes seraient a leur aise dans ma cabine?

--Elle est assez grande pour les contenir, repondit l'inconnu. D'ailleurs, mille florins peuvent bien compenser un peu de gene.

--Je ne sais pas s'ils le peuvent, riposta Ilia Brusch de plus en plus irrite, mais moi je ne le veux pas. C'est non, cent fois non, mille fois non. Voila qui est net, je pense.

--Tres net, approuva l'inconnu.

--Alors?.. demanda Ilia Brusch en montrant le quai de la main.

Mais son interlocuteur parut ne pas comprendre ce geste pourtant si clair. Il avait tire une pipe de sa poche et la bourrait avec soin. Un pareil aplomb exaspera Ilia Brusch.

--Faudra-t-il donc que je vous depose a terre? s'ecria-t-il hors de lui.

L'inconnu avait acheve de bourrer sa pipe.

--Vous auriez tort, dit-il, sans que sa voix trahit la moindre crainte. Et cela, pour trois raisons. La premiere, c'est qu'une rixe ne pourrait manquer de provoquer l'intervention de la police, ce qui nous obligerait a aller tous deux chez le commissaire decliner nos noms et prenomms et repondre a un interminable interrogatoire. Cela ne m'amuserait guere, je l'avoue, et, d'un autre cote, cette aventure serait peu propre a abreger votre voyage, comme vous semblez le desirer....

L'obstine amateur de peche comptait-il beaucoup sur cet argument? Si tel etait son espoir, il avait lieu d'etre satisfait. Ilia Brusch, subitement radouci, semblait dispose a ecouter jusqu'au bout le plaidoyer. Le disert orateur, tres occupe a allumer sa pipe, ne s'apercut pas, d'ailleurs, de l'effet produit par ses paroles.

Il allait reprendre sa placide argumentation, quand, a cet instant precis, une troisieme personne, qu'Ilia Brusch, absorbe par la discussion, n'avait pas vue s'approcher, sauta dans la barge. Ce nouveau venu portait l'uniforme des gendarmes allemands.

--Monsieur Ilia Brusch? demanda ce representant de la force publique.

--C'est moi, repondit l'interpelle.

--Vos papiers, s'il vous plait?

La demande tomba comme une pierre au milieu d'une mare tranquille. Ilia Brusch fut visiblement aneanti.

--Mes papiers?.. begaya-t-il. Mais je n'ai pas de papiers, moi, si ce n'est des enveloppes de lettres et les quittances de loyer pour la maison que j'habite a Szalka. Cela vous suffit-il?

--Ce ne sont pas des papiers, ca, repliqua le gendarme d'un air degoute. Un acte de bapteme, une carte de circulation, un livret d'ouvrier, un passeport, voila des papiers! Avez-vous quelque chose de ce genre?

--Absolument rien, dit Ilia Brusch avec desolation.

--C'est ennuyeux pour vous, murmura le gendarme, qui paraissait tres sincerement fache d'etre dans la necessite de sevir.

--Pour moi! protesta le pecheur. Mais je suis un honnete homme, je vous prie de le croire.

--J'en suis convaincu, proclama le gendarme.

--Et je n'ai rien a craindre de personne. Je suis bien connu, du reste. C'est moi qui suis le lauréat du dernier concours de peche de la Ligue Danubienne a Sigmaringen, dont toute la presse a parle, et, ici meme, j'aurai surement des repondants.

--On les cherchera, soyez tranquille, assura le gendarme. En attendant, je suis obligé de vous prier de me suivre chez le commissaire, qui s'assurera de votre identite.

--Chez le commissaire! se recria Ilia Brusch. De quoi m'accuse-t-on?

--De rien du tout, expliqua le gendarme. Seulement, j'ai une consigne, moi. Cette consigne est de surveiller le fleuve et d'amener chez le commissaire tous ceux que je trouverai non munis de papiers en regle. Etes-vous sur le fleuve? Oui. Avez-vous des papiers? Non. Donc, je vous emmene. Le reste ne me regarde pas.

--Mais c'est une indignite! protesta Ilia Brusch, qui semblait au desespoir.

--C'est comme ca, declara le gendarme avec flegme.

L'aspirant passager, dont le plaidoyer avait ete si brusquement interrompu, accordait a ce dialogue une attention telle qu'il en avait laisse eteindre sa pipe. Il jugea le moment venu d'intervenir.

--Si je repondais, moi, de M. Ilia Brusch, dit-il, cela ne suffirait-il pas?

--Ca depend, prononca le gendarme. Qui etes-vous, vous?

--Voici mon passeport, repondit l'amateur de peche, en tendant une feuille depliee.

Le gendarme la parcourut des yeux, et aussitot ses allures changerent du tout au tout.

--C'est different, dit-il.

Il replia soigneusement le passeport qu'il rendit a son proprietaire. Apres quoi, sautant sur le quai:

--A vous revoir, Messieurs, dit-il, en adressant un salut plein de deference au compagnon d'Ilia Brusch.

Quant a ce dernier, aussi etonne de la soudainete de cet incident inattendu que de la facon dont il avait ete solutionne, il suivait des

yeux l'ennemi battant en retraite.

Pendant ce temps, son sauveur, reprenant le fil de son discours au point même où il avait été brisé, poursuivait impitoyablement:

--La deuxième raison, monsieur Brusch, c'est que le fleuve, pour des motifs que vous ignorez peut-être, est étroitement surveillé, comme vous en avez eu la preuve à l'instant. Cette surveillance se fera plus étroite encore quand vous arriverez en aval, et plus encore, s'il est possible, quand vous traverserez la Serbie et les provinces bulgares de l'Empire ottoman, pays fort troubles et qui sont même officiellement en guerre depuis le 1^{er} juillet. J'estime que plus d'un incident peut naître au cours de votre voyage, et que vous ne serez pas fâché d'avoir, le cas échéant, le concours d'un honnête bourgeois, qui a le bonheur de disposer de quelque influence.

Que ce second argument, dont la valeur venait d'être démontrée avant la lettre, fut de nature à porter, l'habile orateur était fondé à le croire. Mais il n'espérait sans doute pas un succès si complet. Ilia Brusch, pleinement convaincu, ne demandait qu'à céder. L'embarrassant était seulement de trouver un prétexte plausible à son revirement.

--La troisième et dernière raison, continuait cependant le candidat passager, c'est que je m'adresse à vous de la part de M. Miclesco, votre président. Puisque vous avez placé votre entreprise sous le patronage de la Ligue Danubienne, c'est bien le moins qu'elle surveille son exécution, de manière à être en état d'en garantir, au besoin, la loyauté. Quand M. Miclesco a connu mon intention de m'associer à votre voyage, il m'a donné un mandat quasi officiel dans ce sens. Je regrette de n'avoir pas prévu votre incompréhensible résistance, et d'avoir refusé les lettres de recommandation qu'il offrait de me remettre pour vous.

Ilia Brusch poussa un soupir de soulagement. Pouvait-il exister meilleur prétexte d'accorder maintenant ce qu'il refusait avec tant d'acharnement?

--Il fallait le dire! s'écria-t-il. Dans ce cas, c'est fort différent, et j'aurais mauvaise grâce à repousser plus longtemps vos propositions.

--Vous les acceptez donc?

--Je les accepte.

--Fort bien! dit l'amateur de pêche enfin parvenu au comble de ses vœux, en tirant de sa poche quelques billets de banque. Voici les mille florins.

--En voulez-vous un reçu? demanda Ilia Brusch.

--Si cela ne vous desoblige pas.

Le pêcheur tira de l'un des coffres de l'encre, une plume et un calepin, dont il déchira un feuillet, puis, aux dernières lueurs du jour, se mit en devoir de libeller le reçu qu'il lisait en même temps à haute voix.

"Reçu, en paiement forfaitaire de ma pêche pendant toute la durée de mon présent voyage et pour prix de son passage d'Ulm à la mer Noire, la somme de mille florins de monsieur...

--De monsieur...? répéta-t-il, la plume levée, d'un ton interrogateur.

Le passager d'Ilia Brusch était en train de rallumer sa pipe.

--Jaeger, 45, Leipzigerstrasse, Vienne," répondit-il entre deux bouffées

de tabac.

IV

SERGE LADKO

Des diverses contrées de la terre, qui, depuis l'origine de la période historique, ont été spécialement éprouvées par la guerre,—en admettant qu'aucune contrée puisse se flatter d'avoir bénéficié d'une faveur relative à cet égard!—le Sud et le Sud-Est de l'Europe méritent d'être cités au premier rang. Par leur situation géographique, ces régions sont, en effet, avec la fraction de l'Asie comprise entre la mer Noire et l'Indus, l'arène où viennent fatalement se heurter les races concurrentes qui peuplent l'ancien continent.

Phéniciens, Grecs, Romains, Perses, Huns, Goths, Slaves, Magyars, Turcs et tant d'autres, se sont disputé tout ou partie de ces malheureuses contrées, sans préjudice des hordes alors sauvages qui n'ont fait que les traverser, pour aller s'établir dans l'Europe centrale et occidentale, ou, par une lente élaboration, elles ont engendré les nationalités modernes.

Pas plus que leur tragique passé, l'avenir pour elles ne serait riant, à en croire nombre de savants prophètes. D'après eux, l'invasion jaune y ramènera nécessairement un jour ou l'autre les carnages de l'antiquité et du moyen âge. Ce jour venu, la Russie méridionale, la Roumanie, la Serbie, la Bulgarie, la Hongrie, la Turquie même bien étonnée de jouer un pareil rôle—si toutefois le pays qu'on nomme ainsi aujourd'hui est encore à cette époque au pouvoir des fils d'Osman—seront par la force des choses le rempart avancé de l'Europe, et c'est à leurs dépens que se décideront les premiers chocs.

En attendant ces cataclysmes, dont l'échéance est, à tout le moins, fort lointaine, les diverses races qui, au cours des âges, se sont superposées entre la Méditerranée et les Karpathes ont fini par se tasser vaille que vaille, et la paix—oh! cette paix relative des nations dites civilisées—n'a cessé d'étendre son empire vers l'Est. Les troubles, les pillages, les meurtres à l'état endémique paraissent désormais limités à la partie de la péninsule des Balkans encore gouvernée par les Osmanlis.

Entrés pour la première fois en Europe en 1356, maîtres de Constantinople en 1453, les Turcs se heurtèrent aux précédents envahisseurs, qui, venus avant eux de l'Asie centrale et depuis longtemps convertis au christianisme, commençaient dès lors à s'amalgamer aux populations indigènes et à s'organiser en nations régulières et stables. Perpétuel recommencement de l'éternelle bataille pour la vie, ces nations naissantes défendirent avec acharnement ce qu'elles-mêmes avaient pris à d'autres. Slaves, Magyars, Grecs, Croates, Teutons opposèrent à l'invasion turque une vivante barrière, qui, si elle fléchit par endroits, ne put être nulle part complètement renversée.

Contenus en deca des Karpathes et du Danube, les Osmanlis furent même incapables de se maintenir dans ces limites extrêmes, et ce qu'on appelle la Question d'Orient n'est que l'histoire de leur retraite séculaire.

À la différence des envahisseurs qui les avaient précédés et qu'ils prétendaient déloger à leur profit, ces musulmans asiatiques n'ont jamais réussi à s'assimiler les peuples qu'ils soumettaient à leur pouvoir. Établis par la conquête, ils sont restés des conquérants

commandant en maîtres a des esclaves. Aggravée par la différence des religions, une telle méthode de gouvernement ne pouvait avoir d'autre conséquence que la révolte permanente des vaincus.

L'histoire est pleine, en effet, de ces révoltes, qui, après des siècles de luttes, avaient abouti, en 1875, à l'indépendance plus ou moins complète de la Grèce, du Monténégro, de la Roumanie et de la Serbie. Quant aux autres populations chrétiennes, elles continuaient à subir la domination des sectateurs de Mahomet.

Cette domination, dans les premiers mois de 1875, se fit plus lourde et plus vexatoire encore que de coutume. Sous l'influence d'une réaction musulmane qui triomphait alors au palais du Sultan, les chrétiens de l'Empire ottoman furent surchargés d'impôts, malmenés, tués, torturés de mille manières. La réponse ne se fit pas attendre. Au début de l'été, l'Herzégovine se souleva une fois de plus.

Des bandes de patriotes battirent la campagne, et, commandées par des chefs de valeur, comme Peko-Paulowitch et Luibibratich, infligèrent échecs sur échecs aux troupes régulières envoyées contre elles.

Bientôt l'incendie se propagea, gagna le Monténégro, la Bosnie, la Serbie. Une nouvelle défaite subie par les armes turques aux défilés de la Duga, en janvier 1876, acheva d'enflammer les courages, et la fureur populaire commença à gronder en Bulgarie. Comme toujours, cela débuta par de sourdes conspirations, par des réunions clandestines auxquelles se rendait en grand secret la jeunesse ardente du pays.

Dans ces conciliabules, les chefs se dégagèrent rapidement et affermirent leur autorité sur une clientèle plus ou moins nombreuse, les uns par l'éloquence du verbe, d'autres par la valeur de leur intelligence ou par l'ardeur de leur patriotisme. En peu de temps, chaque groupement, et, au-dessus des groupements, chaque ville eut le sien.

A Roustchouk, important centre bulgare situé au bord du Danube, presque exactement en face de la ville roumaine de Giurgievo, l'autorité fut dévolue sans conteste au pilote Serge Ladko. On n'aurait pu faire un meilleur choix.

Âgé de près de trente ans, de haute taille, blond comme un Slave du Nord, d'une force herculeenne, d'une agilité peu commune, rompu à tous les exercices du corps, Serge Ladko possédait cet ensemble de qualités physiques qui facilite le commandement. Ce qui vaut mieux, il avait aussi les qualités morales nécessaires à un chef : l'énergie dans la décision, la prudence dans l'exécution, l'amour passionné de son pays.

Serge Ladko était né à Roustchouk, où il exerçait la profession de pilote du Danube, et il n'avait jamais quitté la ville, si ce n'est pour conduire, soit vers Vienne ou plus en amont encore, soit jusqu'aux flots de la mer Noire, les barges et chalands qui s'en remettaient à sa connaissance parfaite du grand fleuve. Dans l'intervalle de ces navigations mi-fluviales, mi-maritimes, il consacrait ses loisirs à la pêche, et, servi par des dons naturels exceptionnels, il avait acquis une étonnante habileté dans cet art, dont les produits, joints à ses honoraires de pilotage, lui assuraient la plus large aisance.

Obligé par son double métier de passer sur le fleuve les quatre cinquièmes de sa vie, l'eau était peu à peu devenue son élément. Traverser le Danube, large à Roustchouk comme un bras de mer, n'était qu'un jeu pour lui, et l'on ne comptait plus les sauvetages de ce merveilleux nageur.

Une existence si digne et si droite avait, bien avant les troubles anti-turcs, rendu Serge Ladko populaire à Roustchouk. Innombrables y

etaient ses amis, parfois inconnus de lui. On pourrait meme dire que ces amis comprenaient l'unanimité des habitants de la ville, si Ivan Striga n'avait pas existé.

C'était aussi un enfant du pays, cet Ivan Striga, comme Serge Ladko, dont il réalisait la vivante antithèse.

Physiquement, il n'y avait entre eux rien de commun, et pourtant un passeport, qui se contente de désignations sommaires, eut employé des termes identiques pour les dépeindre l'un et l'autre.

De même que Ladko, Striga était grand, large d'épaules, robuste, blond de cheveux et de barbe. Lui aussi avait les yeux bleus. Mais à ces traits généraux se limitait la ressemblance. Autant le visage aux lignes nobles de l'un exprimait la cordialité et la franchise, autant les traits tourmentés de l'autre disaient l'astuce et la froide cruauté.

Au moral, la dissemblance s'accroissait encore. Tandis que Ladko vivait au grand jour, nul n'aurait pu dire par quels moyens Striga se procurait l'or qu'il dépensait sans compter. Faute de certitudes à cet égard, l'imagination populaire se donnait libre carrière. On disait que Striga, traître à son pays et à sa race, s'était fait l'espion appointé du Turc oppresseur; on disait qu'à son métier d'espion il ajoutait, quand l'occasion s'en présentait, celui de contrebandier, et que des marchandises de toute nature passaient souvent grâce à lui de la rive roumaine à la rive bulgare, ou réciproquement, sans payer de droits à la Douane; on disait même, en hochant la tête, que tout cela était peu de chose, et que Striga tirait le plus clair de ses ressources de rapines vulgaires et de brigandages; on disait encore... Mais que ne disait-on pas? La vérité est qu'on ne savait rien de précis des faits et gestes de cet inquiétant personnage, qui, si les suppositions désobligeantes du public répondaient à la réalité, avait eu, en tous cas, la grande habileté de ne jamais se laisser prendre.

Ces suppositions, d'ailleurs, on se bornait à se les confier discrètement. Personne ne se fut risqué à prononcer tout haut une parole contre un homme dont on redoutait le cynisme et la violence. Striga pouvait donc feindre d'ignorer l'opinion que l'on avait de lui, attribuer à l'admiration générale la sympathie que beaucoup lui témoignaient par lâcheté, parcourir la ville en pays conquis et la troubler, en compagnie de ses habitants les plus tares, du scandale de ses orgies.

Entre un tel individu et Ladko, qui menait une existence si différente, il ne semblait pas que le moindre rapport dut s'établir, et pendant longtemps, en effet, ils ne connurent l'un de l'autre que ce que leur en apprenait la rumeur publique. Logiquement même, il aurait dû en être toujours ainsi. Mais le sort se rit de ce que nous appelons la logique, et il était écrit quelque part que les deux hommes se trouveraient face à face, transformés en irréconciliables adversaires.

Natcha Gregorevitch, célèbre dans toute la ville pour sa beauté, était âgée de vingt ans. Avec sa mère d'abord, seule ensuite, elle demeurait dans le voisinage de Ladko qu'elle avait ainsi connu dès sa première enfance. Depuis longtemps, le secours d'un homme manquait à la maison. Quinze ans avant l'époque où commence ce récit, le père était tombé, en effet, sous les coups des Turcs, et le souvenir de ce meurtre abominable faisait encore fremir d'indignation les patriotes opprimés, mais non asservis. Sa veuve, réduite à ne compter que sur elle-même, s'était mise courageusement au travail. Experte dans l'art de ces dentelles et de ces broderies dont, chez les Slaves, la plus modeste paysanne agrémente volontiers son humble parure, elle avait réussi par ce moyen à assurer sa subsistance et celle de sa fille.

Cependant, c'est aux pauvres surtout que sont funestes les périodes

troublees, et plus d'une fois la dentelliere aurait eu a souffrir de l'anarchie permanente de la Bulgarie, si Ladko n'etait venu discretement a son secours. Peu a peu, une grande intimite s'etait etablie entre le jeune homme et les deux femmes qui offraient l'abri de leur paisible demeure a ses desoeuvremments de garcon. Souvent, le soir, il frappait a leur porte, et la veillee se prolongeait autour du samovar bouillant. D'autres fois, c'est lui qui leur offrait, en echange de leur affectueux accueil, la distraction d'une promenade ou d'une partie de peche sur le Danube.

Lorsque Mme Gregorevitch, usee par son incessant labeur, alla rejoindre son mari, la protection de Ladko se continua a l'orpheline. Cette protection se fit meme plus vigilante encore, et, grace a lui, jamais la jeune fille n'eut a souffrir de la disparition de la pauvre mere, qui avait donne deux fois la vie a son enfant.

C'est ainsi que, de jour en jour, sans meme qu'ils en eussent conscience, l'amour s'etait eveille dans le coeur des deux jeunes gens. Ce fut a Striga qu'ils en durent la revelation.

Celui-ci, ayant apercu celle qu'on appelait couramment la _beaute de Roustchouk_, s'en etait epris avec la soudainete et la fureur qui caracterisaient cette nature sans frein. En homme habitue a voir tout plier devant ses caprices, il s'etait presente chez la jeune fille et, sans autre formalite, l'avait demandee en mariage. Pour la premiere fois de sa vie, il se heurta a une resistance invincible. Natcha, au risque de s'attirer la haine d'un homme aussi redoutable, declara que rien ne pourrait jamais la decider a un pareil mariage. Striga revint vainement a la charge. Tout ce qu'il obtint fut de se voir, a la troisieme tentative, refuser purement et simplement la porte.

Alors sa colere ne connut plus de bornes. Donnant libre cours a sa nature sauvage, il se repandit en imprecations dont Natcha fut epouvantee. Dans sa detresse, elle courut faire part de ses craintes a Serge Ladko, que sa confiance enflamma d'une colere egale a celle qui venait de l'effrayer si fort. Sans vouloir rien entendre, avec une violence extraordinaire d'expressions, il vitupera contre l'homme assez ose pour lever les yeux sur elle.

Ladko consentit pourtant a se calmer. Des explications suivirent, tres confuses, mais dont le resultat fut parfaitement clair. Une heure plus tard, Serge et Natcha, le ciel dans les yeux et la joie au coeur, echangeaient leur premier baiser de fiancailles.

Lorsque Striga connut la nouvelle, il manqua mourir de rage. Audacieusement, il se presenta a la maison Gregorevitch, l'injure et la menace a la bouche. Jete dehors par une main de fer, il apprit que la maison avait desormais un homme pour la defendre.

Etre vaincu!... Avoir trouve son maitre, lui, Striga, qui s'enorgueillissait tant de sa force atletique!... C'etait plus d'humiliations qu'il n'en pouvait supporter, et il resolut de se venger. Avec quelques aventuriers de son acabit, il attendit Ladko, un soir que celui-ci remontait la berge du fleuve. Cette fois, il ne s'agissait plus d'une simple rixe, mais bien d'un assassinat en regle. Les assaillants brandissaient des couteaux.

Cette nouvelle attaque n'eut pas plus de succes que la precedente. Arme d'un aviron qu'il manoeuvrait comme une massue, le pilote forca ses agresseurs a la retraite, et Striga, serre de pres, fut oblige a une fuite honteuse.

Cette lecon avait ete suffisante, sans doute, car le louche personnage ne recommenca pas sa criminelle tentative. Au debut de l'annee 1875, Serge Ladko epousa Natcha Gregorevitch, et depuis lors, on s'adorait a

plein coeur dans la confortable maison du pilote.

C'est au milieu de cette lune de miel, dont plus d'une année n'avait pas atténué l'éclat, que survinrent les événements de Bulgarie, dans les premiers mois de 1876. L'amour que Serge Ladko éprouvait pour sa femme ne pouvait, quelque profond fut-il, lui faire oublier celui qu'il devait à son pays. Sans hésiter, il fit partie de ceux qui, tout de suite, se groupèrent, se concerterent, s'ingéniant à chercher les moyens de remédier aux misères de la patrie.

Avant tout, il fallait se procurer des armes. De nombreux jeunes gens émigrèrent dans ce but, franchirent le fleuve, se répandirent en Roumanie, et jusqu'en Russie. Serge Ladko fut de ceux-là. Le cœur déchiré de regrets, mais ferme dans l'accomplissement de son devoir, il partit, laissant loin de lui celle qu'il adorait exposée à tous les dangers qui menacent, en temps de révolution, la femme d'un chef de partisans.

À ce moment, le souvenir de Striga lui vint à l'esprit et aggrava ses inquiétudes. Le bandit n'allait-il pas profiter de l'absence de son heureux rival pour le frapper dans ce qu'il avait de plus cher? C'était possible, en effet. Mais Serge Ladko passa outre à cette crainte légitime. D'ailleurs, il semblait bien que, depuis plusieurs mois, Striga avait quitté le pays sans esprit de retour.

À en croire le bruit public, il avait transporté plus au Nord le théâtre principal de ses opérations. Si les racontars ne manquaient pas à ce sujet, ils restaient incohérents et contradictoires. La rumeur populaire l'accusait en gros de tous les crimes, sans que personne en précisât aucun.

Le départ de Striga paraissait, du moins, chose certaine, et cela seulement importait à Ladko.

L'événement donna raison à son courage. Pendant son absence, rien ne menaçait la sécurité de Natcha.

À peine arrivé, il dut repartir, et cette seconde expédition allait être plus longue que la première. Les procédés adoptés jusqu'ici ne permettaient, en effet, de se procurer des armes qu'en quantité insuffisante. Les transports, en provenance de la Russie, étaient effectués par terre, à travers la Hongrie et la Roumanie, c'est-à-dire dans des contrées fort dépourvues à cette époque de lignes ferrées. Les patriotes bulgares espérèrent arriver plus aisément au résultat désiré, si l'un d'eux remontait à Budapest et y centralisait les envois d'armes venus par rail, pour en charger des chalands qui descendraient ensuite rapidement le Danube.

Ladko, désigné pour cette mission de confiance, se mit en route le soir même. En compagnie d'un compatriote, qui devait ramener le bateau à la rive bulgare, il traversa le fleuve, afin de gagner, le plus vite possible, à travers la Roumanie, la capitale de la Hongrie. À ce moment, un incident se produisit qui donna beaucoup à penser au délégué des conspirateurs.

Son compagnon et lui n'étaient pas à cinquante mètres du bord quand un coup de feu retentit. La balle leur était destinée sans aucun doute, car ils l'entendirent siffler à leurs oreilles, et le pilote en douta d'autant moins que, dans le tireur entrevu à l'obscurité lumineuse du crépuscule, il crut reconnaître Striga. Celui-ci était donc de retour à Roustchouk?

L'angoisse mortelle que cette complication lui fit éprouver n'ébranla pas la résolution de Ladko: Il avait fait d'avance à la patrie le sacrifice de sa vie. Il saurait aussi, s'il le fallait, lui sacrifier

plus encore: son bonheur mille fois plus précieux. Au bruit du coup de feu, il s'était laissé tomber au fond de l'embarcation. Mais ce n'était là qu'une ruse de guerre destinée à éviter une nouvelle attaque, et la détonation n'avait pas cessé de se repercuter dans la campagne, que sa main, appuyant plus lourdement sur l'aviron, poussait plus vite le bateau vers la ville roumaine de Giurgievo, dont les lumières commençaient à piquer la nuit grandissante.

Parvenu à destination, Ladko s'occupa activement de sa mission.

Il se mit en rapport avec les emissaires du Gouvernement du Tzar, les uns arrêtés à la frontière russe, certains fixés incognito à Budapest et à Vienne. Plusieurs chalands, chargés par ses soins d'armes et de munitions, descendirent le courant du Danube.

Frequentes étaient les nouvelles qu'il recevait de Natcha, par des lettres envoyées au nom d'emprunt qu'il avait choisi, et portées en territoire roumain à la faveur de la nuit. Bonnes tout d'abord, ces nouvelles ne tardèrent pas à devenir plus inquiétantes. Ce n'est pas que Natcha prononçât le nom de Striga. Elle semblait même ignorer que le bandit fut revenu en Bulgarie, et Ladko commença à douter du bien-fondé de ses craintes. Par contre, il était certain que celui-ci avait été dénoncé aux autorités turques, puisque la police avait fait irruption dans sa demeure et s'était livrée à une perquisition, d'ailleurs sans résultat. Il ne devait donc pas se hâter de revenir en Bulgarie, car son retour eût été un véritable suicide. On connaissait son rôle, on le guettait, jour et nuit, et il ne pourrait se montrer en ville sans être arrêté au premier pas. Arrêté étant, chez les Turcs, synonyme d'exécution, il fallait donc que Ladko s'abstînt de réapparaître, jusqu'au moment où la révolte serait ouvertement proclamée, sous peine d'attirer les pires malheurs sur lui-même et sur sa femme, que l'on n'avait jusqu'ici nullement inquiétée.

Ce moment ne tarda pas à arriver. La Bulgarie se souleva au mois de mai, trop prématurément au gré du pilote qui augurait mal de cette précipitation.

Quelle que fut son opinion à cet égard, il devait courir au secours de son pays. Le train l'amena à Zombor, la dernière ville hongroise, proche du Danube, qui fut alors desservie par le chemin de fer. Là, il s'embarquerait et n'aurait plus qu'à s'abandonner au courant.

Les nouvelles qu'il trouva à Zombor le forcèrent à interrompre son voyage. Ses craintes n'étaient que trop justifiées. La révolution bulgare était écrasée dans l'oeuf. Déjà la Turquie concentrait des troupes nombreuses dans un vaste triangle dont Roustchouk, Widdin et Sofia formaient les sommets, et sa main de fer s'appesantissait plus lourdement sur ces malheureuses contrées. Ladko dut revenir en arrière et retourner attendre de meilleurs jours dans la petite ville où il avait fixé sa résidence.

Les lettres de Natcha, qu'il y reçut bientôt, lui démontrèrent l'impossibilité de prendre un autre parti. Sa maison était surveillée plus que jamais, à ce point que Natcha devait se considérer comme virtuellement prisonnière; plus que jamais on le guettait, et il lui fallait, dans l'intérêt commun, s'abstenir soigneusement de toute démarche imprudente.

Ladko rongea donc son frein dans l'inaction, les envois d'armes ayant été forcement supprimés depuis l'avortement de la révolte et la concentration des troupes turques sur les rives du fleuve. Mais cette attente, déjà pénible par elle-même, lui devint tout à fait intolérable, quand, vers la fin du mois de juin, il cessa de recevoir aucune nouvelle de sa chère Natcha.

Il ne savait que penser, et ses inquietudes devinrent de torturantes angoisses a mesure que le temps s'ecoula. Il etait, en effet, en droit de tout craindre. Le 1er juillet, la Serbie avait officiellement declare la guerre au Sultan, et, depuis lors, la region du Danube etait sillonnee de troupes, dont le passage incessant s'accompagnait des plus terribles exces. Fallait-il donc compter Natcha au nombre des victimes de ces troubles, ou bien avait-elle ete incarceee par les autorites turques, soit comme otage, soit comme complice presumee de son mari?

Apres un mois de ce silence, il ne put le supporter davantage, et se resolut a tout braver pour rentrer en Bulgarie afin d'en connaitre la veritable cause.

Toutefois, dans l'interet meme de Natcha, il importait d'agir avec prudence. Aller sottement se faire prendre par les sentinelles turques n'eut servi de rien. Son retour n'aurait d'utilite que s'il pouvait penetrer dans la ville de Roustchouk et y circuler librement, malgre les soupcons dont il etait l'objet. Il agirait ensuite au mieux, selon les circonstances. Au pis aller, et dut-il repasser precipitamment la frontiere, il aurait eu du moins la joie de serrer sa femme sur son coeur.

Serge Ladko chercha pendant plusieurs jours la solution de ce difficile probleme. Il crut enfin l'avoir trouvee, et, sans se confier a personne, mit immediatement a execution le plan imagine par lui.

Ce plan reussirait-il? L'avenir le lui dirait. Il fallait, en tous cas, tenter le sort, et c'est pourquoi, dans la matinee du 28 juillet 1876, les plus proches voisins du pilote, dont nul ne connaissait le nom veritable, aperçurent hermetiquement close la petite maison dans laquelle, depuis plusieurs mois, il avait abrite sa solitude.

Quel etait le plan de Ladko, les dangers auxquels il allait s'exposer en s'efforçant de le realiser, par quels cotes les evenements de Bulgarie, et de Roustchouk en particulier, se relieent au concours de peche de Sigmaringen, c'est ce que le lecteur apprendra dans la suite de ce recit nullement imaginaire, dont les principaux personnages vivent encore de nos jours sur les bords du Danube.

V

KARL DRAGOCH

Aussitot qu'il eut son recu en poche, M. Jaeger proceda a son installation. Apres s'etre enquis de la couchette qui lui etait attribuee, il disparut dans la cabine, en emportant sa valise. Dix minutes plus tard, il en ressortait, transforme de la tete aux pieds. Vetu comme un pecheur fini,--rude vareuse, bottes fortes, casquette de loutre,--il semblait la copie d'Ilia Brusch.

M. Jaeger eprouva un peu de surprise, en constatant que, pendant sa courte absence, son hote avait quitte la barge. Respectueux de ses engagements, il ne se permit toutefois aucune question, quand celui-ci revint, une demi-heure plus tard. C'est sans l'avoir sollicite qu'il apprit qu'Ilia Brusch avait cru devoir envoyer quelques lettres aux journaux, afin de leur annoncer son arrivee a Neustadt pour le surlendemain soir, et a Ratisbonne pour le jour suivant. Maintenant que les interets de M. Jaeger etaient en jeu, il importait en effet de ne plus rencontrer un desert pareil a celui qu'on avait trouve a Ulm. Ilia Brusch exprima meme le regret de ne pouvoir s'arreter aux villes qu'on traverserait avant Neustadt, et notamment a Neubourg et a Ingolstadt, qui sont des cites assez importantes. Ces arrets, malheureusement, ne

cadraient pas avec son plan d'etapes et il etait force d'y renoncer.

M. Jaeger parut enchante de la reclame faite a son profit et ne manifesta pas autrement d'ennui de ne pouvoir s'arreter a Neubourg et a Ingolstadt. Il approuva son hote, au contraire, et l'assura une fois de plus qu'il n'entendait aucunement diminuer sa liberte, ainsi qu'ils en etaient convenus.

Les deux compagnons souperent ensuite face a face, a cheval sur l'un des bancs. A titre de bienvenue, M. Jaeger corsa meme le menu d'un superbe jambon, qu'il sortit de son inepuisable valise, et ce produit de la ville de Mayence fut fort apprecie d'Ilia Brusch, qui commença a estimer que son convive avait du bon.

La nuit se passa sans incident. Avant le lever du soleil, Ilia Brusch largua les amarres, en evitant de troubler le profond sommeil dans lequel etait plonge son aimable passager.

A Ulm, ou il acheve de traverser le petit royaume de Wurtemberg pour penetrer en Baviere, le Danube n'est encore qu'un modeste cours d'eau. Il n'a pas recu les grands tributaires qui accroissent sa puissance en aval, et rien ne permet de presager qu'il va devenir l'un des plus importants fleuves de l'Europe.

Le courant, deja fort assagi, atteignait a peu pres une lieue a l'heure. Des barques de toutes dimensions, parmi lesquelles quelques lourds bateaux charges a couler, le descendaient, s'aidant parfois d'une large voile que gonflait une brise de Nord-Ouest. Le temps s'annonçait beau, sans menace de pluie.

Des qu'il fut au milieu du courant, Ilia Brusch manoeuvra sa godille et activa la marche de l'embarcation. M. Jaeger, quelques heures plus tard, le trouva livre a cette occupation, et jusqu'au soir il en fut ainsi, sauf un court repos au moment du dejeuner, pendant lequel la derive ne fut meme pas interrompue. Le passager ne formula aucune observation, et, s'il fut etonne de tant de hate, il garda son etonnement pour lui.

Peu de paroles furent echangees au cours de cette journee. Ilia Brusch godillait energiquement. Quant a M. Jaeger, il observait avec une attention, qui aurait certainement frappe son hote, si celui-ci eut ete moins absorbe, les bateaux qui sillonnaient le Danube, a moins que son regard n'en parcourut les deux rives. Ces rives etaient notablement abaissees. Le fleuve montrait meme une tendance a s'elargir aux depens des alentours. La berge de gauche, a demi submergee, ne se distinguait plus avec precision, tandis que, sur la berge droite, elevee artificiellement pour l'etablissement de la voie ferree, les trains couraient, les locomotives haletaient, melant leurs fumees a celles des dampsboots, dont les roues battaient l'eau a grand bruit.

A Offingen, devant lequel on passa dans l'apres-midi, la voie ferree obliqua vers le Sud, definitivement repoussee par le fleuve et la rive droite fut transformee a son tour en un vaste marais, dont rien n'indiquait la fin, lorsqu'on s'arreta, le soir, a Dillingen, pour la nuit.

Le lendemain, apres une etape aussi rude que celle de la veille, le grappin fut jete en un point desert, a quelques kilometres au-dessus de Neubourg, et, de nouveau, l'aube du 15 aout se leva quand la barge etait deja au milieu du courant.

C'est pour le soir de ce jour qu'Ilia Brusch avait annonce son arrivee a Neustadt. Il eut ete honteux de s'y presenter les mains vides. Les conditions atmospheriques etant favorables et l'etape devant etre sensiblement plus courte que les precedentes, Ilia Brusch se resolut donc a pecher.

Des les premières heures du jour, il vérifia ses engins, avec un soin minutieux. Son compagnon, assis à l'arrière de la barque, semblait d'ailleurs s'intéresser à ses préparatifs, ainsi qu'il sied à un véritable amateur. Tout en travaillant, Ilia Brusch ne dédaignait pas de causer.

"Aujourd'hui, comme vous le voyez, monsieur Jaeger, je me dispose à pêcher, et les appâts de la pêche sont un peu longs. C'est que le poisson est défiant de sa nature, et on ne saurait prendre trop de précautions pour l'attirer. Certains ont une intelligence rare, entre autres la tanche. Il faut lutter de ruse avec elle, et sa bouche est tellement dure, qu'elle risque de casser la ligne.

--Pas fameux, la tanche, je crois, fit observer M. Jaeger.

--Non, car elle affectionne les eaux bourbeuses, ce qui communique souvent à sa chair un goût désagréable.

--Et le brochet?

--Excellent, le brochet, déclara Ilia Brusch, à la condition de peser au moins cinq ou six livres; quant aux petits, ils ne sont qu'arettes. Mais, dans tous les cas, le brochet ne saurait être rangé parmi les poissons intelligents et rusés.

--Vraiment, monsieur Brusch! Ainsi donc, les requins d'eau douce, comme on les appelle...

--Sont aussi bêtes que les requins d'eau salée, monsieur Jaeger. De véritables brutes, au même niveau que la perche ou l'anguille! Leur pêche peut donner du profit, de l'honneur jamais... Ce sont, comme l'a écrit un fin connaisseur, des poissons "qui se prennent" et "qu'on ne prend pas".

M. Jaeger ne pouvait qu'admirer la conviction si persuasive d'Ilia Brusch, non moins que la minutieuse attention avec laquelle il préparait ses engins.

Tout d'abord, il avait saisi sa canne à la fois flexible et légère, qui, après avoir été ployée à son extrémité jusqu'à son point de rupture, s'était redressée aussi droite qu'auparavant. Cette canne se composait de deux parties, l'une forte à sa base de quatre centimètres et diminuant jusqu'à n'avoir plus qu'un centimètre à l'endroit où commençait la seconde, le scion, cette dernière en bois fin et résistant. Faite d'une gaule de noisetier, elle mesurait près de quatre mètres de longueur, ce qui permettait au pêcheur de s'attaquer, sans s'éloigner de la rive, aux poissons de fond, tels que la breme et le gardon rouge.

Ilia Brusch, montrant à M. Jaeger les hameçons qu'il venait de fixer avec l'empile à l'extrémité du crin de Florence:

--Vous voyez, monsieur Jaeger, dit-il, ce sont des hameçons numéro onze, très fins de corps. Comme amorce, ce qu'il y a de meilleur, pour le gardon, c'est du ble cuit, crevé d'un côté seulement et bien amolli... Allons! voilà qui est fini et je n'ai plus qu'à tenter la fortune."

Tandis que M. Jaeger s'accotait contre le tot, il s'assit sur le banc, son épuisette à sa portée, puis la ligne fut lancée après un balancement méthodique, qui n'était pas dépourvu d'une certaine grâce. Les hameçons s'enfoncèrent sous les eaux jaunâtres, et la plombée leur donna une position verticale, ce qui est préférable, de l'avis de tous les professionnels. Au-dessus d'eux, surnageait la flotte, faite d'une plume de cygne, qui, n'absorbant pas l'eau, est, par cela même, excellente.

Il va de soi qu'un profond silence regna dans l'embarcation a partir de ce moment. Le bruit des voix effarouche trop facilement le poisson, et d'ailleurs un pecheur serieux a autre chose a faire qu'a s'oublier en bavardages. Il doit etre attentif a tous les mouvements de sa flotte, et ne pas laisser echapper l'instant precis ou il convient de ferrer la proie.

Pendant cette matinee, Ilia Brusch eut lieu d'etre satisfait. Non seulement il prit une vingtaine de gardons, mais encore douze chevesnes et quelques dards. Si M. Jaeger avait en realite les gouts du passionne amateur qu'il s'etait vante d'etre, il ne pouvait qu'admirer la precision rapide avec laquelle son hote ferrait, ainsi que cela est necessaire pour les poissons de cette espece. Des qu'il sentait que "cela mordait", il se gardait bien de ramener aussitot ses captures a la surface de l'eau, il les laissait se debattre dans les fonds, se fatiguer en vains efforts pour se decrocher, montrant ce sang-froid imperturbable qui est l'une des qualites de tout pecheur digne de ce nom.

La peche fut terminee vers onze heures. Pendant la belle saison, le poisson ne mord pas, en effet, aux heures ou le soleil, parvenu a son point culminant, fait scintiller la surface des eaux. Le butin, d'ailleurs, etait suffisamment abondant. Ilia Brusch craignait meme qu'il ne le fut trop, en raison du peu d'importance de la ville de Neustadt ou la barge s'arreta vers cinq heures.

Il se trompait. Vingt-cinq ou trente personnes guettaient son apparition et le saluerent de leurs applaudissements, des que l'embarcation fut amarree. Bientot il ne sut auquel entendre, et, en quelques instants, les poissons furent echanges contre vingt-sept florins, qu'Ilia Brusch versa, seance tenante, a M. Jaeger a titre de premier dividende.

Celui-ci, conscient de n'avoir aucun droit a l'admiration publique, s'etait modestement abrite sous le tot, ou Ilia Brusch vint le rejoindre, aussitot qu'il put se debarrasser de ses enthousiastes admirateurs. Il convenait, en effet, de ne pas perdre de temps pour chercher le sommeil, la nuit devant etre fort ecourtee. Desireux d'etre de bonne heure a Ratisbonne, dont pres de soixante-dix kilometres le separaient, Ilia Brusch avait decide qu'il se remettrait en route des une heure du matin, ce qui lui donnerait le loisir de pecher encore au cours de la journee suivante, malgre la longueur de l'etape.

Une trentaine de livres de poissons furent prises par Ilia Brusch avant midi, si bien que les curieux qui se pressaient sur le quai de Ratisbonne n'eurent pas le regret de s'etre deranges en vain. L'enthousiasme public augmentait visiblement. Il s'etablit, en plein air, de veritables encheres entre les amateurs, et les trente livres de poissons ne rapporterent pas moins de quarante et un florins au lauréat de la Ligue Danubienne.

Celui-ci n'avait jamais reve pareil succes, et il en arrivait a penser que M. Jaeger pourrait bien, en fin de compte, avoir fait une excellente affaire. En attendant que ce point fut elucide, il importait de remettre les quarante et un florins a leur legitime propriétaire, mais Ilia Brusch fut dans l'impossibilite de s'acquitter de ce devoir. M. Jaeger avait, en effet, quitte discrettement la barge, en prevenant son compagnon, par un mot laisse en evidence, que celui-ci n'eut pas a l'attendre pour le souper et qu'il reviendrait seulement assez tard dans la soiree.

Ilia Brusch trouva fort naturel que M. Jaeger voulut profiter de cette occasion de visiter une ville qui fut pendant cinquante ans le siege de la diete imperiale. Peut-etre, aurait-il eprouve moins de satisfaction et plus de surprise, s'il avait su a quelles occupations se livrait

alors son passager, et s'il en avait connu la véritable personnalité.

"M. Jaeger, 45, Leipzigerstrasse, Vienne", avait docilement écrit Ilia Brusch sous la dictée du nouveau venu. Mais celui-ci eut été fort embarrassé si le pêcheur s'était montré plus curieux, et si, reprenant pour son compte une requête dont il venait d'apprécier le désagrément, il avait, à l'exemple de l'indiscret Pandore, demandé à M. Jaeger de lui montrer ses papiers.

Ilia Brusch négligea cette précaution, dont la légitimité lui avait cependant été démontrée, et cette négligence devait avoir pour lui de terribles résultats.

Quel nom le gendarme allemand avait lu sur le passeport que lui présentait M. Jaeger, nul ne le sait; mais, si ce nom était bien exactement celui du véritable propriétaire du passeport, le gendarme n'avait pu en lire un autre que celui de Karl Dragoch.

Le passionné amateur de pêche et le chef de la police danubienne ne faisaient, en effet, qu'une seule et unique personne. Résolu à s'introduire, coûte que coûte, dans l'embarcation d'Ilia Brusch, Karl Dragoch, prévoyant la possibilité d'une invincible résistance, avait dressé ses batteries en conséquence. L'intervention du gendarme était préparée, et la scène truquée comme une scène de théâtre. L'événement démontrait que Karl Dragoch avait frappé juste, puisque Ilia Brusch considérait maintenant comme une heureuse chance d'avoir, au milieu des dangers qui lui étaient révélés, ce protecteur dont il ne pouvait contester la puissance.

Le succès était même si complet que Dragoch en était troublé. Pourquoi, après tout, Ilia Brusch avait-il montré tant d'émotion devant l'injonction du gendarme? Pourquoi avait-il une telle crainte de voir se rééditer une aventure de ce genre, qu'il sacrifiait à cette crainte l'amour--dont la violence avait bien aussi, d'ailleurs, quelque chose d'excessif--qu'il proclamait avoir pour la solitude? Un honnête homme, que diable! n'a pas à redouter si fort une comparution devant un commissaire de police. Le pis qui puisse en résulter, c'est un retard de quelques heures, de quelques jours à la rigueur, et quand on n'est pas pressé... Il est vrai qu'Ilia Brusch était pressé, ce qui ne laissait pas de donner aussi à réfléchir.

Défiant par nature, comme tout bon policier, Karl Dragoch réfléchissait. Mais il avait aussi trop de bon sens pour se laisser égarer par des particularités fugitives, dont l'explication était probablement des plus simples. Il enregistra donc purement et simplement ces petites remarques dans sa mémoire, et appliqua les ressources de son esprit à la solution du problème, plus sérieux celui-là, qu'il s'était posé.

Le projet que Karl Dragoch avait mis à exécution, en s'imposant à Ilia Brusch à titre de passager, n'était pas né tout armé dans son cerveau. Le véritable auteur en était Michael Michaelovitch, qui, d'ailleurs, ne s'en doutait guère. Quand ce Serbe facétieux avait plaisamment insinué, au "Rendez-vous des Pêcheurs", que le lauréat de la Ligue Danubienne pourrait bien être, au choix, soit le malfaiteur poursuivi, soit le policier poursuivant, Karl Dragoch avait accordé une sérieuse attention à ces propos émis à la légère. Certes, il ne les avait pas pris au pied de la lettre. Il avait de bonnes raisons de savoir que le pêcheur et le policier n'avaient rien de commun, et, procédant par analogie, il considéra comme infiniment vraisemblable que ce pêcheur n'eût pas plus de rapport avec le malfaiteur recherché. Mais, de ce qu'une chose n'a pas été faite, il ne s'ensuit pas qu'elle ne puisse l'être, et Karl Dragoch avait pensé aussitôt que le joyeux Serbe avait raison, et qu'un détective, désireux de surveiller le Danube tout à son aise, se fut, en effet, montré très habile, en empruntant la personnalité d'un pêcheur assez notoire pour que personne n'en puisse raisonnablement suspecter

l'identité professionnelle.

Quelque tentante que fut cette combinaison, il y fallait cependant renoncer. Le concours de Sigmaringen avait eu lieu, Ilia Brusch, vainqueur du tournoi, avait annoncé publiquement son projet, et certainement il ne se prêterait pas de bonne grâce à une substitution de personne, substitution très scabreuse, au surplus, puisque les traits du lauréat étaient désormais connus d'un grand nombre de ses collègues.

Toutefois, s'il fallait renoncer à ce qu'Ilia Brusch consentit à laisser effectuer sous son nom, par un autre que lui, le voyage qu'il avait entrepris, il existait peut-être un moyen terme d'arriver au même but. Dans l'impossibilité d'être Ilia Brusch, Karl Dragoch ne pouvait-il se contenter de prendre passage à son bord? Qui ferait attention au compagnon d'un homme devenu presque célèbre et qui monopoliserait par conséquent à son profit l'intérêt général? Et même, si quelqu'un laissait par inadvertance tomber un regard distrait sur ce compagnon obscur, était-il admissible qu'il établît le moindre rapprochement entre ce vague inconnu et le policier, qui accomplirait ainsi sa mission dans une ombre protectrice?

Ce projet longuement examiné, Karl Dragoch, en dernière analyse, le jugea excellent, et résolut de le réaliser. On a vu avec quelle maestria il avait machiné sa scène initiale, mais cette scène eût été, au besoin, suivie de beaucoup d'autres. S'il l'avait fallu, Ilia Brusch eût été traînée chez le commissaire, emprisonnée même sous de spécieux prétextes, effrayée de cent façons. Karl Dragoch, on peut en être sûr, eût joué de l'arbitraire sans remords, jusqu'au moment où le pêcheur, terrifié, n'aurait plus vu qu'un sauveur dans le passager qu'il repoussait.

Le détective s'estimait heureux, toutefois, d'avoir triomphé sans employer cette violence morale et sans continuer la comédie plus loin que le premier acte.

Maintenant, il était dans la place, bien certain que, s'il faisait mine de vouloir la quitter, son hôte s'opposerait à son départ avec autant d'énergie qu'il s'était opposé à son entrée. Restait à tirer parti de la situation.

Pour cela, Karl Dragoch n'avait qu'à se laisser entraîner par le courant. Pendant que son compagnon pêcherait ou godaillerait, il surveillerait le fleuve, ou rien d'anormal n'échapperait à son regard expérimenté. Chemin faisant, il s'aboucherait avec ses hommes disséminés le long des rives. À la première nouvelle d'un délit ou d'un crime, il se séparerait d'Ilia Brusch pour se lancer sur les traces des malfaiteurs, et il en serait au besoin de même, si, en l'absence de tout crime ou de tout délit, un indice suspect attirait son attention.

Tout cela était sagement combiné et, plus il y pensait, plus Karl Dragoch s'applaudissait de son idée, qui, en lui assurant l'incognito sur toute la longueur du Danube, multipliait les chances du succès.

Malheureusement, en raisonnant ainsi, le détective ne tenait pas compte du hasard. Il ne se doutait guère qu'une série de faits des plus singuliers allait, dans peu de jours, aiguiller ses recherches dans une direction imp prévue et donner à sa mission une ampleur inattendue.

VI

LES YEUX BLEUS

En quittant la barge, Karl Dragoch gagna les quartiers du centre. Il

connaissait Ratisbonne, et c'est sans hesiter sur la direction a suivre qu'il s'engagea a travers les rues silencieuses, flanquees ca et la de donjons feodaux a dix etages, de cette cite jadis bruyante, que n'anime plus guere une population tombee a vingt-six mille ames.

Karl Dragoch ne songeait pas a visiter la ville, comme le croyait Iliä Brusch. Ce n'est pas en qualite de touriste qu'il voyageait. A peu de distance du pont, il se trouva en face du Dom, la cathedrale aux tours inachevees, mais il ne jeta qu'un coup d'oeil distrait sur son curieux portail de la fin du XVe siecle. Assurement, il n'irait pas admirer, au Palais des Princes de Tour et Taxis, la chapelle gothique et le cloitre ogival, pas plus que la bibliotheque de pipes, bizarre curiosite de cet ancien couvent. Il ne visiterait pas davantage le Rathhaus, siege de la Diete autrefois, et aujourd'hui simple Hotel de Ville, dont la salle est ornee de vieilles tapisseries, et ou la chambre de torture avec ses divers appareils est montree, non sans orgueil, par le concierge de l'endroit. Il ne depenserait pas un _trinkgeld_, le pourboire allemand, a payer les services d'un cicerone. Il n'en avait pas besoin, et c'est sans le secours de personne qu'il se rendit au Bureau des Postes, ou plusieurs lettres l'attendaient a des initiales convenues. Karl Dragoch, ayant lu ces lettres, sans que son visage decelat aucun sentiment, se disposait a sortir du bureau, lorsqu'un homme assez vulgairement vetu l'accosta sur la porte.

Cet homme et Dragoch se connaissaient, car celui-ci d'un geste arreta le nouveau venu au moment ou il allait prendre la parole. Ce geste signifiait evidemment: "Pas ici." Tous deux se dirigerent vers une place voisine.

"Pourquoi ne m'as-tu pas attendu sur le bord du fleuve? demanda Karl Dragoch, quand il s'estima a l'abri des oreilles indiscrettes.

--Je craignais de vous manquer, lui fut-il repondu. Et, comme je savais que vous deviez venir a la poste....

--Enfin, te voila, c'est l'essentiel, interrompit Karl Dragoch. Rien de neuf?

--Rien.

--Pas meme un vulgaire cambriolage dans la region?

--Ni dans la region, ni ailleurs, le long du Danube s'entend.

--A quand remontent tes dernieres nouvelles?

--Il n'y a pas deux heures que j'ai recu un telegramme de notre bureau central de Budapest. Calme plat sur toute la ligne.

Karl Dragoch reflechit un instant.

--Tu vas aller au Parquet de ma part. Tu donneras ton nom, Friedrich Uhlmann, et tu prieras qu'on te tienne au courant s'il survenait la moindre chose. Tu partiras ensuite pour Vienne.

--Et nos hommes?

--Je m'en charge. Je les verrai au passage. Rendez-vous a Vienne, d'aujourd'hui en huit, c'est le mot d'ordre.

--Vous laisserez donc le haut fleuve sans surveillance? demanda Uhlmann.

--Les polices locales y suffiront, repondit Dragoch, et nous accourrons a la moindre alerte. Jusqu'ici, d'ailleurs, il ne s'est jamais rien passe, au-dessus de Vienne, qui soit de notre competence. Pas si betes,

nos bonshommes, d'operer si loin de leur base.

--Leur base?... repeta Uhlmann. Auriez-vous des renseignements particuliers?

--J'ai, en tous cas, une opinion.

--Qui est?...

--Trop curieux!... Quoi qu'il en soit, je te predis que nous debuterons entre Vienne et Budapest.

--Pourquoi la plutot qu'ailleurs?

--Parce que c'est la que le dernier crime a ete commis. Tu sais bien, ce fermier qu'ils ont fait "chauffer" et qu'on a retrouve brule jusqu'aux genoux.

--Raison de plus pour qu'ils operent ailleurs la prochaine fois.

--Parce que?...

--Parce qu'ils se diront que le district ou ce crime a ete perpetre doit etre tout specialement surveille. Ils iront donc plus loin tenter la fortune. C'est ce qu'ils ont fait jusqu'ici. Jamais deux fois de suite au meme endroit."

--Ils ont raisonne comme des bourriques, et tu les imites, Friedrich Uhlmann, replica Karl Dragoch. Mais c'est bien sur leur sottise que je compte. Tous les journaux, comme tu as du le voir, m'ont attribue un raisonnement analogue. Ils ont publie avec un parfait ensemble que je quittais le Danube superieur, ou, selon moi, les malfaiteurs ne se risqueraient pas a revenir, et que je partais pour la Hongrie meridionale. Inutile de te dire qu'il n'y a pas un mot de vrai la-dedans, mais tu peux etre sur que ces communications tendancieuses n'ont pas manque de toucher les interesses.

--Vous en concluez?

--Qu'ils n'iront pas du cote de la Hongrie meridionale se jeter dans la gueule du loup.

--Le Danube est long, objecta Uhlmann. Il y a la Serbie, la Roumanie, la Turquie...

--Et la guerre?.. Rien a faire par la pour eux. Nous verrons bien, au surplus.

Karl Dragoch garda un instant le silence.

--A-t-on ponctuellement suivi mes instructions? reprit-il.

--Ponctuellement.

--La surveillance du fleuve a ete continuee?

--Jour et nuit.

--Et l'on n'a rien decouvert de suspect?

--Absolument rien. Toutes les barges, tous les chalands ont leurs papiers en regle. A ce propos, je dois vous dire que ces operations de controle soulevent beaucoup de murmures. La batellerie proteste, et, si vous voulez mon opinion, je trouve qu'elle n'a pas tort. Les bateaux n'ont rien avoir dans ce que nous cherchons. Ce n'est pas sur l'eau que

des crimes sont commis.

Karl Dragoch fronca les sourcils.

--J'attache une grande importance a la visite des barges, des chalands et meme des plus petites embarcations, repliqua-t-il d'un ton sec. J'ajouterai, une fois pour toutes, que je n'aime pas les observations.

Ulhmann fit le gros dos.

--C'est bon, Monsieur, dit-il.

Karl Dragoch reprit:

--Je ne sais encore ce que je ferai... Peut-etre m'arreterai-je a Vienne. Peut-etre pousserai-je jusqu'a Belgrade... Je ne suis pas fixe... Comme il importe de ne pas perdre de contact, tiens-moi au courant par un mot adresse en autant d'exemplaires qu'il sera necessaire a ceux de nos hommes echelonnees entre Ratisbonne et Vienne.

--Bien, Monsieur, repondit Ulhmann. Et moi?.. Ou vous reverrai-je?

--A Vienne, dans huit jours, je te l'ai dit, repondit Dragoch.

Il reflechit quelques instants.

--Tu peux te retirer, ajouta-t-il. Ne manque pas de passer au Parquet et prends ensuite le premier train.

Ulhmann s'eloignait deja. Karl Dragoch le rappela.

--Tu as entendu parler d'un certain Ilia Brusch? interrogea-t-il.

--Ce pecheur qui s'est engage a descendre le Danube la ligne a la main?

--Precisement. Eh bien, si tu me vois avec lui, n'aie pas l'air de me connaitre."

La-dessus, ils se separerent, Friedrich Ulhmann disparut vers le haut quartier, tandis que Karl Dragoch se dirigeait vers l'hotel de la Croix-d'Or, ou il comptait diner.

Une dizaine de convives, causant de choses et d'autres, etaient deja a table, lorsqu'il prit place a son tour. S'il mangea de grand appetit, Karl Dragoch ne se mela point a la conversation. Il ecoutait, par exemple, en homme qui a l'habitude de preter l'oreille a tout ce qu'on dit autour de lui. Aussi ne put-il manquer d'entendre, quand l'un des convives demanda a son voisin:

"Eh bien, cette fameuse bande, on n'en a donc pas de nouvelles?

--Pas plus que du fameux Brusch, repondit l'autre. On attendait son passage a Ratisbonne, et il n'a pas encore ete signale.

--C'est singulier.

--A moins que Brusch et le chef de la bande ne fassent qu'un.

--Vous voulez rire?

--Eh!.. qui sait?.."

Karl Dragoch avait vivement releve les yeux. C'etait la seconde fois que cette hypothese, decidement dans l'air, venait s'imposer a son attention. Mais il eut comme un imperceptible haussement d'epaules, et

acheva son diner sans prononcer une parole. Plaisanterie que tout cela. D'ailleurs, il etait bien renseigne, ce bavard, qui ne connaissait meme pas l'arrivee d'Ilia Brusch a Ratisbonne.

Son diner termine, Karl Dragoch redescendit vers les quais. La, au lieu de regagner tout de suite la barge, il s'attarda quelques instants sur le vieux pont de pierre qui reunit Ratisbonne a Stadt-am-Hof, son faubourg, et laissa errer son regard sur le fleuve, ou quelques bateaux glissaient encore en se hatant de profiter de la lumiere mourante du jour.

Il s'oubliait dans cette contemplation, quand une main se posa sur son epaule, en meme temps que l'interpellait une voix familiere.

"Il faut croire, monsieur Jaeger, que tout cela vous interesse.

Karl Dragoch se retourna et vit, en face de lui, Ilia Brusch, qui le regardait en souriant.

--Oui, repondit-il, tout ce mouvement du fleuve est curieux. Je ne me lasse pas de l'observer.

--Eh! monsieur Jaeger, dit Ilia Brusch. cela vous interessera davantage, lorsque nous arriverons sur le bas fleuve, ou les bateaux sont plus nombreux. Vous verrez, quand nous serons aux Portes de Fer!.. Les connaissez-vous?

--Non, repondit Dragoch.

--Il faut avoir vu cela! declara Ilia Brusch. S'il n'y a pas au monde un plus beau fleuve que le Danube, il n'y a pas, sur tout le cours du Danube, un plus bel endroit que les Portes de Fer!..

Cependant la nuit etait devenue complete. La grosse montre d'Ilia Brusch marquait plus de neuf heures.

--J'etais en bas, dans la barge, lorsque je vous ai apercu sur le pont, monsieur Jaeger, dit-il. Si je suis venu vous trouver, c'est pour vous rappeler que nous partons demain de tres bonne heure, et que nous ferions bien, par consequent, d'aller nous coucher.

--Je vous suis, monsieur Brusch, approuva Karl Dragoch.

Tous deux descendirent vers la rive. Comme ils tournaient l'extremite du pont, le passager de dire:

--Et la vente de notre poisson, monsieur Brusch?.. Etes-vous satisfait?

--Dites enchante, monsieur Jaeger! Je n'ai pas a vous remettre moins de quarante et un florins!.

--Ce qui fera soixante-huit, avec les vingt-sept precedemment encaisses. Et nous ne sommes, qu'a Ratisbonne!.. Eh! eh! monsieur Brusch, l'affaire ne me parait pas si mauvaise!

--J'en arrive a le croire," reconnut le pecheur.

Un quart d'heure plus tard, tous deux dormaient l'un pres de l'autre, et, au soleil levant, l'embarcation etait deja a cinq kilometres de Ratisbonne.

En aval de cette ville, les rives du Danube presentent des aspects tres differents. Sur la droite se succedent a perte de vue de fertiles plaines, une riche et productive campagne, ou ne manquent ni les fermes, ni les villages, tandis que, sur la gauche, se massent des forets

profondes et s'etagent des collines qui vont se souder au Bohmerwald.

En passant, M. Jaeger et Ilia Brusch purent apercevoir, au-dessus de la bourgade de Donaustauf, le Palais d'ete des Princes de Tour et Taxis, et le vieux chateau episcopal de Ratisbonne, puis, au dela, sur le Savaltorberg, le Walhalla, ou "Sejour des elus", sorte de Parthenon egare sous le ciel bavarois, qui n'est point celui de l'Attique, et dont la construction est due au roi Louis. A l'interieur, c'est un musee, ou figurent les bustes des heros de la Germanie, musee moins admirable que les belles dispositions architecturales de l'exterieur. Si le Walhalla ne vaut pas, en effet, le Parthenon d'Athenes, il l'emporte sur celui dont les Ecossais ont decore une des collines d'Edimbourg, la "vieille enfumee".

Longue est la distance separant Ratisbonne de Vienne, lorsqu'on suit les meandres du Danube. Cependant, sur cette route liquide de pres de quatre cent soixante-quinze kilometres, les cites de quelque importance sont rares. On ne trouve guere a signaler que Straubing, entrepot agricole de la Baviere, ou la barge s'arreta le soir du 18 aout; Passau, ou elle arriva le 20, et Lintz qu'elle depassa dans la journee du 21. En dehors de ces villes, dont les deux dernieres ont une certaine valeur strategique, mais dont aucune n'atteint vingt mille ames il n'existe que d'insignifiantes agglomerations.

A defaut des oeuvres de l'homme, le touriste a, du moins, pour se defendre contre l'ennui, le spectacle toujours varie des rives du grand fleuve. Au-dessous de Straubing, ou il s'etale deja sur une largeur de quatre cents metres, le Danube ne cesse de se resserrer, tandis que les premieres ramifications des Alpes Rhetiques surelevent peu a peu la rive droite.

A Passau, batie au confluent de trois cours d'eau, le Danube, l'Inn et l'Ilz, dont les deux premiers comptent parmi les plus importants de l'Europe, on quitte l'Allemagne, et cette meme rive droite devient autrichienne dans l'aval immediat de la ville, tandis que c'est seulement quelques kilometres plus bas, au confluent de la Dodelsbach, que la rive gauche commence a faire partie de l'empire des Habsbourg. En ce point, le lit du fleuve est reduit a une etroite vallee de deux cents metres environ qui va le conduire jusqu'a Vienne, tantot s'elargissant au point de permettre la formation de veritables lacs parsemes d'iles et d'ilots, tantot rapprochant plus encore ses parois entre lesquelles grondent les eaux furieuses.

Ilia Brusch paraissait n'accorder aucun interet a cette succession de spectacles changeants et toujours sublimes, et semblait uniquement preoccupe d'activer de toute la vigueur de ses bras l'allure de son embarcation. L'attention qu'il lui fallait apporter a la conduite de la barge eut, d'ailleurs, suffi a excuser son indifferance. Outre les difficultes resultant des bancs de sable, difficultes qui sont monnaie courante de la navigation danubienne, il en avait a vaincre de plus serieuses. Quelques kilometres avant Passau, il avait du affronter les rapides de Wilshofen, puis, cent cinquante kilometres plus bas, un peu au-dessous de Grein, l'une des villes les plus miserables de la Haute-Autriche, ce furent ceux autrement redoutables du Strudel et du Wirbel.

En cet endroit, la vallee devient un etroit couloir limite par des parois sauvages, entre lesquelles se precipitent les eaux bouillonnantes. Autrefois, de nombreux recifs rendaient ce passage des plus dangereux, et il n'etait pas rare que la batellerie y eprouvat de graves dommages. Maintenant, le danger a notablement diminue. On a fait sauter a la mine les plus genantes des roches qui s'echelonnaient d'une rive a l'autre. Les rapides ont perdu de leur fureur, les remous n'attirent plus les bateaux dans leurs tourbillons avec la meme violence, et les catastrophes sont devenues moins frequentes. Beaucoup

de precautions, cependant, sont encore a prendre, autant pour les grands chalands que pour les petites embarcations.

Tout cela n'etait pas pour embarrasser Ilija Brusch. Il suivait les passes, evitait les bancs de sable, dominait les remous et les rapides, avec une etonnante habilete. Cette habilete, Karl Dragoch l'admirait, mais il ne laissait pas aussi d'etre surpris qu'un simple pecheur eut une science si parfaite du Danube et de ses traitresses surprises.

Si Ilija Brusch etonnait Karl Dragoch, la reciproque n'etait pas moins vraie. Le pecheur admirait, sans y rien comprendre, l'etendue des relations de son passager. Si infime que fut le lieu choisi pour la halte du soir, il etait rare que M. Jaeger n'y trouvât pas quelqu'un de connaissance. A peine la barge etait-elle amarree, il sautait a terre et presque aussitot il etait aborde par une ou deux personnes. Jamais, du reste, il ne s'oubliait en de longues conversations. Apres un echange de quelques mots, les interlocuteurs se separaient, et M. Jaeger reintegrant la barge, tandis que les etrangers s'eloignaient. A la fin Ilija Brusch n'y put tenir.

"Vous avez donc des amis un peu partout, monsieur Jaeger? demanda-t-il un jour.

--En effet, monsieur Brusch, repondit Karl Dragoch. Cela tient a ce que j'ai souvent parcouru ces contrees.

--En touriste, monsieur Jaeger?

--Non, monsieur Brusch, pas en touriste. Je voyageais a cette epoque pour une maison de commerce de Budapest, et, dans ce metier-la, non seulement on voit du pays, mais on se cree de nombreuses relations, vous le savez."

Tels furent les seuls incidents--si l'on peut appeler cela des incidents--qui marquerent le voyage du 18 au 24 aout. Ce jour-la, apres une nuit passee le long de la rive, loin de tout village, en dessous de la petite ville de Tulln, Ilija Brusch se remit en route avant l'aube, ainsi qu'il en avait coutume. Cette journee ne devait pas etre pareille aux precedentes. Le soir meme, en effet, on serait a Vienne, et, pour la premiere fois, depuis huit jours, Ilija Brusch allait pecher, afin de ne pas decevoir les admirateurs qu'il ne pouvait manquer d'avoir dans la capitale, ou il avait eu soin de faire annoncer son arrivee par les cent voix de la Presse.

D'ailleurs, ne fallait-il pas penser aux interets de M. Jaeger, trop negliges pendant cette semaine de navigation acharnee? Bien qu'il ne se plaignit pas, ainsi qu'il s'y etait engage, celui-ci ne devait pas etre content, Ilija Brusch le comprenait de reste, et c'est pour etre en mesure de lui donner au moins une apparence de satisfaction, qu'il s'etait arrange de maniere a n'avoir qu'une trentaine de kilometres a franchir durant cette derniere journee. Ainsi, malgre la diminution de sa vitesse, il lui serait quand meme possible d'atteindre Vienne d'assez bonne heure pour tirer parti du produit de sa peche.

Au moment ou Karl Dragoch sortit de la cabine, le butin etait deja abondant, mais le pecheur devait faire mieux encore. Vers onze heures, sa ligne ramena un brochet de vingt livres. C'etait une piece royale qui obtiendrait surement un haut prix des amateurs viennois.

Enhardi par ce succes, Ilija Brusch voulut tenter la chance une derniere fois, ce en quoi il eut grand tort, ainsi que l'evenement le prouva.

Comment s'y prit-il? Il eut ete bien incapable de le dire. Le fait est que, lui, toujours si adroit, eut a ce moment un coup malheureux. Que ce soit le resultat d'un instant de distraction ou pour toute autre cause,

sa ligne, fut mal lancee, et l'hamecon, violemment ramene, vint frapper son visage ou il traca un sillon sanglant. Ilia Brusch poussa un cri de douleur.

Après avoir labouré les chairs, l'hamecon, continuant sa route, agrippa au passage les lunettes aux grands verres noirs que le pêcheur portait jour et nuit, et cet instrument, enlevé comme une plume, se mit à décrire des courbes éperdues à quelques centimètres au-dessus de la surface de l'eau.

Etouffant une exclamation de dépit, Ilia Brusch, après un coup d'oeil plein d'inquiétude à l'adresse de M. Jaeger, eut tout fait de ramener à lui les lunettes vagabondes, qu'il s'empressa de remettre à leur place primitive. Alors seulement il parut soulagé.

Cet incident n'avait duré que quelques secondes, mais ces quelques secondes avaient suffi à Karl Dragoch pour constater que son hôte possédait de magnifiques yeux bleus, dont le regard très vif semblait peu compatible avec une vue malade.

Le détective ne put faire autrement que de réfléchir à cette singularité, son tempérament le portant à réfléchir sur tous les sujets qui sollicitaient son attention, et ses réflexions ne furent pas terminées après que les yeux bleus eurent disparu de nouveau derrière l'écran noir qui les dissimulait habituellement. Il est inutile de dire qu'Ilia Brusch ne pécha pas davantage ce jour-là. Son estafilade, plus douloureuse que grave, sommairement pansée, il rangea avec soin ses engins, tandis que le bateau suivait tout seul le fil du courant, puis ce fut l'heure du déjeuner.

Peu d'instants auparavant, on était passé au pied du Kalhemberg, mont de trois cent cinquante mètres, dont le sommet domine la ville de Vienne. Maintenant, plus on avançait, plus l'animation des rives annonçait l'approche d'une importante cité. Les villas, tout d'abord, s'étaient succédées, de plus en plus rapprochées. Puis, des usines avaient souillé le ciel des fumées de leurs hautes cheminées. Bientôt Ilia Brusch et son compagnon aperçurent quelques fiacres mettant dans cette banlieue une note franchement urbaine.

Des les premières heures de l'après-midi, la barge dépassa Nussdorf, point où s'arrêtent les bateaux à vapeur, en raison de leur tirant d'eau. La modeste embarcation du pêcheur avait à cet égard de moindres exigences. D'ailleurs, elle ne contenait pas, comme les dampsschiffs, des voyageurs, qui eussent exigé d'être transportés par le canal jusqu'au cœur même de la ville.

Libre de ses mouvements, Ilia Brusch suivit le grand bras du Danube. Avant quatre heures, il s'arrêtait près de la rive et frappait son amarre à l'un des arbres du Prater, promenade fameuse, qui est à Vienne ce que le Bois de Boulogne est à Paris.

"Qu'avez-vous donc aux yeux, monsieur Brusch? demanda à ce moment Karl Dragoch qui, depuis l'incident des lunettes, n'avait prononcé que de rares paroles.

Ilia Brusch interrompit son travail et se tourna vers son passager.

--Aux yeux? répéta-t-il d'un ton interrogatif.

--Oui, aux yeux, dit M. Jaeger. Ce n'est pas pour votre plaisir, je suppose, que vous portez ces lunettes noires?

--Ah! fit Ilia Brusch, mes lunettes!.. J'ai la vue faible, et la lumière me fait mal, voilà tout."

La vue faible?.. Avec des yeux pareils!..

Son explication donnée, Ilia Brusch acheva d'amarrer sa barge. Son passager le regardait faire d'un air songeur.

VII

CHASSEURS ET GIBIERS

Quelques promeneurs animaient, en cette après-midi d'août, la rive du Danube, qui forme, au Nord-Est, l'extrême limite de la promenade du Prater. Ces promeneurs guettaient-ils Ilia Brusch? Probablement, celui-ci ayant eu soin de faire préciser à l'avance par les journaux le lieu et presque l'heure de son arrivée. Mais comment les curieux, disséminés sur un aussi vaste espace, découvriraient-ils la barge que rien ne signalait à leur attention?

Ilia Brusch avait prévu cette difficulté. Dès que son embarcation fut amarée, il s'empressa de dresser un mat portant une longue banderolle sur laquelle on pouvait lire: Ilia Brusch, Lauréat du concours de Sigmaringen; puis, sur le toit du rouf, il fit, des poissons capturés pendant la matinée, une sorte d'étalage, en donnant au brochet la place d'honneur.

Cette réclame à l'américaine eut un résultat immédiat. Quelques badauds s'arrêtèrent en face de la barge et la contemplèrent d'un air désœuvré. Ces premiers badauds en attirant d'autres, le rassemblement prit en quelques instants des proportions telles que les véritables curieux ne purent faire autrement que de le remarquer. Ils accoururent, et, en voyant tous ces gens se hater dans la même direction, d'autres se mirent à courir à leur exemple sans savoir pourquoi. En moins d'un quart d'heure, cinq cents personnes étaient groupées en face de la barge. Ilia Brusch n'avait jamais rêvé pareil succès:

Entre ce public et le pêcheur, le dialogue ne tarda pas à s'engager.

"Monsieur Brusch? demanda un des assistants.

--Présent, répondit l'interpellé.

--Permettez-moi de me présenter. M. Claudius Roth, un de vos collègues de la Ligue Danubienne.

--Enchanté, monsieur Roth!

--Plusieurs autres de nos collègues sont ici, d'ailleurs. Voici M. Hanisch, M. Tietze, M. Hugo Zwiedinek, sans compter ceux que je ne connais pas.

--Moi, par exemple, Mathias Kasselick, de Budapest, dit un spectateur.

--Et moi, ajouta un autre, Wilhelm Bickel, de Vienne.

--Ravi, Messieurs, d'être en pays de connaissance, s'écria Ilia Brusch.

Les demandes et les réponses se croisèrent. La conversation devint générale.

--Vous avez fait bon voyage, monsieur Brusch?

--Excellent.

--Voyage rapide, en tous cas. On ne vous attendait pas si tot.

--Il y a pourtant quinze jours que je suis en route.

--Oui, mais il y a loin de Donaueschingen a Vienne!

--Neuf cents kilometres, a peu pres, ce qui fait une soixantaine de kilometres par jour en moyenne.

--Le courant les fait a peine en vingt-quatre heures.

--Ca depend des endroits.

--C'est vrai. Et votre poisson? Le vendez-vous facilement?

--A merveille.

--Alors, vous etes content?

--Tres content.

--Aujourd'hui, votre peche est fort belle. Il y a surtout un brochet superbe.

--Il n'est pas mal, en effet.

--Combien le brochet?

--Ce qu'il vous plaira de le payer. Je vais, si vous le voulez bien, mettre mon poisson aux encheres, en gardant le brochet pour la fin.

--Pour la bonne bouche, traduit un plaisant.

--Excellente idee! s'ecria M. Roth. L'acquireur du brochet, au lieu d'en manger la chair, pourra, s'il le prefere, le faire empailler, en souvenir d'Ilia Bruschi!"

Ce petit discours obtint un grand succes et les encheres commencerent avec animation. Un quart d'heure plus tard, le pecheur avait encaisse une somme rondelette, a laquelle le fameux brochet n'avait pas contribue pour moins de trente-cinq florins.

La vente terminee, la conversation continua entre le lauréat et le groupe d'admirateurs qui se pressait sur la berge. Renseigne sur le passe, on s'enquerait de ses intentions pour l'avenir. Ilia Bruschi repondait, d'ailleurs, avec complaisance, et annoncait, sans en faire mystere, qu'apres avoir consacre a Vienne la journee du lendemain, il irait, le soir du jour suivant, coucher a Presbourg.

Peu a peu, l'heure s'avancant, les curieux diminuerent de nombre, chacun regagnant son diner. Oblige de penser au sien, Ilia Bruschi disparut dans le tot, laissant son passager en pature a l'admiration publique.

C'est pourquoi deux promeneurs, attires par le rassemblement qui comptait encore une centaine de personnes, n'aperçurent que Karl Dragoch, solitairement assis au-dessous de la banderolle qui annoncait _urbi_ et _orbi_ le nom et la qualite du lauréat de la Ligue Danubienne. L'un de ces nouveaux venus etait un grand gaillard de trente ans environ, large d'epaules, chevelure et barbe blondes, de ce blond slave qui semble l'apanage de la race; l'autre, d'aspect robuste aussi, et remarquable par l'insolite carrure de ses epaules, etait plus age, et ses cheveux grisonnants montraient qu'il avait depasse la quarantaine.

Au premier regard que le plus jeune de ces personnages jeta vers la barge, il tressaillit et fit un rapide mouvement de recul, en entrainant

son compagnon en arriere.

" C'est lui, dit-il, d'une voix etouffee, des qu'ils furent sortis de la foule.

--Tu crois?

--Sur! Tu ne l'as donc pas reconnu?

--Comment l'aurais-je reconnu? Je ne l'ai jamais vu.

Un instant de silence suivit. Les deux interlocuteurs reflechissaient.

--Il est seul dans la barque? demanda le plus age.

--Tout seul.

--Et c'est bien la barque d'Ilia Brusch?

--Pas d'erreur possible. Le nom est inscrit sur la banderolle.

--C'est a n'y rien comprendre.

Apres un nouveau silence, ce fut le plus jeune qui reprit:

--Ce serait donc lui qui fait ce voyage a grand orchestre sous le nom d'Ilia Brusch?

--Dans quel but?

Le personnage a la barbe blonde haussa les epaules.

--Dans le but de parcourir le Danube incognito, c'est clair.

--Diable! fit son compagnon grisonnant.

--Ca ne m'etonnerait pas, dit l'autre. C'est un malin, Dragoch, et son coup aurait parfaitement reussi, sans le hasard qui nous a fait passer par ici.

Le plus age des deux interlocuteurs paraissait mal convaincu.

--C'est du roman, murmura-t-il entre ses dents.

--Tout a fait, Titcha, tout a fait, approuva son compagnon, mais Dragoch aime assez les moyens romanesques. Nous tirerons, d'ailleurs, la chose au clair. On disait autour de nous que la barge resterait a Vienne demain toute la journee. Nous n'aurons qu'a revenir. Si Dragoch est toujours la, c'est que c'est bien lui qui est entre dans la peau d'Ilia Brusch.

--Dans ce cas, demanda Titcha, que ferons-nous?

Son interlocuteur ne repondit pas tout de suite.

--Nous aviserons, " dit-il.

Tous deux s'eloignerent du cote de la ville, laissant la barge entouree d'un public de plus en plus clairseme. La nuit s'ecoula paisiblement pour Ilia Brusch et son passager. Quand celui-ci sortit de la cabine, il trouva le premier en train de faire subir a ses engins de peche une revision generale.

" Beau temps, monsieur Brusch, dit Karl Dragoch en maniere de bonjour.

--Beau temps, monsieur Jaeger, approuva Ilia Brusch.

--Ne comptez-vous pas en profiter, monsieur Brusch, pour visiter la ville?

--Ma foi non, monsieur Jaeger. Je ne suis pas curieux de mon naturel, et j'ai ici de quoi m'occuper toute la journée. Après deux semaines de navigation, ce n'est pas du luxe de remettre un peu d'ordre.

--A votre aise, monsieur Brusch. Pour moi, je n'imiterai pas votre indifférence et je compte rester à terre jusqu'au soir.

--Et bien vous ferez, monsieur Jaeger, approuva Ilia Brusch, puisque c'est à Vienne que vous demeurez. Peut-être avez-vous de la famille qui ne sera pas fâchée de vous voir.

--C'est une erreur, monsieur Brusch, je suis garçon.

--Tant pis, monsieur Jaeger, tant pis. On n'est pas trop de deux pour porter le fardeau de la vie.

Karl Dragoch se mit à rire.

--Fichtre! monsieur Brusch, vous n'êtes pas gai, ce matin.

--On a ses jours, monsieur Jaeger, répondit le pêcheur. Mais que cela ne vous empêche pas de vous amuser le mieux possible.

--Je tâcherai, monsieur Brusch, " répondit Karl Dragoch en s'éloignant.

A travers le Prater, il alla rejoindre la Haupt-Allee, rendez-vous des élégances viennoises pendant la saison. Mais, à cette époque de l'année, et à cette heure, la Haupt-Allee était presque déserte et il put hater le pas sans être gêné par la foule.

Il y avait, toutefois, assez de monde pour que son attention ne fut pas attirée par deux promeneurs qu'il croisa, en même temps que plusieurs autres, comme il arrivait à la hauteur du Constantins Hügel, colline artificielle dont on a jugé bon de varier la perspective du Prater. Sans s'occuper de ces deux promeneurs, Karl Dragoch continua tranquillement sa route, et, dix minutes plus tard, il entra dans un petit café du rond-point du Prater, le Prater Stern en allemand. Il y était attendu. Un consommateur déjà attablé se leva, en l'apercevant, et vint à sa rencontre.

"Bonjour, Uhlmann, dit Karl Dragoch.

--Bonjour, Monsieur, répondit Friedrich Uhlmann.

--Toujours rien de neuf?

--Toujours rien.

--C'est bon. Cette fois, nous pouvons disposer de la journée et convenir mûrement de ce que nous devons faire."

Si Karl Dragoch n'avait pas remarqué les deux promeneurs de la Haupt-Allee, ceux-ci--les mêmes individus que le hasard avait conduits, la veille, près de la barge d'Ilia Brusch--l'avaient parfaitement vu, au contraire. D'un même mouvement ils avaient fait volte-face, après le passage du chef de la police danubienne, et l'avaient suivi, en gardant une distance suffisante pour éviter toute surprise. Quand Dragoch eut disparu dans le petit café, ils entrèrent dans un établissement semblable situé vis-à-vis du premier, de l'autre côté du rond-point, résolu à rester, s'il le fallait, toute la journée en embuscade.

Leur patience fut mise à l'épreuve. Après avoir consacré plusieurs heures à convenir dans le détail de leurs faits et gestes, Dragoch et Uhlmann déjeunerent sans se presser. Leur déjeuner terminé, désireux d'échapper à l'atmosphère étouffante de la salle, ils se firent servir à l'air libre la tasse de café devenue le complément indispensable de tout repas. Ils étaient en train de la savourer, quand Dragoch fit soudain un geste d'étonnement et, comme désireux de n'être pas reconnu, rentra rapidement dans l'intérieur du restaurant, d'où, à travers les rideaux du vitrage, il surveilla un homme qui traversait la place en ce moment.

"C'est lui, Dieu me pardonne!" murmura Dragoch, en suivant des yeux Ilia Brusch.

C'était Ilia Brusch, en effet, bien reconnaissable à sa figure rasée, à ses lunettes et à ses cheveux noirs comme ceux d'un Italien du Sud.

Quand celui-ci se fut engagé dans la Kaiser-Josephstrasse, Dragoch vint rejoindre Uhlmann demeure sur la terrasse, lui intima l'ordre de l'attendre autant qu'il serait nécessaire, et s'élança sur les traces du pêcheur.

Ilia Brusch marchait, sans songer à se retourner, avec le calme d'une conscience paisible. D'un pas tranquille, il marcha jusqu'au bout de la Kaiser-Josephstrasse, puis, en droite ligne, à travers le parc de l'Augarten, il arriva à la Brigittenau. Quelques instants, il parut alors hésiter, et pénétra finalement dans une échoppe de sordide apparence ouvrant sa pauvre devanture dans l'une des plus misérables rues de ce quartier ouvrier.

Une demi-heure plus tard il ressortait. Toujours file, sans le savoir, par Karl Dragoch, qui ne manqua pas en passant de lire l'enseigne de la boutique ou son compagnon de voyage venait de s'arrêter, il prit la Rembrandtgasse, puis, remontant la rive gauche du canal, atteignit la Praterstrasse, qu'il suivit jusqu'au rond-point. Là, il tourna délibérément à droite et s'éloigna par la Haupt-Allee, sous les arbres du Prater. Il rentrait évidemment à bord de la barge, et Karl Dragoch jugea inutile de continuer plus longtemps sa filature.

Celui-ci revint donc au petit café, devant lequel Friedrich Uhlmann l'avait fidèlement attendu.

"Connais-tu un juif du nom de Simon Klein?" demanda-t-il en l'abordant.

--Certainement, répondit Uhlmann.

--Qu'est-ce que c'est que ce juif?

--Pas grand'chose de bon. Brocanteur, usurier, au besoin receleur, je crois que ces trois mots le peignent du haut en bas.

--C'est bien ce que je pensais, murmura Dragoch, qui paraissait plongé en de profondes réflexions.

Après un instant, il reprit:

--Combien d'hommes avons-nous ici?

--Une quarantaine, répondit Uhlmann.

--C'est suffisant. Écoute-moi bien. Il faut faire table rase de ce que nous avons dit ce matin. Je change mon plan, car, plus je vais, plus j'ai le pressentiment que l'affaire arrivera près de l'endroit, quel qu'il soit, ou je serai moi-même.

--Ou vous serez?... Je ne comprends pas.

--C'est inutile. Tu échelonneras tes hommes, deux par deux, sur la rive gauche du Danube de cinq en cinq kilomètres, en commençant à vingt kilomètres au delà de Presbourg. Leur mission unique sera de me surveiller. Aussitôt que le dernier échelon m'aura aperçu, les deux hommes qui le composent se hâteront d'aller cinq kilomètres en avant du premier, et ainsi de suite. C'est compris?... Qu'ils ne me manquent pas surtout!

--Et moi? interrogea Uhlmann.

--Toi, tu t'arrangeras pour ne pas me perdre de vue. Comme je suis dans une barque, au beau milieu du fleuve, ce n'est pas très difficile... Pour tes hommes, qu'ils prennent, bien entendu, en montant leur faction, tous les renseignements possibles. En cas de besoin, le poste informe d'un événement grave avisera les autres, dont il sera le point de concentration.

--Compris.

--Qu'on se mette en route dès ce soir, et que demain je trouve tes hommes à leur poste.

--Ils y seront," dit Uhlmann.

Par deux et trois fois Karl Dragoch exposa son plan, sans se lasser, jusqu'au moment où, certain d'avoir été parfaitement saisi par son subordonné, il se décida, l'heure avançant, à regagner la barge.

Dans le petit café, de l'autre côté de la place, les deux promeneurs du Prater n'avaient pas interrompu leur espionnage. Ils avaient vu Dragoch sortir, sans en soupçonner la raison, Ilia Brusch n'ayant pas plus attiré leur attention que ne l'aurait fait tout autre passant. Leur premier mouvement avait été de se lancer à sa poursuite, mais la présence de Friedrich Uhlmann les en avait empêchés. Rassurés, d'ailleurs, par l'attente de celui-ci, ils avaient eux-mêmes attendu, convaincus qu'ils ne tarderaient pas à voir revenir Karl Dragoch.

Le retour du détective prouva qu'ils avaient justement raison, et, quand le détective disparut avec Uhlmann dans l'intérieur du café, ils restèrent aux aguets, jusqu'au moment où se séparèrent le chef de police et son subordonné.

Laissant ce dernier remonter vers le centre, les deux acolytes s'attachèrent de nouveau à Karl Dragoch, et redescendirent à sa suite la Haupt-Allee, qu'ils avaient suivie le matin même en sens contraire. Après trois quarts d'heure de marche, ils s'arrêtèrent. La ligne d'arbres bordant la berge du Danube apparaissait alors. Il ne pouvait être douteux que Dragoch regagnât son embarcation.

"Inutile d'aller plus loin, dit le plus jeune. Nous sommes fixes, maintenant. Ilia Brusch et Karl Dragoch sont bien le même homme. La démonstration est faite, et, en le suivant plus longtemps, nous risquerions d'être remarqués à notre tour.

--Qu'allons-nous faire? demanda son compagnon à carrure de lutteur.

--Nous en causerons, répondit l'autre. J'ai une idée."

Pendant que les deux inconnus s'occupaient si fort de sa personne, et élaboraient, en s'éloignant vers le Prater Stern, des plans dont l'exécution ne devait pas être beaucoup différée, Karl Dragoch réintégrait la barge, sans se douter de l'espionnage dont il avait été l'objet au cours de cette journée. Il y trouva Ilia Brusch, fort affairé

a preparer le diner, que les deux compagnons, une heure plus tard, partagerent comme de coutume, a cheval sur l'un des bancs.

"Eh bien, monsieur Jaeger, etes-vous content de votre promenade? demanda Iliä Brusch, quand les pipes commencerent a repandre leurs nuages de fumee.

--Enchante, repondit Karl Dragoch. Et vous, monsieur Brusch, n'avez-vous pas change d'avis, et ne vous etes-vous pas decide a parcourir un peu la ville de Vienne?... A y faire quelque visite, peut-etre?

--Que non pas, monsieur Jaeger, affirma Iliä Brusch. Je ne connais personne ici, moi. Depuis que vous etes parti, je n'ai pas mis le pied a terre.

--Vraiment!

--C'est ainsi. Je n'ai pas quitte le bord, ou j'avais d'ailleurs assez de travail pour m'occuper jusqu'au soir."

Karl Dragoch ne repliqua pas. Les pensees que le flagrant mensonge de son hote pouvait lui suggerer, il les garda pour lui, et l'on parla de choses et d'autres jusqu'au moment ou sonna l'heure du sommeil.

VIII

UN PORTRAIT DE FEMME

Iliä Brusch s'etait-il rendu coupable d'un mensonge premedite, ou bien changea-t-il d'avis par simple caprice? Quoi qu'il en soit, les renseignements fournis par lui sur son itineraire se trouverent etre de la plus notoire inexactitude..

Parti deux heures avant l'aube, le matin du 26 aout, il ne s'arreta pas a Presbourg, comme il l'avait annonce. Vingt heures de godille acharnee le menerent d'une seule traite a plus de quinze kilometres au dela de cette ville, et il recommenca cet effort surhumain apres quelques brefs instants de repos.

Pourquoi il s'efforçait avec une hate si febrile d'ecourter son voyage, Iliä Brusch ne se crut pas oblige d'en faire confidence a M. Jaeger, dont les interets etaient ainsi gravement compromis cependant, et, de son cote, celui-ci, respectueux de la foi juree, ne manifesta par aucun signe le desappointement que tant de precipitation devait lui faire eprouver.

Les preoccupations de Karl Dragoch detournaient, d'ailleurs, l'attention de M. Jaeger. Le petit dommage que le second risquait de subir n'avait qu'une importance bien mince en regard des soucis du premier.

Dans cette matinee du 26 aout, Karl Dragoch venait, en effet, de faire une remarque du caractere le plus insolite, qui, s'ajoutant a celles des jours precedents, achevait de le troubler profondement. C'est vers dix heures du matin que la chose etait arrivee. A ce moment, Dragoch, plonge dans ses pensees, regardait machinalement Iliä Brusch godiller, debout a l'arriere de la barge, avec un entetement de boeuf au labour. A cause d'une sinuosite du chenal qui l'obligeait a se diriger, pour quelques instants, vers le Nord-Ouest, le pecheur avait alors le soleil en plein derriere lui. Il etait tete nue, car, ruisselant litteralement de sueur, il avait rejete a ses pieds la casquette de loutre dont il se couvrait d'ordinaire, et la lumiere eclairait vivement par transparence son abondante et noire chevelure.

Tout a coup, Karl Dragoch fut frappe par une particularite des plus singulieres. Si Ilia Brusch etait brun, et cela n'etait pas contestable, il ne l'etait du moins que partiellement. Noirs a leur extremite, ses cheveux, a leur base, s'accusaient, sur une longueur de quelques millimetres, du plus indeniable blond.

Phenomene naturel que cette diversite de teintes? Peut-etre. Mais, plus vraisemblablement, simple resultat d'une vulgaire teinture dont on aurait neglige de renouveler l'application.

Quand bien meme un doute aurait pu, d'ailleurs, subsister a ce sujet dans l'esprit de Karl Dragoch, celui-ci n'eut pas tarde a etre exactement renseigne, puisque, des le lendemain matin, les cheveux d'Ilia Brusch avaient perdu leur double coloration. Le pecheur, evidemment, s'etait apercu de sa negligence et y avait remedié pendant la nuit.

Ces yeux que leur proprietaire dissimulait avec tant de soin derriere d'impenetrables verres, ce mensonge certain au moment de l'escale a Vienne, cette hate incomprehensible si peu compatible avec le but avoue du voyage, ces cheveux blonds transformes en cheveux noirs, tout cela formait un faisceau de presumptions dont on devait necessairement conclure... Au fait, que devait-on en conclure? Karl Dragoch, apres tout, n'en savait rien. Que la conduite d'Ilia Brusch fut louche, ce n'etait que trop certain, mais quelle conclusion convenait-il d'en tirer?

Pourtant, une hypothese, cent fois repoussee d'abord, finit par s'imposer a Karl Dragoch qui ne cessait de reflechir au probleme pose a sa sagacite. Et cette hypothese, c'etait celle-la meme que, par deux fois, lui avait suggeree le hasard. Le joyeux Serbe, Michael Michaelovitch, d'abord, les voyageurs de l'hotel de Ratisbonne, ensuite, n'avaient-ils pas, moitie serieusement, moitie sous forme de plaisanterie, emis l'idee que, sous le vetement d'emprunt du laureat, se cachait le chef des malfaiteurs qui terrorisaient la region? Fallait-il donc en arriver a examiner serieusement une supposition a laquelle ceux-memes qui l'avaient formulee n'accordaient surement pas la moindre creance?

Pourquoi pas, apres tout? Certes, les faits observes jusqu'ici n'autorisaient pas une certitude. Ils autorisaient du moins tous les soupcons. Et, en verite, si des observations subsequentes etablisaient le bien-fonde de ces soupcons, ce serait une plaisante aventure que le meme bateau eut transporte pendant un si grand nombre de kilometres ce chef de bandits et le policier charge de l'arreter.

Par ce cote, le drame avait tendance a tourner au vaudeville, et Karl Dragoch repugnait fort a admettre la possibilite d'une si merveilleuse coincidence. Mais les procedes techniques du vaudeville ne consistent-ils pas uniquement dans la concentration en un meme lieu et en un court espace de temps de quiproquos et de surprises, qu'on ne remarque pas, ou qui semblent moins hilarants dans la vie reelle, a cause de leur eparpillement et, pour ainsi parler, de leur etat de dilution? Il ne serait donc pas d'une saine logique de rejeter _de plano_ un fait, sous pretexte qu'il parait anormal ou invraisemblable. Il convient d'etre plus modeste, et d'admettre l'infinie richesse des combinaisons du hasard.

C'est sous l'empire de ces preoccupations que Karl Dragoch, le matin du 28, apres une nuit passee en pleine campagne a quelques kilometres en aval de Komorn, mit la conversation sur un sujet qui n'avait jamais ete effleure jusqu'alors.

"Bonjour, monsieur Brusch, dit-il, en sortant, ce matin-la, de la

cabine, ou il venait de dresser a loisir son plan d'attaque.

--Bonjour, monsieur Jaeger repondit le pecheur qui godillait avec son energie coutumiere.

--Vous avez bien dormi, monsieur Brusch?

--Parfaitement. Et vous, monsieur Jaeger?

--Euh!.. euh!.. Comme ci, comme ca.

--Vraiment! fit Ilia Brusch. Pourquoi, si vous avez ete souffrant, ne pas m'avoir appele?

--Ma sante est parfaite, monsieur Brusch, repondit M. Jaeger. Cela n'empêche pas que la nuit m'ait paru un peu longue. Je ne suis pas fache, je l'avoue, d'en avoir vu la fin.

--Parce que?..

--Parce que j'etais un peu inquiet, je peux le reconnaitre maintenant.

--Inquiet!.. repeta Ilia Brusch d'un ton de sincere etonnement.

--Ce n'est meme pas la premiere fois que je suis inquiet, expliqua M. Jaeger. Je n'ai jamais ete tres a mon aise, quand la fantaisie vous a pris de passer la nuit loin de toute ville et de tout village.

--Bah!.. fit Ilia Brusch qui semblait tomber des nues. Il fallait me le dire, et je me serais arrange autrement.

--Vous oubliez que je me suis engage a vous laisser toute liberte d'agir a votre guise. Chose promise, chose due, monsieur Brusch! Cela n'empêche pas que je n'aie pas toujours ete tres rassure. Que voulez-vous? Je suis un citoyen, moi, et je trouve impressionnants ce silence et cette solitude de la campagne.

--Affaire d'habitude, monsieur Jaeger, repliqua gaiement Ilia Brusch. Vous vous y feriez, si notre voyage devait etre plus long. En realite, il y a moins de dangers en rase campagne qu'au coeur d'une grande ville ou pullulent les assassins et les rodeurs.

--Vous avez probablement raison, monsieur Brusch, approuva M. Jaeger, mais les impressions ne se commandent pas. Au surplus, mes craintes ne sont pas tout a fait deraisonnables dans le cas present, puisque nous traversons une region particulierement mal famee.

--Mal famee!.. se recria Ilia Brusch. Ou prenez-vous ca, monsieur Jaeger?.. J'habite par ici, moi qui vous parle, et je n'ai jamais entendu dire que le pays fut mal fame!

Ce fut au tour de M. Jaeger de manifester une vive surprise.

--Parlez-vous serieusement, monsieur Brusch? s'ecria-t-il. Vous seriez le seul, alors, a ignorer ce que tout le monde sait de la Baviere a la Roumanie.

--Quoi donc? demanda Ilia Brusch.

--Parbleu! qu'une bande d'insaisissables malfaiteurs met en coupe reglee les deux rives du Danube, de Presbourg a son embouchure.

--C'est la premiere fois que j'entends parler de ca, declara Ilia Brusch avec l'accent de la sincerite.

--Pas possible!.. s'etonna M. Jaeger. Mais on ne s'occupe pas d'autre chose d'un bout a l'autre du fleuve.

--On apprend du nouveau tous les jours, fit observer placidement Ilia Brusch. Et il y a longtemps que ces vols auraient commence?

--Dix-huit mois environ, repondit M. Jaeger. Si encore il ne s'agissait que de vols!..

Mais les malfaiteurs en question ne se contentent pas de voler. Ils assassinent au besoin. Pendant ces dix-huit mois, on leur attribue au moins dix meurtres dont les auteurs sont demeures inconnus. Le dernier de ces meurtres, precisement, a ete accompli a moins de cinquante kilometres d'ici.

--Je comprends maintenant vos inquietudes, dit Ilia Brusch. Peut-etre meme les aurais-je partagees, si j'avais ete mieux renseigne. A l'avenir, nous nous arreterons, le soir, autant que possible a proximite d'un village ou d'une ville, a commencer par notre halte d'aujourd'hui, que nous ferons a Gran.

--Oh! approuva M. Jaeger, la nous serons tranquilles. Gran est une ville importante.

--Je suis d'autant plus satisfait, continua Ilia Brusch, que vous vous y trouviez en surete, que je compte vous laisser seul la nuit prochaine.

--Vous avez l'intention de vous absenter?

--Oui, monsieur Jaeger, mais quelques heures seulement. De Gran, ou j'espere bien arriver de bonne heure, je voudrais pousser une pointe jusqu'a Szalka, qui n'en est pas fort eloigne. C'est la que j'habite, comme vous le savez. Je serai, d'ailleurs, de retour avant l'aube, et notre depart, demain matin, n'en sera nullement retarde.

--A votre aise, monsieur Brusch, conclut M. Jaeger. Je conçois que vous ayez le desir de faire un tour chez vous, et a Gran, je le repete, il n'y a rien a redouter.

Pendant une demi-heure, la conversation fut interrompue. Apres cet entr'acte, Karl Dragoch reprit sur nouveaux frais.

--C'est vraiment curieux, dit-il, que vous n'avez jamais entendu parler de ces malfaiteurs du Danube. C'est d'autant plus curieux, qu'on s'est particulierement occupe de cette affaire quelques jours apres le concours de peche de Sigmaringen.

--A quel propos? demanda Ilia Brusch.

--A propos de la constitution d'une brigade de police speciale sous les ordres d'un chef que l'on dit fort habile, un nomme Karl Dragoch, detective de Budapest.

--Il aura fort a faire, observa Ilia Brusch, que ce nom ne parut pas autrement frapper. C'est long, le Danube, et il est peu commode de surveiller des gens sur lesquels on ne sait rien.

--C'est ce qui vous trompe, repliqua M. Jaeger. La police ne serait pas sans renseignements. De l'ensemble des temoignages recueillis resulterait, d'abord, un signalement presque certain du chef de la bande.

--Comment est-il fait, ce particulier-la? demanda Ilia Brusch.

--Comme aspect general, c'est un homme dans votre genre...

--Merci bien! interrompit en riant Ilia Brusch.

--Oui, poursuivit M. Jaeger, il serait a peu pres de votre taille et de votre corpulence, mais pour le reste, par exemple, aucun rapport.

--Heureusement! soupira Ilia Brusch avec un air de soulagement qui voulait etre comique.

--Il aurait, dit-on, de tres beaux yeux bleus, et ne serait pas oblige comme vous de porter lunettes. En outre, tandis que vous etes tres brun et soigneusement rase, il porterait toute sa barbe, que l'on dit blonde. Sur ce dernier point, notamment, les temoignages recueillis sont formels, a ce qu'on pretend.

--C'est une indication, evidemment, reconnut Ilia Brusch, mais encore bien vague. Il y a beaucoup de blonds, et s'il faut les passer tous au crible!..

--On sait encore autre chose. D'apres les on dit, ce chef serait de nationalite bulgare... comme vous-meme, monsieur Brusch!

--Que voulez-vous dire? demanda Ilia Brusch d'une, voix troublee.

--D'apres votre accent, s'excusa Karl Dragoch d'un air innocent, je vous ai cru d'origine bulgare... Mais je me suis trompe, peut-etre?.

--Vous ne vous etes pas trompe, reconnut Ilia Brusch apres une courte hesitation.

--Ce chef serait donc votre compatriote. Dans le public, son nom court meme de bouche en bouche.

--Oh alors!.. Si l'on sait son nom!..

--Bien entendu, cela n'a rien d'officiel.

--Officiel ou officieux, quel serait le nom du paroissien.

--A tort ou a raison, les riverains du fleuve mettent les mefaits dont ils ont a souffrir au compte d'un certain Ladko.

--Ladko!.. repeta Ilia Brusch qui, en proie a une evidente emotion, arreta brusquement le va-et-vient de sa godille.

--Ladko, affirma Karl Dragoch, en surveillant du coin de l'oeil son interlocuteur.

Mais deja celui-ci s'etait ressaisi.

--C'est drôle, dit-il simplement, tandis que l'aviron reprenait entre ses mains son eternel travail.

--Qu'est-ce qui est drôle? insista Karl Dragoch. Connaissez-vous ce Ladko?

---Moi? protesta le pecheur. Pas le moins du monde. Mais ce n'est pas un nom bulgare que Ladko. Voila tout ce que je vois de drôle la-dedans."

Karl Dragoch ne poussa pas plus avant un interrogatoire, qui, plus clair, risquait de devenir dangereux, et dont les resultats pouvaient d'ores et deja etre consideres comme satisfaisants. La surprise du pecheur en entendant le signalement du malfaiteur, son trouble en connaissant la nationalite probable de celui-ci, son emotion en en apprenant le nom, tout cela etait indeniable et donnait une force

nouvelle aux présomptions antérieures, sans apporter toutefois aucune preuve décisive.

Comme l'avait prévu Ilia Brusch, il n'était pas encore deux heures de l'après-midi lorsque la barge arriva à Gran. Cinq cents mètres avant les premières maisons, le pêcheur prit terre sur la rive gauche, afin d'éviter, dit-il, d'être retardé par la curiosité populaire, et pria M. Jaeger de bien vouloir conduire seul la barge sur la rive droite, ou il s'arrêterait au cœur de la ville, ce à quoi le passager consentit avec obligeance.

Son travail terminé, celui-ci se transforma en détective. La barge amarrée, il sauta sur le quai, en quête de l'un de ses hommes.

Il n'avait pas fait vingt pas qu'il se heurtait à Friedrich Uhlmann. Un dialogue rapide s'engagea entre les deux policiers.

"Tout va bien ?

--Tout.

--Il faut resserrer le cercle, Uhlmann. Tes postes de deux hommes à un kilomètre l'un de l'autre désormais.

--Ca chauffe, alors ?

--Oui.

--Tant mieux.

--Demain, tâche de ne pas me perdre des yeux. J'ai l'idée que nous brûlons.

---Compris.

--Et qu'on ne s'endorme pas ! Du nerf ! Qu'on se grouille !

--Comptez sur moi.

--Si tu apprends quelque chose, un signe de la barge, n'est-ce pas ?

--Entendu."

Les deux interlocuteurs se séparèrent, et Karl Dragoch réintégra l'embarcation.

Si son repos ne fut pas troublé par l'inquiétude qu'il prétendait éprouver d'ordinaire, il le fut, au cours de cette nuit, par le vacarme des éléments déchaînés. À minuit, une tempête de l'Est se leva, en effet, et augmenta d'heure en heure, tandis que la pluie faisait rage.

Au moment où, vers cinq heures du matin, Ilia Brusch regagna la barge, la pluie tombait toujours à torrents et le vent soufflait avec fureur dans une direction nettement opposée à celle du courant. Le pêcheur n'hésita pas, cependant, à partir. Son amarre larguée, il poussa aussitôt au milieu du fleuve et reprit son éternelle godille. Il lui fallait un véritable courage pour se mettre au travail dans de telles conditions, après une nuit qui n'avait pu manquer d'être fatigante.

La tempête ne montra, pendant les premières heures de la matinée, aucune tendance à décroître, au contraire. La barge, malgré l'aide du courant, ne gagnait que péniblement contre ce terrible vent debout, et c'est à peine si, après quatre heures d'efforts, elle était parvenue à une dizaine de kilomètres de la ville de Gran. Le confluent de l'Ipoly, sur la rive droite duquel est située Szalka, où Ilia Brusch disait s'être

rendu la nuit precedente, ne pouvait plus alors etre bien eloigne.

A ce moment, la tempete redoubla de fureur, au point de rendre la situation reellement critique. Si le Danube n'est pas comparable a la mer, il est toutefois assez vaste pour que de veritables lames reussissent a s'y former lorsque le vent acquiert une grande violence. Il en etait ainsi, ce jour-la, et, malgre la hate dont Ilija Bruschi faisait preuve, force lui fut de se refugier pres de la rive gauche.

Il ne devait pas l'atteindre..

Plus de cinquante metres l'en separaient encore, quand surgit un effrayant phenomene. A quelque distance en amont, les arbres qui garnissaient la berge furent tout a coup precipites dans le fleuve, casses net au ras du sol, comme s'ils eussent ete rases par une faux gigantesque. En meme temps, l'eau, soulevee par une incommensurable puissance, monta a l'assaut de la rive, puis se dressa en une lame enorme qui roula en deferlant a la poursuite de la barge.

Evidemment, une trombe venait de se former dans les couches atmospheriques et promenait a la surface du fleuve son irresistible ventouse.

Ilija Bruschi comprit le danger. Faisant pivoter la barge d'un energique coup d'aviron, il s'efforca de se rapprocher de la rive droite. Si cette manoeuvre n'eut pas tout le resultat qu'il en attendait, c'est pourtant a elle que le pecheur et son passager durent finalement leur salut.

Rattrapee par le meteore continuant sa course furieuse, la barge evita du moins la montagne d'eau qu'il soulevait sur son passage. C'est pourquoi elle ne fut pas submergee, ce qui eut ete fatal sans la manoeuvre d'Ilija Bruschi. Saisie par les spires les plus exterieures du tourbillon, elle fut simplement lancee avec violence selon une courbe de grand rayon.

A peine effleuree par la pieuvre aerienne, dont la tentacule avait, cette fois, manque le but, l'embarcation fut presque aussitot lachee qu'aspiree. En quelques secondes, la trombe etait passee et la vague s'enfuyait en rugissant vers l'aval, tandis que la resistance de l'eau neutralisait peu a peu la vitesse acquise de la barge.

Malheureusement, avant que ce resultat fut completement atteint, un nouveau danger se revela a l'improviste. Droit devant l'etrave, qui fendait l'eau avec la vitesse d'un express, le pecheur apercut tout a coup un des arbres arraches, qui, les racines en l'air, suivait lentement le courant. L'embarcation, lancee dans l'enchevetrement de ces racines, ne pouvait manquer de chavirer, d'etre gravement endommagee tout au moins. Ilija Bruschi poussa un cri d'effroi, en decouvrant cet obstacle imprevu.

Mais Karl Dragoch avait aussi vu le danger, il en avait compris l'imminence. Sans hesiter, il s'elanca a l'avant de la barge, ses mains saisirent les racines qui s'echevelaient hors de l'eau, et, s'arc-boutant pour mieux lutter contre l'impulsion du bateau, il s'efforca de l'ecarter de la direction dangereuse.

Il y parvint. La barge, deviee de sa route, passa comme une fleche, en raclant les racines, puis la tete de l'arbre encore couverte de ses feuilles. Un instant de plus, et elle allait laisser derriere elle l'epave verdoyante mollement entrainee par le courant, lorsque Karl Dragoch fut atteint en pleine poitrine par une des dernieres ramures. En vain, il voulut resister au choc. Perdant l'equilibre, il culbuta par-dessus bord et disparut sous les eaux.

A sa chute en succeda immediatement une autre, volontaire celle-ci. Ilija

Brusch, en voyant tomber son passager, s'était sans hésiter élancé à son secours.

Mais ce n'était pas chose facile d'apercevoir quoi que ce fut dans ces eaux limoneuses tout agitées par le passage d'un furieux météore. Pendant une minute, Ilia Brusch s'y épuisa en vain, et il commençait à désespérer de découvrir M. Jaeger, quand il saisit enfin le malheureux, flottant; évanoui, entre deux eaux.

À tout prendre, cela valait mieux. Un homme qui se noie se débat d'ordinaire et augmente ainsi sans le savoir la difficulté du sauvetage. Un homme évanoui n'est plus qu'une masse inerte dont le salut dépend uniquement de l'habileté du sauveteur.

Ilia Brusch eut tout fait d'élever hors de l'eau la tête de M. Jaeger, puis, d'un bras vigoureux, il nagea vers la barge, qui, pendant ce temps, s'était éloignée d'une trentaine de mètres. Il s'en rapprocha en quelques brasses, qui semblaient être un jeu pour le robuste nageur, et, d'une main, il en saisit le bord, tandis que son autre main soutenait le passager toujours privé de sentiment.

Restait maintenant à hisser M. Jaeger à bord de l'embarcation, et ce n'était pas besogne aisée. Ilia Brusch, au prix de mille efforts, réussit toutefois à la mener à bonne fin.

Des qu'il eut déposé le noyé sur une des couchettes du tot, il le dépouilla de ses vêtements, et, ayant retiré de l'un des coffres quelques morceaux de laine, se mit en devoir de le frictionner, énergiquement. M. Jaeger ne tarda pas à ouvrir les yeux et à revenir au sentiment du réel. L'immersion n'avait pas été longue, en somme, et il était à espérer qu'elle n'aurait pas de suites fâcheuses.

"Eh! Eh! monsieur Jaeger, s'écria Ilia Brusch, des qu'il vit son malade reprendre connaissance, vous vous y entendez pour les plongeurs!"

M. Jaeger sourit faiblement sans répondre.

--Ca ne sera rien, poursuivait Ilia Brusch, en continuant ses énergiques frictions. Rien de meilleur pour la santé qu'un bain au mois d'août!

--Merci, monsieur Brusch, balbutia Karl Dragoch.

--Il n'y a vraiment pas de quoi, répliqua gaiement le pêcheur. C'est à moi de vous remercier, monsieur Jaeger, puisque vous m'avez donné l'occasion d'un excellent bain.

Les forces de Karl Dragoch revenaient à vue d'oeil. Un bon coup d'eau-de-vie, et il n'y paraîtrait plus. Malheureusement, Ilia Brusch, plus ému qu'il ne voulait le paraître, bouleversa en vain tous ses coffres. La provision d'alcool était épuisée, et il n'en restait pas une goutte à bord de la barge.

--Voilà qui est vexant! s'écria Ilia Brusch. Pas une goutte de schnaps dans notre cambuse!

--Peu importe, monsieur Brusch, affirma Karl Dragoch, d'une voix faible. Je m'en passerai fort bien, je vous assure.

Karl Dragoch grelottait, cependant, en dépit de ses assurances, et un cordial ne lui eût certes pas été inutile.

--C'est ce qui vous trompe, répondit Ilia Brusch, qui ne s'illusionnait pas sur l'état de son passager, vous ne vous en passerez pas, monsieur Jaeger. Laissez moi faire. Ce ne sera pas long.

En un tour de mains, le pecheur eut echange ses vetements trempes contre des vetements secs, puis quelques coups de godille amenerent la barge a la rive gauche ou elle fut amarree solidement.

--Un peu de patience, monsieur Jaeger, dit Ilia Brusch en sautant a terre. Ici, je connais le pays, puisque voila le confluent de l'Ipoly. A moins de quinze cents metres, il y a un village, ou je trouverai tout ce qu'il faut. Dans une demi-heure, je serai de retour."

Cela dit, Ilia Brusch s'eloigna, sans attendre la reponse.

Quand il fut seul, Karl Dragoch se laissa retomber sur sa couchette. Il etait plus brise qu'il ne lui plaisait de le dire, et, pendant un instant, il ferma les yeux avec lassitude.

Mais la vie reprenait rapidement son cours; le sang battait dans ses arteres. Bientot il rouvrit les yeux et laissa errer autour de lui un regard plus ferme de minute eh minute.

La premiere chose qui sollicita ce regard encore vague, ce fut l'un des coffres, qu'Ilia Brusch, dans la precipitation de son depart, avait oublie de refermer. Bouleverse par la recherche infructueuse du pecheur, l'interieur de ce coffre n'offrait a la vue qu'un amas d'objets heteroclités. Linge rude, grossiers vetements, fortes chaussures y etaient entasses dans le plus grand desordre.

Pourquoi les yeux de Karl Dragoch se mirent-ils a briller tout a coup? Ce spectacle, pourtant peu passionnant, l'interessait-il donc a ce point qu'il se soulevat sur le coude, apres quelques secondes d'attention, de maniere a voir plus commodement dans le coffre beant?

Certes, ce n'etaient ni les vetements, ni le linge qui pouvaient exciter ainsi la curiosite de l'indiscret passager, mais, entre ces divers objets d'habillement, l'oeil fureteur du detective venait de decouvrir un objet plus digne de retenir son attention.

Ce n'etait pas autre chose qu'un portefeuille a demi entr'ouvert, et laissant fuir les nombreux papiers dont il etait bourre. Un portefeuille! Des papiers! C'est-a-dire une reponse, sans doute, aux questions que Karl Dragoch se posait depuis quelques jours.

Le detective n'y put tenir. Apres une courte hesitation, au risque de trahir, ce faisant, les lois de l'hospitalite, sa main s'allongea et plongea dans le coffre, d'ou elle ressortit avec le portefeuille tentateur et son contenu, dont l'inventaire fut aussitot commence.

Des lettres, d'abord, que Karl Dragoch ne s'attarda pas a lire, mais que leur suscription montrait adressees a M. Ilia Brusch a Szalka; puis des recus, parmi lesquels des quittances de loyer libellees au meme nom. Rien d'interessant dans tout cela.

Karl Dragoch allait peut-etre y renoncer, quand un dernier document le fit tressaillir. Rien ne pouvait etre plus innocent cependant, et il fallait etre un policier pour eprouver, devant un tel "document", un autre sentiment qu'une sympathique emotion.

C'etait un portrait, le portrait d'une jeune femme dont la parfaite beaute eut enthousiasme un peintre. Mais un policier n'est pas un artiste, et ce n'est pas d'admiration pour ce ravissant visage que battait le coeur de Karl Dragoch. A peine meme s'il en avait regarde les traits. A vrai dire, il n'avait rien vu de ce portrait, rien qu'une simple ligne d'ecriture en langue bulgare tracee au bas de la photographie. " A mon cher mari, Natcha Ladko ", tels etaient les mots que pouvait lire Karl Dragoch eperdu.

Ainsi, ses soupçons étaient justifiés, et logiques ses déductions basées sur les singularités observées. Ladko! C'était bien avec Ladko, qu'il descendait le Danube depuis tant de jours. C'était bien ce dangereux malfaiteur, vainement pourchassé jusqu'alors, qui se cachait sous l'inoffensive personnalité du lauréat de la Ligue Danubienne.

Quelle allait être la conduite de Karl Dragoch après une pareille constatation? Il n'avait pas encore pris de décision, quand un bruit de pas sur la berge lui fit rejeter vivement le portefeuille au fond du coffre dont il rabattit le couvercle. Le nouvel arrivant ne pouvait être Ilia Brusch parti depuis dix minutes à peine.

" Monsieur Dragoch! appela une voix au dehors.

--Friedrick Uhlmann! murmura Karl Dragoch qui parvint péniblement à se mettre debout et sortit en chancelant de la cabine.

--Excusez-moi de vous avoir appelé, dit Friedrick Uhlmann dès qu'il aperçut son chef. J'ai vu votre compagnon s'éloigner tout à l'heure et je vous savais seul.

--Qu'y a-t-il? demanda Karl Dragoch.

--Du nouveau, Monsieur. Un crime a été commis cette nuit.

--Cette nuit! s'écria Karl Dragoch en pensant aussitôt à l'absence d'Ilia Brusch au cours de la nuit précédente.

--Une villa a été pillée à proximité d'ici. Le gardien a été frappé.

--Mort?

--Non, mais grièvement blessé.

--C'est bon, dit Karl Dragoch en imposant de la main silence à son subordonné.

Il réfléchissait profondément. Que convenait-il de faire? Agir certes, et pour cela la force ne lui manquerait pas. La nouvelle qu'il venait d'apprendre était le meilleur des remèdes. Il ne lui restait plus de traces de l'accident dont il venait d'être victime. Il n'avait plus besoin maintenant de chercher un appui sur la cloison de la cabine. Sous le coup de fouet des nerfs, le sang revenait à flots à son visage.

Oui, il fallait agir, mais comment? Devait-il attendre le retour d'Ilia Brusch, ou plutôt de Ladko, puisque tel était le véritable nom de son compagnon de route, et lui mettre à l'improviste la main sur l'épaule au nom de la loi? Cela paraissait le plus sage, puisque désormais il ne pouvait subsister aucun doute sur la culpabilité du soi-disant pécheur. Le soin avec lequel il dissimulait sa véritable personnalité, le mystère dont il s'entourait, ce nom qui était le sien et, en même temps, celui par lequel la rumeur publique désignait le chef des bandits, son absence de la nuit dernière concordant avec la découverte d'un nouveau crime, tout disait à Karl Dragoch qu'Ilia Brusch était bien le bandit recherché.

Mais ce bandit lui avait sauvé la vie!.. Voilà qui compliquait étrangement la situation!

Quelle apparence qu'un voleur, plus qu'un voleur, un assassin se fut jeté à l'eau pour l'en retirer? Et, quand bien même cette chose invraisemblable serait vraie, était-il possible, à qui venait d'être arraché à la mort, de reconnaître ainsi le dévouement de son sauveur? Quel risque, d'ailleurs, à surseoir à une arrestation? Maintenant que le faux Ilia Brusch était démasqué, que sa personnalité était connue, il

lui serait impossible d'échapper aux forces de police disséminées le long du fleuve, et, dans le cas où l'enquête aboutirait en effet au soi-disant pêcheur, on disposerait alors d'un plus nombreux personnel, et l'arrestation serait opérée plus sûrement pour avoir été différée.

Karl Dragoch, pendant cinq minutes, retourna sous toutes ses faces le cas de conscience qui s'imposait à lui. Partir sans avoir revu Ilia Brusch?.. Ou bien rester, placer Friedrich Uhlmann en embuscade dans la cabine, et, quand le pêcheur apparaîtrait, sauter sur lui sans crier gare, quitte à s'expliquer après?... Non, décidément. Répondre par cette trahison à un tel acte de dévouement, cela lui soulevait le cœur. Mieux valait, au risque de laisser à un coupable une chance de salut, commencer l'enquête en oubliant provisoirement ce qu'il croyait savoir. Si cette enquête le ramenait finalement à Ilia Brusch, si son devoir l'obligeait alors à traiter son sauveur en ennemi, ce serait du moins face à face qu'il le combattrait, et après lui avoir donné le temps de se mettre en défense.

Acceptant du geste toutes les conséquences de sa décision, Karl Dragoch, son parti pris, rentra dans la cabine. Par un mot déposé en évidence il avertit Ilia Brusch de la nécessité où il était de s'absenter, en priant son hôte de l'attendre au moins pendant vingt-quatre heures. Puis il se disposa à partir.

--Combien d'hommes avons-nous? demanda-t-il en sortant de la cabine.

--Il y en a deux sur place, mais on est en train de battre le rappel. Nous en aurons une dizaine avant ce soir.

--Bien, approuva Karl Dragoch. Ne m'as-tu pas dit que le théâtre du crime n'était pas éloigné?

--Deux kilomètres à peu près, répondit Uhlmann.

--Conduis-moi, " dit Karl Dragoch en sautant sur la rive.

IX

LES DEUX ECHECS DE DRAGOCH

Les Karpathes décrivent, dans la partie septentrionale de la Hongrie, un immense arc de cercle, dont l'extrémité occidentale se divise en deux branches secondaires. L'une va mourir au Danube à la hauteur de Presbourg; l'autre atteint le fleuve dans les environs de Gran, où elle se continue, sur la rive droite, par les sept cent soixante-six mètres du mont Pilis.

C'est au pied de cette médiocre montagne qu'un crime venait d'être commis, et c'est là que Karl Dragoch allait pour la première fois se trouver aux prises avec les redoutables malfaiteurs qu'il avait mission de poursuivre.

Quelques heures avant le moment où, faussant compagnie à son hôte, il se faisait violence pour obéir, malgré sa faiblesse, à l'invitation de Friedrich Uhlmann, une charrette lourdement chargée s'était arrêtée devant une misérable auberge construite à la base de l'une des collines par lesquelles le mont Pilis se raccorde à la vallée du Danube.

La position de cette auberge avait été judicieusement choisie au point de vue commercial. Elle commandait le croisement de trois routes se dirigeant, l'une vers le Nord, une autre vers le Sud-Est, et la troisième vers le Nord-Ouest. Ces trois routes aboutissant au Danube,

celle du Nord a la courbe qu'il décrit en face du mont Pilis, celle du Sud-Est au bourg de Saint-Andre, celle du Nord-Ouest a la ville de Gran, l'auberge etait situee, en quelque sorte, entre les branches d'un vaste compas liquide et ne pouvait manquer de profiter du roulage alimentant la batellerie.

Le Danube qui, au sortir de Gran, coule sensiblement de l'Ouest a l'Est, s'infléchit, en effet, vers le Sud, a quelque distance du confluent de l'Ipoly, puis remonte au Nord, apres avoir dessine une demi-circonference de faible rayon. Mais, presque aussitot, il se replie sur lui-meme, pour adopter une direction Nord-Sud, qu'il n'abandonnera plus, en aval, pendant un tres grand nombre de kilometres.

Au moment ou le vehicule faisait halte, le soleil se levait a peine. Tout dormait encore dans la maison, dont les epais volets etaient hermetiquement fermes.

"Hola, oh! de l'auberge!.. appela, en heurtant la porte du manche de son fouet, l'un des deux hommes qui conduisaient la charrette.

--On y va! repondit de l'interieur l'aubergiste reveille en sursaut.

Un instant plus tard, une tete embroussallee se montrait a une fenetre du premier.

--Que voulez-vous? interrogea sans amenite l'aubergiste.

--Manger, d'abord; dormir, ensuite, dit le charretier.

--On y va, repeta l'hote qui disparut dans l'interieur.

Lorsque, par le portail grand ouvert, la charrette eut penetre dans la cour, ses conducteurs s'empresserent de deteler leurs deux chevaux et de les conduire a l'ecurie, ou une large provende leur fut distribuee. Pendant ce temps, l'hote ne cessait de tourner autour de ces clients matinaux. Evidemment, il n'eut pas demande mieux que d'engager la conversation, mais les rouliers, par contre, semblaient peu desireux de lui donner la replique.

--Vous arrivez de bon matin, camarades, insinua l'aubergiste. Vous avez donc voyage pendant la nuit?

--Il parait, fit l'un des charretiers.

--Et vous allez loin comme ca?

--Loin ou pres, c'est notre affaire, lui fut-il replique.

L'aubergiste se le tint pour dit.

--Pourquoi molester ce brave homme, Vogel? intervint l'autre charretier qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Nous n'avons aucune raison de cacher que nous allons a Saint-Andre.

--Possible que nous n'ayons pas a le cacher, repliqua Vogel d'un ton bourru, mais ca ne regarde personne, j'imagine.

--Evidemment, approuva l'aubergiste, flagorneur comme tout bon commercant.

Ce que j'en disais, c'etait histoire de parler, simplement... Ces messieurs desirent manger?

--Oui, repondit celui des deux rouliers qui semblait le moins brutal. Du pain, du lard, du jambon, des saucisses, ce que tu auras."

La charrette avait du parcourir une longue route, car ses conducteurs affames firent largement honneur au repas. Ils étaient fatigués aussi, et c'est pourquoi ils ne s'oublièrent pas à table. La dernière bouchée prise, ils s'empressèrent d'aller chercher le sommeil, l'un sur la paille de l'écurie, pres des chevaux, l'autre sous la bache de la charrette.

Midi sonnait quand ils reparurent. Ce fut pour réclamer aussitôt un second repas qui leur fut servi comme le précédent dans la grande salle de l'auberge. Reposés maintenant, ils s'attardèrent. Au dessert succéderent les verres d'eau-de-vie qui disparaissaient comme de l'eau dans ces rudes gosiers.

Au cours de l'après-midi, plusieurs voitures s'arrêtèrent à l'auberge et de nombreux piétons entrèrent boire un coup. Des paysans, pour la plupart, qui, la besace au dos, le bâton à la main, se rendaient à Gran ou en revenaient. Presque tous étaient des habitués et l'hôtelier ne pouvait que s'applaudir d'avoir la tête solide réclamée, par sa profession, car il trinquait avec tous ses clients les uns après les autres. Cela faisait marcher le commerce. On cause, en effet, en trinquant, et parler assèche le gosier, ce qui excite à de nouvelles libations.

Ce jour-là précisément la conversation ne manquait pas d'aliment. Le crime commis pendant la nuit mettait les cervelles à l'envers. La nouvelle en avait été apportée par les premiers passants, et chacun racontait un détail inédit ou émettait son avis personnel.

L'aubergiste apprit ainsi successivement que la magnifique villa possédée par le comte Hagueneau à cinq cents mètres de la rive du Danube avait été complètement dévalisée et que le gardien Christian était grièvement blessé; que ce crime était sans doute l'œuvre de l'insaisissable bande de malfaiteurs auxquels on attribuait tant d'autres crimes impunis; que la police enfin sillonnait la campagne et que les criminels étaient recherchés par la brigade récemment créée pour la surveillance du fleuve.

Les deux rouliers ne se mêlaient pas aux conversations que suscitait l'événement, conversations qui se développaient à grand accompagnement d'exclamations et de cris. Silencieusement, ils restaient à l'écart, mais sans doute ils ne perdaient rien des propos échangés autour d'eux, car ils ne pouvaient manquer de s'intéresser à ce qui passionnait tout le monde.

Cependant, le bruit s'apaisa peu à peu, et, vers six heures et demie du soir, ils furent de nouveau seuls dans la grande salle, d'où le dernier consommateur venait de s'éloigner. L'un d'eux interpella aussitôt l'aubergiste fort active à rincer des verres sur son comptoir. Celui-ci s'empressa d'accourir.

"Que desirent ces messieurs? demanda-t-il.

--Dîner, répondit un charretier.

--Et coucher ensuite, sans doute? interrogea l'aubergiste.

--Non, mon maître, répliqua celui des deux rouliers qui paraissait le plus sociable. Nous comptons repartir à la nuit...

--A la nuit!... s'étonna l'aubergiste.

--Afin, continua son client, d'être des l'aube sur la place du marché.

--De Saint-André?

--Ou de Gran. Cela dependra des circonstances. Nous attendons ici un ami qui est alle aux informations. Il nous dira ou nous avons le plus de chances de nous defaire avantageusement de nos marchandises."

L'aubergiste quitta la salle pour s'occuper des apprets du repas.

"Tu as entendu, Kaiserlick? dit a voix basse le plus jeune des deux rouliers en se penchant vers son compagnon.

--Oui.

--Le coup est decouvert.

--Tu n'esperais pas, je suppose, qu'il demeurerait cache?

--Et la police bat la campagne.

--Qu'elle la batte.

--Sous la conduite de Dragoch, a ce qu'on pretend.

--Ca, c'est autre chose, Vogel. A mon idee, ceux qui n'ont que Dragoch a craindre peuvent dormir sur les deux oreilles.

--Que veux-tu dire?

--Ce que je dis, Vogel.

--Dragoch serait donc?...

--Quoi?

--Supprime?

--Tu le sauras demain. D'ici la, motus," conclut le roulier, en voyant revenir l'aubergiste.

Le personnage attendu par les deux charretiers n'arriva qu'a la nuit close. Un rapide colloque s'engagea entre les trois compagnons.

"On affirmait ici que la police est sur la piste, dit a voix basse Kaiserlick.

--Elle cherche, mais elle ne trouvera pas.

--Et Dragoch?

--Boucle.

--Qui s'est charge de l'operation?

--Titcha.

--Alors, il y a du bon ... Et nous, que devons-nous faire?

--Atteler sans tarder.

--Pour?...

--Pour Saint-Andre, mais a cinq cents metres d'ici vous rebrousserez chemin. L'auberge aura ete fermee pendant ce temps-la. Vous passerez inaperçus, et vous prendrez la route du Nord. Tandis que on vous croira d'un cote, vous serez de l'autre.

--Ou est donc, le chaland?

--A l'anse de Pilis.

--C'est la qu'est le rendez-vous?

--Non, un peu plus pres, a la clairiere, sur la gauche de la route. Tu la connais?

--Oui.

--Une quinzaine des notres y sont deja. Vous irez les rejoindre.

--Et toi?

--Je retourne en arriere rassembler le surplus de nos hommes que j'ai laisses en surveillance. Je les ramenerai avec moi.

--En route donc," approuverent les charretiers.

Cinq minutes plus tard, la voiture s'ebrouait. L'hote, tout en maintenant ouvert l'un des battants de la porte cochere, salua poliment ses clients.

" Alors, decidement, c'est-il a Gran que vous allez? interrogea-t-il.

--Non, repondirent les rouliers, c'est a Saint-Andre, l'ami.

--Bon voyage, les gars! formula l'hote.

--Merci, camarade. "

La charrette tourna a droite et prit, vers l'Est, le chemin de Saint-Andre. Quand elle eut disparu dans la nuit, le personnage que Kaiserlick et Vogel avaient attendu toute la journee, s'eloigna a son tour, dans la direction opposee, sur la route de Gran.

L'aubergiste ne s'en apercut meme pas. Sans plus s'occuper de ces passants que vraisemblablement il ne reverrait jamais, il se hata de fermer la maison et de gagner son lit.

La charrette qui, pendant ce temps, s'eloignait au pas tranquille de ses chevaux, fit volte-face au bout de cinq cents metres, conformement aux instructions recues, et suivit en sens inverse le chemin qu'elle venait de parcourir.

Lorsqu'elle fut de nouveau a la hauteur de l'auberge, tout y etait clos, en effet, et elle aurait depasse ce point sans incident, si un chien, qui dormait au beau milieu de la chaussee, ne s'etait enfui tout a coup en aboyant si violemment, que le cheval de fleche effraye se deroba par un brusque ecart jusque sur le bas cote de la route. Les charretiers eurent vite fait de ramener l'animal en bonne direction, et, pour la seconde fois, la voiture disparut dans la nuit.

Il etait environ dix heures et demie quand, abandonnant le chemin trace, elle penetra sous le couvert d'un petit bois, dont les masses sombres s'elevaient sur la gauche. Elle fut arretee au troisieme tour de roue.

"Qui va la? questionna une voix dans les tenebres.

--Kaiserlick et Vogel, repondirent les rouliers.

--Passez," dit la voix.

En arriere des premiers rangs d'arbres la charrette deboucha dans une

clairiere, ou une quinzaine d'hommes dormaient, etendus sur la mousse.
"Le chef est la? s'enquit Kaiserlick.

--Pas encore.

--Il nous a dit de l'attendre ici."

L'attente ne fut pas longue. Une demi-heure a peine apres la voiture, le chef, ce meme personnage qui etait venu sur le tard a l'auberge, arriva a son tour, accompagne d'une dizaine de compagnons, ce qui portait a plus de vingt-cinq le nombre des membres de la troupe.

"Tout le monde est la? demanda-t-il.

--Oui, repondit Kaiserlick qui paraissait detenir quelque autorite dans la bande.

--Et Titcha?

--Me voici, prononca une voix sonore.

--Eh bien?.. interrogea anxieusement le chef.

--Reussite sur toute la ligne. L'oiseau est en cage a bord du chaland.

--Partons, dans ce cas, et hatons-nous, commanda le chef. Six hommes en eclaireurs, le reste a l'arriere-garde, la voiture au milieu. Le Danube n'est pas a cinq cents metres d'ici, et le dechargement sera fait en un tour de main. Vogel emmenera alors la charrette, et ceux qui sont du pays rentreront tranquillement chez eux. Les autres embarqueront sur le chaland.

On allait executer ces ordres, quand un des hommes laisses en surveillance au bord de la route accourut en toute hate.

--Alerte! dit-il en etouffant sa voix.

--Qu'y a-t-il? demanda le chef de la bande.

--Ecoute.

Tous tendirent l'oreille. Le bruit d'une troupe en marche se faisait entendre sur la route. A ce bruit, bientot quelques voix assourdies se joignirent. La distance ne devait pas etre superieure a une centaine de toises.

--Restons dans la clairiere, commanda le chef. Ces gens-la passeront sans nous voir."

Assurement, etant donnee l'obscurite profonde, ils ne seraient pas apercus, mais il y avait ceci de grave: si, par mauvaise chance, c'etait une escouade de police qui suivait cette route, c'est qu'elle se dirigeait vers le fleuve. Certes, il pouvait se faire qu'elle ne decouvrit pas le bateau, et, d'ailleurs, les precautions etaient prises. Ces agents auraient beau le visiter de fond en comble, ils n'y trouveraient rien de suspect. Mais, meme en admettant que cette escouade ne soupconnat pas l'existence du chaland, peut-etre resterait-elle en embuscade dans les environs, et, dans ce cas, il eut ete tres imprudent de faire sortir la charrette.

Enfin, on tiendrait compte des circonstances, et on agirait selon les evenements. Apres avoir attendu dans cette clairiere toute la journee suivante, s'il le fallait, quelques-uns des hommes descendraient, a la nuit, jusqu'au Danube, et s'assureraient de l'absence de toute force de police.

Pour l'instant, l'essentiel etait de ne pas etre depistes, et que rien ne donnat l'eveil a cette troupe qui s'approchait.

Celle-ci ne tarda pas a atteindre le point ou la route longeait la clairiere. Malgre la nuit noire, on reconnut qu'elle se composait d'une dizaine d'hommes, et de significatifs cliquetis d'acier indiquaient des hommes armes.

Deja, elle avait depasse la clairiere, lorsqu'un incident vint modifier les choses du tout au tout.

Un des deux chevaux, effraye par ce passage d'hommes sur la route, s'ebroua et poussa un long hennissement qui fut repete par son congener.

La troupe en marche s'arreta sur place.

C'etait bien une escouade de police qui descendait vers le fleuve, sous le commandement de Karl Dragoch completement remis des suites de son accident de la matinee.

Si les gens de la clairiere avaient connu ce detail, peut-etre leur inquietude en eut-elle ete augmentee. Mais, ainsi qu'on l'a vu, leur chef croyait hors de combat le policier redoute. Pourquoi il commettait cette erreur, pourquoi il estimait ne plus avoir a compter avec un adversaire qu'il avait precisement en face de lui, c'est ce que la suite du recit ne tardera pas a faire comprendre au lecteur.

Lorsque, dans la matinee de ce meme jour, Karl Dragoch eut saute sur la berge, ou l'attendait son subordonne, celui-ci l'avait entraine vers l'amont. Apres deux ou trois cents metres de marche, les deux policiers etaient arrives a un canot, dissimule dans les herbes de la rive, a bord duquel ils s'embarquerent. Aussitot, les avirons, vigoureusement manies par Friedrich Uhlmann, emporterent rapidement la legere embarcation de l'autre cote du fleuve.

"C'est donc sur la rive droite que le crime a ete commis? demanda a ce moment Karl Dragoch.

--Oui, repondit Friedrich Uhlmann.

--Dans quelle direction?

--En amont. Dans les environs de Gran.

--Comment! Dans les environs de Gran, se recria Dragoch. Ne me disais-tu pas tout a l'heure que nous n'avions que peu de chemin a faire?

--Ce n'est pas loin, dit Uhlmann. Il y a peut-etre bien trois kilometres, tout de meme."

Il y en avait quatre, en realite, et cette longue etape ne put etre franchie sans difficulte par un homme qui venait a peine d'echapper a la mort. Plus d'une fois, Karl Dragoch dut s'etendre, afin de reprendre le souffle qui lui manquait. Il etait pres de trois heures de l'apres-midi, quand il atteignit enfin la villa du comte Hagueneau, ou l'appelait sa fonction.

Des qu'il se sentit, grace a un cordial qu'il s'empressa de reclamer, en possession de tous ses moyens, le premier soin de Karl Dragoch fut de se faire conduire au chevet du gardien Christian Hoel. Panse quelques heures plus tot par un chirurgien des environs, celui-ci, la face blanche, les yeux clos, haletait peniblement. Bien que sa blessure fut des plus graves et interessat le poumon, il subsistait toutefois un

serieux espoir de le sauver, a la condition que la plus legere fatigue lui fut epargnee.

Karl Dragoch put neanmoins obtenir quelques renseignements, que le gardien lui donna d'une voix etouffee, par monosyllabes largement espaces. Au prix de beaucoup de patience, il apprit qu'une bande de malfaiteurs, composee de cinq ou six hommes, au bas mot, avait, au milieu de la nuit derniere, fait irruption dans la villa, apres en avoir enfonce la porte. Le gardien Christian Hoel, reveille par le bruit, avait eu a peine le temps de se lever, qu'il retombait frappe d'un coup de poignard entre les deux epaules. Il ignorait par consequent ce qui s'etait passe ensuite, et il etait incapable de donner aucune indication sur ses agresseurs. Cependant, il savait quel etait leur chef, un certain Ladko, dont ses compagnons avaient, a plusieurs reprises, prononce le nom avec une sorte d'inexplicable forfanterie. Quant a ce Ladko, dont un masque recouvrait le visage, c'etait un grand gaillard aux yeux bleus et porteur d'une abondante barbe blonde.

Ce dernier detail, de nature a infirmer les soupcons qu'il avait concus touchant Ilia Brusch, ne laissa pas de troubler Karl Dragoch. Qu'Ilia Brusch fut blond, lui aussi, il n'en doutait pas, mais ce blond etait deguise en brun, et on ne retire pas une teinture le soir pour la remettre le lendemain, comme on ferait d'une perruque. Il y avait la une serieuse difficulte que Dragoch se reserva d'elucider a loisir.

Le gardien Christian ne put, d'ailleurs, lui fournir de plus amples details. Il n'avait rien remarque concernant ses autres agresseurs, ceux-ci ayant pris, comme leur chef, la precaution de se masquer.

Muni de ces renseignements, le detective posa ensuite quelques questions touchant la villa meme du comte Hagueneau. C'etait, ainsi qu'il l'apprit, une tres riche habitation meublee avec un luxe princier. Les bijoux, l'argenterie et les objets precieux abondaient dans les tiroirs, les objets d'art sur les cheminees et les meubles, les tapisseries anciennes et les tableaux de maitre sur les murs. Des titres avaient meme ete laisses en depot dans un coffre-fort, au premier etage. Nul doute par consequent que les envahisseurs n'aient eu l'occasion de faire un merveilleux butin.

C'est ce que Karl Dragoch put, en effet, constater aisement en parcourant les diverses pieces de l'habitation. C'etait un pillage en regle, accompli avec une parfaite methode. Les voleurs, en gens de gout, ne s'etaient pas encombrés des non-valeurs. La plupart des objets de prix avaient disparu; a la place des tapisseries arrachees, de grands carres de muraille apparaissaient a nu, et, veufs des plus belles toiles decoupees avec art, des cadres vides pendaient lamentablement. Les pillards s'etaient appropries jusqu'a des tentures choisies evidemment parmi les plus somptueuses et jusqu'a des tapis selectionnes parmi les plus beaux. Quant au coffre-fort, il avait ete force, et son contenu avait disparu.

"On n'a pas emporte tout cela a dos d'hommes, se dit Karl Dragoch en constatant cette devastation. Il y avait la de quoi charger une voiture. Reste a denicher la voiture."

Cet interrogatoire et ces premieres recherches avaient necessite un temps fort long. La nuit etait prochaine. Il importait, avant qu'elle fut complete, de retrouver trace, si faire se pouvait, du vehicule dont les voleurs, d'apres le policier, avaient du necessairement faire usage. Celui-ci se hata donc de sortir.

Il n'eut pas loin a aller pour decouvrir la preuve qu'il recherchait. Sur le sol de la vaste cour menagee devant la villa, de larges roues avaient laisse de profondes empreintes juste en face de la porte brisee, et, a quelque distance, la terre etait pietinee, comme elle aurait pu

l'etre par des chevaux qui eussent longtemps attendu.

Ces constatations faites d'un coup d'oeil, Karl Dragoch s'approcha de l'endroit ou des chevaux paraissaient avoir stationne et examina le sol avec attention. Puis, traversant la cour, il proceda, aux abords immediats de la grille donnant sur la route, a un nouvel et minutieux examen, a l'issue duquel il suivit le chemin public pendant une centaine de metres, pour revenir ensuite sur ses pas.

"Ulhmann! appela-t-il en rentrant dans la cour.

--Monsieur? repondit l'agent, qui sortit de la maison et s'approcha de son chef.

--Combien avons-nous d'hommes? demanda celui-ci.

--Onze.

--C'est peu, fit Dragoch.

--Cependant, objecta Ulhmann, le gardien Christian n'estime qu'a cinq ou six le nombre de ses agresseurs.

--Le gardien Christian a son opinion, et moi j'ai la mienne, repliqua Dragoch. N'importe, il faut nous contenter de ce que nous avons. Tu vas laisser un homme ici, et prendre les dix autres. Avec nous deux, ca fera douze. C'est quelque chose.

--Vous avez donc un indice? interrogea Friedrich Ulhmann.

--Je sais, ou sont nos voleurs ... de quel cote ils sont du moins.

--Oserai-je vous demander?.. commença Ulhmann.

--D'ou me vient cette assurance? acheva Karl Dragoch. Rien n'est plus simple. C'est meme veritablement enfantin. Je me suis d'abord dit qu'on avait pris trop de choses ici pour ne pas avoir besoin d'un vehicule quelconque. J'ai donc cherche ce vehicule et je l'ai trouve. C'est une charrette a quatre roues, attellee de deux chevaux, dont l'un, celui de fleche, offre cette particularite qu'il manque un clou au fer de son pied anterieur droit.

--Comment avez-vous pu savoir cela? interrogea Ulhmann ebahi.

--Parce qu'il a plu la nuit derniere et que la terre encore mal sechee a garde fidelement les empreintes. J'ai appris de la meme maniere que la charrette, on quittant la villa, avait tourne a gauche, c'est-a-dire dans une direction opposee a celle de Gran. Nous allons nous diriger du meme cote et suivre au besoin a la piste le cheval dont le fer est incomplet. Il n'y a pas apparence que nos gaillards aient voyage pendant le jour. Ils se sont sans doute terres quelque part jusqu'au soir. Or, la region est peu habitee et les maisons ne sont pas bien nombreuses. Nous fouillerons au besoin toutes celles que nous trouverons sur la route. Reunis tes hommes, car voici venir la nuit, et le gibier doit commencer a se donner de l'air."

Karl Dragoch et son escouade durent marcher longtemps avant de decouvrir un indice nouveau. Il etait pres de dix heures et demie quand, apres avoir visite inutilement deux ou trois fermes, ils arriverent, au croisement des trois routes, a l'auberge ou les deux rouliers avaient passe la journee et d'ou ils venaient de partir trois quarts d'heure plus tot. Karl Dragoch heurta rudement la porte.

"Au nom de la loi! prononca Dragoch lorsqu'il vit apparaitre a sa fenetre l'aubergiste, dont il etait ecrit que le sommeil serait trouble

ce jour-la.

--Au nom de la loi!.. repeta l'aubergiste, epouvante en voyant sa demeure cernee par cette troupe nombreuse. Qu'ai-je donc fait?

--Descends, et l'on te le dira... Mais surtout ne tarde pas trop," repliqua Dragoch d'une voix impatiente.

Quand l'aubergiste, a demi vetu, eut ouvert sa porte, le policier proceda a un rapide interrogatoire. Une charrette etait-elle venue ici dans la matinee? Combien d'hommes la conduisaient? S'etait-elle arretee? Etait-elle repartie? De quel cote s'etait-elle dirigee?

Les reponses ne se firent pas attendre. Oui, une charrette conduite par deux hommes etait venue a l'auberge de bon matin. Elle y avait sejourne jusqu'au soir, et n'etait repartie qu'apres la venue d'un troisieme personnage attendu par les deux charretiers. La demie de neuf heures avait deja sonne, quand elle s'etait eloignee dans la direction de Saint-Andre.

"De Saint-Andre? insista Karl Dragoch. Tu en es sur?

--Sur, affirma l'aubergiste.

--On te l'a dit, ou tu l'as vu?

--Je l'ai vu.

--Hum!.. murmura Karl Dragoch, qui ajouta: C'est bon. Remonte te coucher maintenant, mon brave, et tiens ta langue."

L'aubergiste ne se le fit pas dire deux fois. La porte se referma, et l'escouade de police demeura seule sur la route.

"Un instant!" commanda Karl Dragoch a ses hommes qui resterent immobiles, tandis que lui-meme, muni d'un fanal, examinait minutieusement le sol.

D'abord, il ne remarqua rien de suspect, mais il n'en fut pas ainsi quand, ayant traverse la route, il en eut atteint le bas cote. En cet endroit, la terre moins foulee par le passage des vehicules, et, d'ailleurs, moins solidement empierree, avait conserve plus de plasticite. Du premier regard, Karl Dragoch decouvrit l'empreinte d'un sabot auquel un clou manquait, et constata que le cheval, proprietaire de cette ferrure incomplete, se dirigeait non pas vers Saint-Andre, ni vers Gran, mais directement vers le fleuve, par le chemin du Nord. C'est donc par ce chemin que Dragoch s'avanca a son tour a la tete de ses hommes.

Trois kilometres environ avaient ete franchis sans incident a travers un pays completement desert, quand, sur la gauche de la route, le hennissement d'un cheval retentit. Retenant ses hommes du geste, Karl Dragoch s'avanca jusqu'a la lisiere d'un petit bois qu'on distinguait confusement dans l'ombre.

"Qui est la?.." hela-t-il d'une voix forte.

Nulle reponse n'etant faite a sa question, un des agents, sur son ordre, alluma une torche de resine. Sa flamme fuligineuse brilla d'un vif eclat dans cette nuit sans lune, mais sa lumiere mourait a quelques pas, impuissante a percer l'obscurite rendue plus epaisse encore par le feuillage des arbres.

"En avant!" commanda Dragoch, en penetrant dans le fourre a la tete de l'escouade.

Mais le fourre avait des défenseurs. A peine en avait-on dépassé la lisière, qu'une voix impérieuse prononça :

"Un pas de plus, et nous faisons feu!"

Cette menace n'était pas pour arrêter Karl Dragoch, d'autant plus qu'à la vague lueur de la torche, il lui avait semblé apercevoir une masse immobile, celle d'une charrette sans doute, autour de laquelle se groupaient une troupe d'hommes, dont il n'avait pu reconnaître le nombre.

"En avant!" commanda-t-il de nouveau.

Obeissant à cet ordre, l'escouade de police continua sa marche fort incertaine dans ce bois inconnu. La difficulté ne tarda pas à s'aggraver. Tout à coup, la torche fut arrachée des mains de l'agent qui la portait. L'obscurité redevint profonde.

"Maladroite!.. gronda Dragoch. De la lumière, Frantz!.. De la lumière!.."

Son dépit était d'autant plus vif qu'au dernier éclat jeté par la torche en s'éteignant, il avait cru voir la charrette commencer un mouvement de retraite et s'éloigner sous les arbres. Malheureusement, il ne pouvait être question de lui donner la chasse. C'est une vivante muraille que l'escouade de police rencontrait devant elle. À chaque agent s'opposaient deux ou trois adversaires, et Dragoch comprenait un peu tard qu'il ne disposait pas de forces suffisantes pour s'assurer la victoire. Jusqu'ici, aucun coup de feu n'avait été tiré, ni d'un côté, ni de l'autre.

"Titcha!.. appela à ce moment une voix dans la nuit.

--Présent! répondit une autre voix.

--La voiture?

--Partie.

--Alors, il faut en finir."

Ces voix, Dragoch les enregistra dans sa mémoire. Il ne devait jamais les oublier.

Ce court dialogue échangé, les revolvers se mirent aussitôt de la partie, ébranlant l'atmosphère de leurs sèches détonations. Quelques agents furent atteints par les balles, et Karl Dragoch, se rendant compte qu'il y aurait eu folie à s'obstiner, dut se résoudre à ordonner la retraite.

L'escouade de police regagna donc la route, où les vainqueurs ne se risqueront pas à la poursuivre, et la nuit reprit son calme un instant trouble.

Il fallut d'abord s'occuper des blessés. Ils étaient au nombre de trois, très légèrement frappés, d'ailleurs. Après un sommaire pansement, ils furent renvoyés en arrière sous la garde de quatre de leurs camarades. Quant à Dragoch, accompagné de Friedrich Uhlmann et des trois derniers agents, il s'élança à travers champs, vers le Danube, en obliquant légèrement dans la direction de Gran.

Il retrouva sans difficulté l'endroit où il avait abordé quelques heures plus tôt, et l'embarcation dans laquelle Uhlmann et lui avaient passé le fleuve. Les cinq hommes s'y embarquèrent, et, le Danube traversé en sens inverse, ils en descendirent le cours sur la rive gauche.

Si Karl Dragoch venait de subir un echec, il entendait avoir sa revanche. Qu'Ilia Brusch et le trop fameux Ladko fussent le meme homme, cela ne faisait plus pour lui l'ombre d'un doute, et c'est a son compagnon de voyage, il en etait convaincu, que le crime de la nuit precedente devait etre impute. Selon toute vraisemblance, celui-ci, apres avoir mis son butin a l'abri, se haterait de reprendre la personnalite d'emprunt qu'il ne savait pas percee a jour et qui lui avait permis de dejouer jusqu'ici les recherches de la police. Avant l'aube, il aurait surement regagne la barge, et il y attendrait son passager absent, ainsi que l'aurait fait l'inoffensif et honnete pecheur qu'il pretendait etre.

Cinq hommes resolu seraient alors aux aguets. Ces cinq hommes, vaincus par Ladko et sa bande, triompheraient plus aisement de la resistance que pourrait leur opposer ce meme Ladko, oblige a la solitude pour jouer son role d'Ilia Brusch.

Ce plan tres bien concu fut malheureusement irrealisable. Karl Dragoch et ses hommes eurent beau explorer la rive, il leur fut impossible de decouvrir la barge du pecheur. Dragoch et Uhlmann n'eurent aucune peine, il est vrai, a reconnaitre la place precise ou le premier avait débarque, mais, de la barge, pas la moindre trace. La barge avait disparu, et Ilia Brusch avec elle.

Karl Dragoch etait joue, decidement, et cela l'emplissait de fureur.

"Friedrick, dit-il a son subordonne, je suis a bout. Il me serait impossible de faire un pas de plus. Nous allons dormir dans l'herbe pour retrouver un peu de force. Mais un de nos hommes va prendre le canot et remonter a Gran sur-le-champ. A l'ouverture du bureau, il fera jouer le telegraphe. Allume un fanal. Je vais dicter. Ecris.

Friedrick Uhlmann obeit en silence:

"Crime commis cette nuit environs de Gran. Butin charge sur chaland. Exercer rigoureusement visites prescrites."

--Voila pour une, dit Dragoch en s'interrompant. A l'autre maintenant.

Il dicta de nouveau:

"Mandat d'amener contre le nomme Ladko, se disant faussement Ilia Brusch et se pretendant laureat de la Ligue Danubienne au dernier concours de Sigmaringen, ledit Ladko, _alias_ Ilia Brusch, inculpe des crimes de vols et de meurtres."

--Que ceci soit telegraphie a la premiere heure a toutes les communes riveraines sans exception," commanda Karl Dragoch, en s'etendant epuise sur le sol.

X

PRISONNIER

Les soupcons concus par Karl Dragoch et que la decouverte du portrait etait venue confirmer, ces soupcons n'etaient point entierement erronees, il est temps de le dire au lecteur pour l'intelligence de ce recit. Sur un point, tout au moins, Karl Dragoch avait justement raisonne. Oui, Ilia Brusch et Serge Ladko n'etaient qu'un seul et meme homme.

Mais Dragoch se trompait gravement au contraire quand il attribuait a

son compagnon de voyage la serie de vols et de meurtres qui, depuis tant de mois, desolaient la region du Danube, et en particulier le dernier attentat, le pillage de la villa du comte Hagueneau et l'assassinat du gardien Christian. Ladko, d'ailleurs, ne se doutait guere que son passager eut de pareilles pensees. Tout ce qu'il savait, c'est que son nom servait a designer un criminel fameux, et il etait incapable de comprendre comment une telle confusion avait pu se produire.

Atterre tout d'abord en se decouvrant un si redoutable homonyme, qui, pour comble de malheur, se trouvait etre en meme temps son compatriote, il s'etait ressaisi apres ce moment d'effroi instinctif. Que lui importait en somme un malfaiteur avec lequel il n'avait de commun que le nom? Un innocent n'a rien a craindre. Et, innocent de tous ces crimes, il l'etait assurement.

C'est donc sans inquietude que Serge Ladko--on lui conservera desormais son veritable nom--s'etait absente la nuit precedente, afin de se rendre a Szalka ainsi qu'il l'avait annonce. C'est dans cette petite ville, en effet, que, dissimule sous le nom d'Ilia Brusch, il avait fixe sa residence, apres son depart de Roustchouk, et c'est la que, pendant de trop longues semaines, il avait attendu des nouvelles de sa chere Natcha.

L'attente, ainsi qu'on le sait deja, avait fini par lui devenir intolerable, et il se torturait l'esprit a rechercher un moyen de penetrer incognito en Bulgarie, quand le hasard lui fit tomber sous les yeux un numero du _Pester Lloyd_ dans lequel etait annonce a grand fracas le concours de peche de Sigmaringen. C'est on lisant l'article consacre a ce concours que l'exile, aussi habile pecheur, on ne l'a peut-etre pas oublie, que pilote repute, concut l'idee d'un plan d'action dont la bizarrerie assurerait peut-etre le succes.

Sous le nom d'Ilia Brusch, le seul qu'il eut jamais porte a Szalka, il s'enrolerait dans la Ligue Danubienne, il participerait au concours de Sigmaringen et, grace a, sa virtuosite de pecheur, il y remporterait le premier prix. Apres avoir ainsi donne a son nom d'emprunt un commencement de notoriete, il annoncerait avec le plus de bruit possible, et en engageant meme des paris, si faire se pouvait, son intention de descendre le Danube, la ligne a la main, depuis la source jusqu'a l'embouchure. Nul doute que ce projet ne mit en revolution le monde special des pecheurs a la ligne et ne valut a son auteur quelque reputation dans le reste du public.

Nanti des lors d'un etat civil hors de discussion, car on accorde, d'ordinaire, une confiance aveugle aux gens en vedette, Serge Ladko descendrait en effet le Danube. Bien entendu, il activerait de son mieux la marche de son bateau et ne perdrait a pecher que le minimum de temps necessaire a la vraisemblance. Toutefois, il ferait assez parler de lui le long du parcours pour ne pas se laisser oublier et pour etre en etat de débarquer ouvertement a Roustchouk sous la protection d'une notoriete bien etablie.

Pour que cet unique but de son entreprise fut heureusement atteint, il fallait que nul ne soupconnat son veritable nom, et que personne ne put reconnaitre, dans les traits du pecheur Ilia Brusch, ceux du pilote Serge Ladko.

La premiere condition etait facile a realiser. Il suffirait, une fois transforme en lauréat de la Ligue Danubienne, de jouer ce role sans defaillance. Serge Ladko se jura donc a lui-meme d'etre Ilia Brusch envers et contre tous, quels que fussent les incidents du voyage. Il etait a supposer, d'ailleurs, que ce voyage s'accomplirait lentement, mais surement, et qu'aucun incident ne viendrait rendre le serment difficile a tenir.

Satisfaire a la deuxieme condition etait plus simple encore. Un coup de rasoir qui supprimerait la barbe, une application de teinture qui changerait la couleur des cheveux, de larges lunettes noires qui cacheraient celle des yeux, il n'en fallait pas davantage. Serge Ladko proceda a ce deguisement sommaire dans la nuit qui preceda son depart, puis se mit en route avant l'aube, assure d'etre meconnaissable pour tout regard non prevenu.

A Sigmaringen, les evenements s'etaient realises conformement, a ses previsions. Laureat en vue du concours, l'annonce de son projet avait ete favorablement commentee par la Presse des regions riveraines. Devenu ainsi un personnage assez notoire pour que son identite ne put etre raisonnablement suspectee, assure, d'autre part, de trouver du secours, le cas echeant, pres de ses collegues de la Ligue Danubienne dissemines le long du fleuve, Serge Ladko s'etait abandonne au courant.

A Ulm, il avait eu une premiere desillusion, en constatant que sa celebrite relative ne le mettait pas a l'abri des foudres de l'administration. Aussi avait-il ete trop heureux d'accepter un passager possedant des papiers bien en regle et dont la police semblait priser l'honorabilite. Certes, quand on serait a Roustchouk et que la pretendue gageure serait abandonnee par son auteur, la presence d'un etranger pourrait presenter des inconvenients. Mais, alors, on s'expliquerait, et jusque-la elle augmenterait les probabilites de succes d'un voyage que Serge Ladko avait le plus passionne desir de mener a bonne fin.

Apprendre qu'il portait le meme nom qu'un redoutable bandit et que ce bandit etait Bulgare avait fait eprouver a Serge Ladko sa seconde emotion desagreable. Quelle que fut son innocence, et par consequent sa securite, il ne pouvait meconnaître qu'une telle homonymie etait de nature a provoquer les plus regrettables erreurs ou meme les plus graves complications.

Que le nom qu'il dissimulait sous celui d'Ilia Brusch vint a etre connu, et non seulement son débarquement a Roustchouk s'en trouverait compromis, mais encore il etait a craindre qu'il n'en resultat de longs retards.

Contre ces dangers, Serge Ladko ne pouvait rien. D'ailleurs, s'ils etaient serieux, il convenait de ne pas les exagerer. En realite, il etait peu croyable que la police accordat, sans raison particuliere, son attention a un inoffensif pecheur a la ligne, et surtout a un pecheur protege par les lauriers cueillis au concours de Sigmaringen.

Venu a Szalka apres le coucher du soleil et reparti bien avant le jour sans etre vu de personne, Serge Ladko n'avait fait que passer dans sa maison, juste le temps de constater qu'aucune nouvelle de Natcha ne l'y attendait. La persistance d'un tel silence avait veritablement quelque chose d'affolant. Pourquoi la jeune femme n'ecrivait-elle plus depuis deux mois? Que lui etait-il arrive? Les periodes de troubles publics sont fecondes en malheurs prives, et le pilote se demandait avec angoisse si, en admettant qu'il débarquat heureusement a Roustchouk, il n'y débarquerait pas trop tard.

Cette pensee, qui lui brisait le coeur, decuplait en meme temps la puissance de ses muscles. C'est elle qui lui avait donne, au depart de Gran, la force de resister a la tempete et de lutter victorieusement contre le vent dechainé. C'est elle qui lui faisait hater le pas, tandis qu'il revenait vers la barge, muni du cordial destine a M. Jaeger.

Sa surprise fut grande de n'y pas trouver le passager qu'il avait quitte si mal en point, et le petit mot d'avertissement ecrit par celui-ci ne la diminua pas. Quel motif si imperieux avait pu decider M. Jaeger a s'eloigner malgre son etat de faiblesse? Comment pouvait-il se faire qu'un bourgeois de Vienne eut des affaires si pressantes en rase

campagne, loin de tout centre habite? Il y avait la un probleme dont les reflexions du pilote ne rendirent pas la solution plus prochaine.

Quelle qu'en fut la cause, l'absence de M. Jaeger avait, en tous cas, le grave inconvenient d'allonger encore un voyage deja trop long. Sans cet incident inattendu, la barge aurait vite gagne le milieu du fleuve, et, avant le soir, beaucoup de kilometres eussent ete ajoutes aux kilometres laisses jusqu'ici dans son sillage.

La tentation etait bien forte de tenir pour nulle et non avenue la priere de M. Jaeger, de pousser au large, et de continuer sans perdre une minute un voyage dont le but attirait Serge Ladko comme l'aimant attire le fer.

Le pilote se resigna pourtant a l'attente.

Il avait des obligations a l'egard de son passager, et, tout bien considere, mieux valait perdre une journee et ne fournir aucun pretexte a des contestations ulterieures.

Pour utiliser la fin de cette journee plus qu'a demi ecoulee deja, le travail heureusement ne manquerait pas. Elle suffirait a peine a remettre de l'ordre dans la barge et a reparer quelques petits degats causes par la tempete.

Serge Ladko s'occupa tout d'abord de ranger les coffres dont il avait bouleverse le contenu pendant ses infructueuses recherches de la matinee. Cela ne lui aurait pas demande beaucoup de temps, si, en achevant le rangement du dernier, son regard ne fut tombe sur ce meme portefeuille qui avait precedemment sollicite l'attention de Karl Dragoch. Ce portefeuille, le pilote l'ouvrit comme l'avait ouvert le policier, et, comme celui-ci, mais agite de sentiments tout autres, il en retira le portrait que Natcha lui avait remis a l'instant de leur separation, avec une dedicace pleine de tendresse.

Un long moment, Serge Ladko contempla ce visage adorable. Natcha!.. C'etait bien elle!.. C'etaient bien ses traits chers, ses yeux si purs, ses levres entr'ouvertes comme si elles allaient parler!..

Avec un soupir, il replaca enfin la chere image dans le portefeuille et le portefeuille dans le coffre, qu'il referma avec soin et dont il mit la clef dans sa poche, puis il sortit du tot pour vaquer a d'autres travaux.

Mais il n'avait plus de coeur a l'ouvrage. Bientot ses mains demeurerent inactives, et, assis sur l'un des bancs, le dos tourne a la rive, il laissa son regard errer sur le fleuve. Sa pensee s'envola vers Roustchouk. Il vit sa femme, sa maison riante et pleine de chansons... Certes, il ne regrettait rien. Sacrifier son propre bonheur a la patrie, il le referait si c'etait a refaire... Quelle douleur pourtant qu'un si cruel sacrifice eut ete a ce point inutile! La revolte eclatant prematurement et ecrasee sans recours, combien d'annees encore la Bulgarie gemirait-elle sous le joug des oppresseurs? Lui-meme pourrait-il franchir la frontiere, et, s'il y parvenait, retrouverait-il celle qu'il aimait? Les Turcs ne s'etaient-ils pas emparés, comme d'un otage, de la femme d'un de leurs adversaires les plus determines? S'il en etait ainsi, qu'avaient-ils fait de Natcha?

Helas! cet humble drame intime disparaissait dans la convulsion qui secouait la region balkanique. Combien peu comptait cette misere de deux etres, au milieu de la detresse publique? Toute la peninsule etait parcourue a cette heure par des hordes feroces. Partout le galop sauvage des chevaux faisait trembler la terre, et dans les plus pauvres villages avaient passe la devastation et la guerre.

Contre le colosse turc, deux pygmées: la Serbie et le Montenegro. Ces David réussiraient-ils à vaincre Goliath? Ladko comprenait à quel point la bataille était inégale, et, tout pensif, il plaçait son espoir dans le père de tous les Slaves, le grand Tzar de Russie, qui, un jour peut-être, daignerait étendre sa main puissante au-dessus de ses fils opprimés.

Absorbé dans ses pensées, Serge Ladko avait perdu jusqu'au souvenir du lieu où il se trouvait. Un régiment tout entier eut défilé derrière lui sur la berge qu'il ne se fut pas retourné. *«A fortiori»* ne s'aperçut-il pas de l'arrivée de trois hommes qui venaient de l'amont et marchaient avec précaution. Mais, si Ladko ne vit pas ces trois hommes, ceux-ci le virent aisément, dès que la barge leur apparut au tournant du fleuve. Le trio fit halte aussitôt et tint conciliabule à voix basse.

L'un de ces trois nouveaux venus avait déjà été présenté au lecteur, lors de l'escala à Vienne, sous le nom de Titcha. C'est lui qui, en compagnie d'un acolyte, s'était attaché aux pas de Karl Dragoch, après que le détective eut filé de son côté Ilia Brusch, tandis que ce dernier faisait une innocente démarche près d'un des intermédiaires employés lors des envois d'armes en Bulgarie. Cette filature avait, on s'en souvient, amené jusqu'à proximité de la barge les deux espions, qui, sûrs de connaître l'habitation flottante du policier, s'étaient alors éloignés en projetant de tirer parti de leur découverte. Ces projets, il s'agissait maintenant de les réaliser.

Les trois hommes s'étaient tapis dans l'herbe de la rive, et, de là, ils épiaient Serge Ladko. Celui-ci, poursuivant sa méditation, ignorait leur présence et n'avait aucun soupçon du danger qu'elle lui faisait courir. Le danger était grand, cependant, ces gens en embuscade, trois affiliés de la bande de malfaiteurs qui parcourait alors la région du Danube, n'étant pas de ceux qu'il fait bon rencontrer dans un lieu désert.

De cette bande, Titcha était même un membre important; il pouvait être considéré comme le premier après le chef, dont les exploits valaient au nom du pilote une honteuse célébrité. Quant aux deux autres, Sakmann et Zerlang, simples comparses: des bras, non des têtes.

"C'est lui! murmura Titcha, en arrêtant de la main ses compagnons, dès qu'il découvrit la barge au détour du fleuve.

--Dragoch? interrogea Sakmann.

--Oui.

--Tu en es sûr?

--Absolument.

--Mais tu ne vois pas sa figure, puisqu'il a le dos tourné, objecta Zerlang.

--Ça ne m'avancerait pas à grand'chose de voir sa figure; répondit Titcha. Je ne le connais pas. À peine si je l'ai aperçu à Vienne.

--Dans ce cas!..

--Mais je reconnais parfaitement le bateau, interrompit Titcha, j'ai eu tout le loisir de l'examiner, pendant que Ladko et moi nous étions noyés dans la foule. Je suis certain de ne pas me tromper.

--En route, alors! fit l'un des hommes.

--En route," approuva Titcha, en dépliant un paquet qu'il tenait sous son bras.

Le pilote continuait à ne pas se douter de la surveillance dont il était l'objet. Il n'avait pas entendu les trois hommes arriver; il ne les entendit pas davantage, lorsqu'ils s'approchèrent en étouffant le bruit de leurs pas dans l'herbe épaisse de la rive. Perdu dans son rêve, il laissait sa pensée fuir avec le courant vers Natcha et vers le pays.

Tout à coup une multitude d'inextricables liens s'enroulèrent à la fois autour de lui, l'aveuglant, le paralysant, l'étouffant.

Redressé d'une secousse, il se débattait instinctivement et s'épuisait en vains efforts, quand un choc violent sur le crâne le jeta tout étourdi dans le fond de la barge. Pas si vite, cependant, qu'il n'ait eu le temps de se voir prisonnier des mailles de l'un de ces vastes filets désignés sous le nom d'éperviers, dont lui-même avait usé plus d'une fois pour capturer le poisson.

Lorsque Serge Ladko sortit de ce demi-évanouissement, il n'était plus enveloppé du filet à l'aide duquel on l'avait réduit à l'impuissance. Par contre, étroitement ligotté par les multiples tours d'une corde solide, il n'aurait pu faire le plus petit mouvement; un baillon eut au besoin étouffé ses cris, un impenetrable bandeau lui enlevait l'usage de la vue.

La première sensation de Serge Ladko, en revenant à la vie, fut celle d'un véritable ahurissement. Que lui était-il arrivé? Que signifiait cette inexplicable attaque, et que voulait-on faire de lui? À tout prendre, il avait lieu de se rassurer dans une certaine mesure. Si l'on avait eu l'intention de le tuer, c'eût été chose faite. Puisqu'il était encore de ce monde, c'est qu'on n'en voulait pas à sa vie, et que ses agresseurs, quels qu'ils fussent, n'avaient d'autre intention que de s'emparer de sa personne.

Mais pourquoi, dans quel but s'emparer de sa personne?

À cette question, il était malaise de répondre. Des voleurs?... Ils n'eussent pas pris la peine de ficeler leur victime avec un tel luxe de précautions, quand un coup de couteau les eût servis plus rapidement et plus sûrement. D'ailleurs, combien misérables les voleurs que le contenu de la pauvre barge eût été capable de tenter!

Une vengeance?... Impossibilité plus grande encore. Ilia Brusch n'avait pas d'ennemis. Les seuls ennemis de Ladko, les Turcs, ne pouvaient soupçonner que le patriote bulgare se cachait sous le nom du pêcheur, et, quand bien même ils en auraient été informés, il n'était pas un personnage si considérable qu'ils se fussent risqués à cet acte de violence si loin de la frontière, en plein cœur de l'Empire d'Autriche. Au surplus, des Turcs l'eussent supprimé, eux aussi, plus certainement encore que de simples voleurs.

S'étant convaincu que, pour l'instant du moins, le mystère était impenetrable, Serge Ladko, en homme pratique, cessa d'y penser, et consacra toutes les forces de son intelligence à observer ce qui allait suivre et à chercher les moyens, s'il en existait, de reconquérir sa liberté.

À vrai dire, sa situation ne se prêtait pas à des observations nombreuses. Raidi par l'étreinte d'une corde enroulée en spirales autour de son corps, le moindre mouvement lui était interdit, et le bandeau était si bien appliqué sur ses yeux qu'il n'aurait su dire s'il faisait jour ou s'il faisait nuit. La première chose qu'il reconnut, en concentrant toute son attention dans le sens de l'ouïe, c'est qu'il reposait dans le fond d'un bateau, le sien sans aucun doute, et que ce bateau avançait rapidement sous l'effort de bras robustes. Il entendait distinctement, en effet, le grincement des avirons contre le bois

des tolets, et le bruissement de l'eau glissant sur les flancs de l'embarcation.

Dans quelle direction se dirigeait-on? Tel fut le second problème dont il trouva assez facilement la solution, en constatant une sensible différence de température entre le côté gauche et le côté droit de sa personne. Les secousses que lui communiquait la barge à chaque impulsion des avirons lui montrant qu'il était couché dans le sens de la marche, et le soleil, au moment de l'agression, n'étant guère éloigné du méridien, il en conclut sans peine qu'une moitié de son corps était à l'ombre produite par la paroi de l'embarcation et que celle-ci se dirigeait de l'Ouest à l'Est, en continuant par conséquent à suivre le courant, comme au temps où elle obéissait à son maître légitime.

Aucune parole n'était échangée entre ceux qui le tenaient en leur pouvoir. Nul bruit humain ne frappait son oreille, hors les _han! des nautoniers lorsqu'ils pesaient sur les rames. Cette navigation silencieuse durait depuis une heure et demie environ, quand la chaleur du soleil gagna son visage et lui apprit ainsi que l'on obliquait vers le Sud. Le pilote n'en fut pas étonné. Sa parfaite connaissance des moindres détours du fleuve lui fit comprendre que l'on commençait à suivre la courbe qu'il décrit en face du mont Pilis. Bientôt, sans doute, on reprendrait la direction de l'Est, puis celle du Nord, jusqu'au point extrême d'où le Danube commence à descendre franchement vers la péninsule des Balkans.

Ces prévisions ne se réalisèrent qu'en partie. Au moment où Serge Ladko calculait que l'on avait atteint le milieu de l'anse de Pilis, le bruit des avirons cessa tout à coup. Tandis que la barge courait sur son erre, une voix rude se fit entendre.

"Prends la gaffe," commanda l'un des invisibles assaillants.

Presque aussitôt, il y eut un choc, que suivit un grincement tel qu'en aurait pu produire le bordage éraflant un corps dur, puis Serge Ladko fut soulevé et hissé de mains en mains.

Évidemment la barge avait accosté un autre bateau de dimensions plus considérables, à bord duquel le prisonnier était embarqué à la façon d'un colis. Celui-ci tendait vainement l'oreille afin de saisir au passage quelques paroles. Pas un mot n'était prononcé. Les geoliers ne se révélaient que par le contact de leurs mains brutales et par le souffle de leurs poitrines haletantes.

Ballotté, tirailonné en tous sens, Serge Ladko, d'ailleurs, n'eut pas le loisir de la réflexion. Après l'avoir monté, on le descendit le long d'une échelle qui lui laboura cruellement les reins. Aux heurts dont il était meurtri, il comprit qu'on le faisait passer par une ouverture étroite, et enfin, bandeau et baillon arrachés, il fut jeté bas comme un paquet, tandis que le bruit sourd d'une trappe qui se ferme résonnait au-dessus de lui.

Il fallut un long moment, à Serge Ladko, tout étourdi de la secousse, pour reprendre conscience de lui-même. Quand il y fut parvenu, sa situation ne lui parut pas améliorée, bien qu'il eût retrouvé l'usage de la parole et de la vue. Si l'on avait jugé un baillon inutile, c'est évidemment que personne ne pouvait entendre ses cris, et la suppression de son bandeau ne lui était pas d'un plus grand secours. C'est en vain qu'il ouvrait les yeux. Autour de lui tout était ombre. Et quelle ombre! Le prisonnier, qui, d'après la succession des sensations ressenties, supposait avoir été déposé dans la cale d'un bateau, s'épuisait en inutiles efforts pour découvrir la plus faible raie de lumière filtrant à travers le joint d'un panneau. Il ne distinguait rien. Ce n'était pas l'obscurité d'une cave, dans laquelle l'œil parvient encore à discerner quelque vague lueur: c'était le noir total, absolu, comparable seulement

a celui qui doit regner dans la tombe.

Combien d'heures s'écouleront ainsi? Serge Ladko estimait qu'on était parvenu au milieu de la nuit, quand un vacarme, assourdi par la distance, parvint jusqu'à lui. On courait, on piétinait. Puis le bruit se rapprocha. De lourds colis étaient traînés directement au-dessus de sa tête, et c'est à peine, il l'eut juré, si l'épaisseur d'une planche le séparait des travailleurs inconnus.

Le bruit se rapprocha encore. On parlait maintenant à côté de lui, sans doute derrière l'une des cloisons délimitant sa prison, mais, de ce qu'on disait, il était impossible de deviner le sens.

Bientôt, d'ailleurs, le bruit s'apaisa, et de nouveau ce fut le silence autour du malheureux pilote qu'environnait une ombre impenétrable.

Serge Ladko s'endormit

XI

AU POUVOIR D'UN ENNEMI

Après que Karl Dragoch et ses hommes eurent battu en retraite, les vainqueurs étaient d'abord restés sur le lieu du combat, prêts à s'opposer à un retour offensif, tandis que la charrette s'éloignait dans la direction du Danube. Ce fut seulement quand le temps écoulé eut rendu certain le départ définitif des forces de police que, sur un ordre de son chef, la bande des malfaiteurs se mit en marche à son tour.

Ils eurent bientôt atteint le fleuve, qui coulait à moins de cinq cents mètres. La charrette les y attendait, en face d'un chaland, dont on apercevait la masse sombre à quelques mètres de la rive.

La distance était médiocre et les travailleurs nombreux. En peu d'instants, le va-et-vient de deux bachots eut transporté à bord de ce chaland le chargement de la voiture. Aussitôt, celle-ci s'éloigna et disparut dans la nuit, tandis que la plupart des combattants de la clairière se dispersaient à travers la campagne, après avoir reçu leur part de butin. Du crime qui venait d'être commis, il ne subsistait plus d'autre trace qu'un amoncellement de colis encombrant le pont de la gabarre, à bord de laquelle ne s'étaient embarqués que huit hommes.

En réalité, la fameuse bande du Danube était exclusivement composée de ces huit hommes. Quant aux autres, ils représentaient une faible partie d'un personnel indéterminé de sous-ordres, dont telle ou telle fraction était utilisée, selon la région exploitée: Ceux-ci demeuraient toujours étrangers à l'exécution proprement dite des coups de main, et leur rôle, limité aux fonctions de porteurs, de vedettes ou de gardes du corps, ne commençait qu'au moment où il s'agissait d'évacuer vers le fleuve le butin conquis.

Cette organisation était des plus habiles. Par ce moyen, la bande disposait, sur tout le parcours du Danube, d'innombrables affiliés dont bien peu se rendaient compte du genre d'opérations auxquelles ils apportaient leur concours. Recrutés dans la classe la plus illettrée, de véritables brutes en général, ils croyaient participer à de vulgaires actes de contrebande et ne cherchaient pas à en savoir davantage. Jamais ils n'avaient songé à établir le moindre rapprochement entre celui qui commandait les expéditions auxquelles ils prenaient part et ce fameux Ladko qui, tout en leur cachant son nom, semblait se complaire étrangement à laisser une trace quelconque de son état civil sur chaque théâtre de ses crimes.

Leur indifférence paraîtra moins surprenante, si l'on veut bien considérer que ces crimes, commis sur tout le cours du Danube, étaient éparpillés sur une immense étendue. L'émotion publique avait donc, entre chacun d'eux, le temps de se calmer. C'est surtout dans les bureaux de la police, ou venaient se centraliser toutes les plaintes des régions riveraines, que le nom de Ladko avait acquis sa triste célébrité. Dans les villes, la classe bourgeoise, à cause des manchettes ronflantes des journaux, lui accordait encore un intérêt spécial. Mais pour la masse du peuple, et, a fortiori, pour les paysans, il n'était qu'un malfaiteur comme un autre, dont on a souffert une fois et qu'on ne revoit plus ensuite.

Au contraire, les huit hommes restés à bord du chaland se connaissaient tous entre eux et formaient une véritable bande. À l'aide de leur bateau, ils montaient ou descendaient sans cesse le Danube. Que l'occasion d'une profitable opération se présentât, ils s'arrêtaient, recrutaient dans les environs le personnel nécessaire, puis, le butin en sûreté dans leur cachette flottante, ils repartaient, en quête de nouveaux exploits.

Quand le chaland était plein, ils gagnaient la mer Noire ou un vapeur à leur dévotion venait croiser au jour fixe. Transportées à bord de ce vapeur, les richesses volées, et parfois acquises au prix d'un meurtre, y devenaient brave et loyale cargaison, capable d'être échangée contre de l'or, dans des contrées lointaines, au grand soleil des honnêtes gens.

C'est exceptionnellement que la bande, la nuit précédente, avait fait parler d'elle à si faible distance de son précédent méfait. Elle ne commettait pas, d'ordinaire, une telle faute, qui, répétée, eût pu donner l'éveil aux complices inconscients qu'elle embauchait dans le pays. Mais, cette fois, son capitaine avait eu une raison particulière de ne pas s'éloigner, et si cette raison n'était pas celle que lui avait attribuée Karl Dragoch, en causant à Ulm avec Friedrich Uhlmann, la personnalité du policier n'y était cependant pas étrangère.

Reconnu à Vienne par le chef de bande lui-même, alors accompagné de son second, Titcha, il avait été, depuis cet instant, suivi à la piste, sans le savoir, par une série d'affiliés locaux auxquels on n'avait dit que l'essentiel, et le chaland s'était appliqué à ne précéder la barge que de quelques kilomètres. Cet espionnage, des plus malaises dans une contrée souvent découverte et où abondaient en ce moment les gens de police, avait été forcément intermittent, et le hasard avait voulu que jamais Karl Dragoch et son hôte ne fussent aperçus en même temps. Rien n'avait donc permis de supposer que la barge eût deux habitants, ni d'admettre, par conséquent, la possibilité d'une erreur.

En instituant cette surveillance, le capitaine des bandits revêtait d'un coup de maître. Supprimer le détective? Il n'y songeait pas. Pour le moment tout au moins, il projetait seulement de s'en emparer, Karl Dragoch en son pouvoir, il aurait ensuite la partie belle pour traiter d'égal à égal, si jamais un sérieux danger le menaçait.

Pendant plusieurs jours, l'occasion de cet enlèvement ne s'était pas présentée. Ou bien la barge s'arrêtait le soir à trop faible distance d'un centre habité, ou bien on rencontrait dans son voisinage trop immédiat quelques-uns des agents égrenés sur la rive et dont la qualité ne pouvait échapper à un professionnel du crime.

Le matin du 29 août, enfin, les circonstances avaient paru favorables. La tempête qui, la nuit précédente, avait protégé la bande pendant qu'elle s'attaquait à la villa du comte Hagueneau, devait avoir plus ou moins dispersé les policiers qui précédaient ou suivaient leur chef le long du fleuve. Peut-être celui-ci serait-il momentanément seul et sans

defense. Il fallait en profiter.

Aussitot la voiture chargée des dépouilles de la villa, Titcha avait été dépeché avec deux des hommes les plus résolus. On a vu comment les trois aventuriers s'étaient acquittés de leur mission, et comment le pilote Serge Ladko était devenu leur prisonnier, au lieu et place du détective Karl Dragoch.

Jusqu'ici, Titcha n'avait pu renseigner son capitaine sur l'heureuse issue de sa mission que par les quelques mots brefs échangés dans la clairière, au moment où l'escouade de police était survenue sur la route. L'entretien serait nécessairement repris à ce sujet, mais, pour l'instant, il ne pouvait en être question. Avant tout, il s'agissait de faire disparaître et de mettre à l'abri les nombreux colis entassés sur le pont, et c'est à quoi s'employèrent sans tarder les huit hommes formant l'équipage de la gabarre.

Soit à bras, soit en les faisant glisser sur des plans inclinés, ces colis furent d'abord introduits dans l'intérieur du bateau, premier travail qui n'exigea que quelques minutes, puis on procéda à l'arrimage définitif. Pour cela le plancher de la cale fut soulevé et laissa à découvert une ouverture béante, à la place où l'on se fut légitimement attendu à trouver l'eau du Danube. Une lanterne, descendue dans ce deuxième compartiment, permit d'y distinguer un amoncellement d'objets hétéroclites qui le remplissaient déjà en partie. Il restait assez de place, cependant, pour que les dépouilles du comte Hagueneau pussent être logées à leur tour dans l'introuvable cachette.

Merveilleusement truquée, en effet, était cette gabarre qui servait à la fois de moyen de transport, d'habitation et de magasin inviolable. Au-dessous du bateau visible, un autre plus petit s'appliquait, le pont de celui-ci formant le fond de celui-là. Ce second bateau, d'une profondeur de deux mètres environ, avait un déplacement tel, qu'il fut capable de porter le premier et de le soulever d'un pied ou deux au-dessus de la surface de l'eau. On avait remédié à cet inconvénient, qui aurait, sans cela, dévoilé la supercherie, en chargeant le bateau inférieur d'une quantité de lest suffisante à le noyer entièrement, de telle sorte que le chaland supérieur gardât la ligne de flottaison qu'il devait avoir à vide.

Vide, sa cale l'était toujours, les marchandises volées, qui allaient s'entasser dans le double fond, y remplaçaient un poids correspondant de lest, et l'aspect de l'extérieur n'était en rien modifié.

Par exemple cette gabarre, qui, légère, aurait du normalement caler à peine un pied, s'enfonçait dans l'eau de près de sept. Cela n'était pas sans créer de réelles difficultés dans la navigation du Danube et rendait nécessaire le concours d'un excellent pilote. Ce pilote, la bande le possédait dans la personne de Yacoub Ogul, un israélite natif lui aussi de Roustchouk. Très pratique du fleuve, Yacoub Ogul aurait pu lutter avec Serge Ladko lui-même pour la parfaite connaissance des passes, des chenaux et des bancs de sable; d'une main sûre, il dirigeait le chaland à travers les rapides semés de rochers que l'on rencontre parfois sur son cours.

Quant à la police, elle pouvait examiner le bateau tant que cela lui plairait. Elle pouvait en mesurer la hauteur intérieure et extérieure sans trouver la plus petite différence. Elle pouvait sonder tout autour sans rencontrer la cachette sous-marine, établie suffisamment en retrait, et de lignes assez fuyantes pour qu'il fut impossible de l'atteindre. Toutes ses investigations l'amèneraient uniquement à constater que ce chaland était vide et que ce chaland vide s'enfonçait dans l'eau de la quantité strictement suffisante pour équilibrer son poids.

En ce qui concerne les papiers, les precautions n'etaient pas moins bien prises. Dans tous les cas, soit qu'elle descendit le courant, soit qu'elle le remontat, la gabarre, ou allait chercher des marchandises, ou, marchandises débarquées, retournait a son port d'attache. Selon le choix qui paraissait le meilleur, elle appartenait, tantot a M. Constantinesco, tantot a M. Wenzel Meyer, tous deux commercants, l'un de Galatz, l'autre de Vienne. Les papiers, illustres des cachets les plus officiels, etaient a ce point en regle, que jamais personne n'avait songe a les verifier. L'eut-on fait, d'ailleurs, que l'on aurait constate l'existence d'un Constantinesco ou d'un Wenzel Meyer dans l'une ou l'autre des deux villes indiquees. En realite, le proprietaire s'appelait Ivan Striga.

Le lecteur se rappellera peut-etre que ce nom appartenait a un des individus les moins recommandables de Roustchouk, qui, apres s'etre vainement oppose au mariage de Serge Ladko et de Natcha Gregorevitch, avait disparu ensuite de la ville. Sans qu'on entendit parler positivement de lui, de mauvais bruits avaient alors couru sur son compte, et la rumeur publique l'accusait de tous les crimes.

Pour une fois, la rumeur publique ne se trompait pas. Avec sept autres miserables de son espece, Ivan Striga avait, en effet, forme une bande de veritables pirates, qui, depuis lors, ecumait litteralement les deux rives du Danube.

Avoir trouve ainsi le chemin de la richesse facile, c'etait quelque chose; s'assurer la securite, c'etait mieux encore. Dans ce but, au lieu de cacher son nom et son visage, ainsi que l'aurait fait un malfaiteur vulgaire, il s'etait arrange de maniere, a ne pas etre un anonyme pour ses victimes. Bien, entendu, ce n'etait pas son vrai nom qu'il leur faisait connaitre. Non, celui qu'il avait resolu de laisser deviner avec une adroite imprudence, c'etait celui de Serge Ladko.

S'abriter, afin d'echapper aux consequences d'un forfait, derriere une personnalite d'emprunt, c'est un stratageme assez commun, mais Striga l'avait renove par le choix intelligent du pseudonyme qu'il s'attribuait.

Si le nom de Ladko n'etait, ni plus ni moins qu'un autre, capable de creer une confusion et, par suite, hors le cas de flagrant delit, de detourner les soupcons au profit du coupable, il possedait quelques avantages qui lui etaient propres.

En premier lieu, Serge Ladko n'etait pas un mythe. Il existait, si le coup de fusil qui l'avait salue a son depart de Roustchouk ne l'avait pas abattu pour jamais. Bien que Striga se vantat volontiers d'avoir supprime son ennemi, la verite est qu'il n'en savait rien. Peu importait, d'ailleurs, au point de vue de l'enquete qui pouvait etre faite a Roustchouk. Si Ladko etait mort, la police ne pourrait rien comprendre aux accusations dont il serait l'objet. S'il etait vivant, elle trouverait un homme de chair et d'os, d'une honorabilite si bien etablie que l'enquete, selon toute vraisemblance, en resterait la. Sans doute, on rechercherait alors ceux qui auraient la malchance d'etre ses homonymes. Mais, avant qu'on eut passe au crible tous les Ladkos du monde, il coulerait de l'eau sous les ponts du Danube!

Que si, d'aventure, les soupcons, a force d'etre diriges dans la meme direction, finissaient par entamer la cuirasse d'honorabilite de Serge Ladko, ce serait alors un resultat doublement heureux. Outre qu'il est toujours agreable a un bandit de savoir qu'un autre est inquiete a sa place, cette substitution lui devient plus agreable encore quand il a voue a sa victime une haine mortelle.

Alors meme que ces deductions eussent ete deraisonnables, l'absence de Serge Ladko, dont personne ne connaissait la patriotique mission, les

eut rendues logiques. Pourquoi le pilote etait-il parti sans crier gare? La section locale de la police du fleuve commencait precisement a se poser cette question au moment ou Karl Dragoch decouvrait ce qu'il croyait etre la verite, et, comme chacun sait, lorsque la police commence a se poser des questions, il y a peu de chances qu'elle y reponde avec bienveillance.

Ainsi, la situation etait bien nette dans sa dramatique complication. Une longue serie de crimes que des maladroites voulues faisaient toujours attribuer a un certain Ladko, de Roustchouk; le pilote du meme nom, vaguement, tres vaguement encore soupconne, a cause de son absence, d'etre le coupable, tandis qu'a des centaines de kilometres un Ladko, accuse par de plus serieuses presumptions, etait depiste sous le deguisement du pecheur Ilija Bruschi; et Striga, pendant ce temps, reprenant, apres chaque expedition, son etat civil authentique, pour circuler librement sur le Danube.

Toutefois, pour que sa securite ne fut pas menacee, la condition essentielle etait que l'on fit disparaitre toute trace compromettante dans le plus bref delai possible. C'est pourquoi, ce soir-la, le butin nouvellement conquis fut, comme de coutume, rapidement depose dans l'introuvable cachette. C'est le bruit de cet arrimage que le veritable Serge Ladko entendit dans son cachot pris aux depens de cette meme cale sous-marine, au fond de laquelle nulle puissance humaine n'etait capable de le secourir. Puis, le parquet remis en place, les hommes remonterent sur le pont dont les panneaux furent refermes. La police pouvait venir desormais.

Il etait, a ce moment, pres de trois heures du matin. L'equipage de la gabarre, surmene par les fatigues de cette nuit et par celles de la nuit precedente, aurait eu grand besoin de repos, mais il ne pouvait en etre question.

Striga, desireux de s'eloigner au plus vite du lieu de son dernier crime, donna l'ordre de se mettre en route en profitant de l'aube naissante, ordre qui fut execute sans un murmure, chacun comprenant la force des raisons qui le dictaient.

Pendant qu'on s'occupait de ramener l'ancre a bord et de pousser le chaland au milieu du fleuve, Striga s'enquit des peripeties de l'expedition de la matinee.

"Ca a ete tout seul, lui repondit Titcha. Le Dragoch a ete pris au premier coup de filet comme un simple brochet.

--Vous a-t-il vus?

--Je ne crois pas. Il avait autre chose a penser.

--Il ne s'est pas debattu?

--Il a essaye, la canaille. J'ai du l'assommer a moitie pour le faire tenir tranquille.

--Tu ne l'as pas tue, au moins? demanda vivement Striga.

--Que non pas! Etourdi tout au plus. J'en ai profite pour le ligotter proprement. Mais je n'avais pas fini le paquetage que le colis respirait comme pere et mere.

--Et maintenant?

--Il est dans la cale. Dans le double fond, naturellement.

--Sait-il ou on l'a transporte?

--Il faudrait alors qu'il soit rudement malin, declara Titcha en riant bruyamment. Tu dois bien penser que je n'ai oublie ni le baillon, ni le bandeau. On ne les a retires que le particulier en cage. La, il peut, si ca lui convient, chanter des romances et admirer le paysage.

Striga sourit sans repondre. Titcha reprit:

---J'ai fait ce que tu as commande, mais ou cela nous menera-t-il?

--Ne serait-ce qu'a desorganiser la brigade privee de son chef, repondit Striga.

Titcha haussa les epaules.

--On en nommera un autre, dit-il.

--Possible, mais il ne vaudra peut-etre pas celui que nous tenons. Dans tous les cas, nous pourrons causer. Au besoin, nous le rendrions en echange des passeports qui nous seraient necessaires. Il est donc essentiel de le garder vivant.

--Il l'est, affirma Titcha.

--A-t-on pense a lui donner a manger?

--Diable!... fit Titcha en se grattant la tete. On l'a tout a fait oublie. Mais douze heures d'abstinence n'ont jamais fait de mal a personne, et je lui porterai son diner des que nous serons en marche ... A moins que tu ne veuilles le lui porter toi-meme, pour te rendre compte par tes yeux?

--Non, dit vivement Striga. Je prefere qu'il ne me voie pas. Je le connais et il ne me connait pas. C'est un avantage que je ne veux pas perdre.

--Tu pourrais mettre un masque.

--Ca ne prendrait pas avec Dragoch. Pas besoin qu'on lui montre son visage. La taille, la carrure, le moindre detail lui suffit pour reconnaitre les gens.

--Alors, je suis frais, moi, qui suis oblige de lui porter sa pitance!

--Il faut bien que quelqu'un le fasse ... D'ailleurs, Dragoch n'est pas bien dangereux actuellement, et, s'il le redevient jamais, c'est que nous serons a l'abri.

--Amen!.. fit Titcha.

--Pour le moment, reprit Striga, on va le laisser dans sa boite. Pas trop longtemps, par exemple, sans quoi il finirait par mourir asphyxie. On le remontera dans une cabine du pont quand nous aurons depasse Budapest, demain matin, apres mon depart.

--Tu as donc l'intention de t'absenter? demanda Titcha.

--Oui, repondit Striga. Je quitterai le chaland de temps en temps afin de recueillir des informations sur la rive. Je verrai ce qu'on dit de notre derniere affaire et de la disparition de Dragoch.

--Et si tu te fais pincer? objecta Titcha.

--Pas de danger. Personne ne me connait, et la police du fleuve doit etre dans le marasme. Pour les autres, j'aurai, s'il le faut, une

identite toute neuve.

--Laquelle?

--Celle du celebre Ilia Brusch, pecheur insigne et laureat de la Ligue Danubienne.

--Quelle idee!

--Excellente. J'ai le bateau d'Ilia Brusch. Je lui emprunterai sa peau, a l'exemple de Karl Dragoch.

--Et si l'on te demande du poisson?

--J'en acheterai, s'il le faut, pour le revendre.

--Tu as reponse a tout.

--Parbleu!"

La conversation prit fin sur ce mot. Le chaland avait commence a suivre le fil du courant. Il soufflait une legere brise du Nord qui serait tres favorable quand, un peu au-dessus de Visegrad, le Danube, revenant sur lui-meme, suivrait la direction du Sud. Jusque-la, au contraire, cette brise du Nord retardait singulierement le bateau, et Striga, presse de s'eloigner du theatre de ses exploits, donna l'ordre de border deux longs avirons qui aideraient a gagner contre le vent.

Il fallut trois heures pour parcourir dix kilometres et atteindre le premier coude du fleuve, puis deux heures encore pour suivre la courbe que dessine le Danube avant d'adopter franchement la direction du Sud. Un peu en amont de Waitzen, on put enfin abandonner les avirons, et, sous la pousse de la voile, la marche du bateau fut notablement acceleree.

Vers onze heures on passa devant Saint-Andre ou les deux charretiers Kaiserlick et Vogel avaient pretendu se rendre au cours de la nuit precedente. Il ne fut pas question de s'y arreter, et le chaland continua a deriver vers Budapest, encore distante de vingt-cinq a trente kilometres.

A mesure qu'on gagnait vers l'aval, l'aspect des rives devenait plus severe. Les iles ombreuses et verdoyantes se multipliaient, ne laissant parfois entre elles que d'etroits canaux, interdits aux chalands, mais suffisants pour la navigation de plaisance.

Dans cette partie du Danube, la batellerie commence a devenir assez active. Il y a meme de frequents encombrements, car le cours du fleuve est resserre entre les premieres ramifications des Alpes Norriques et les dernieres ondulations des Karpathes. Quelquefois se produisent des echouages ou des abordages, peu dommageables en somme, pour peu que l'attention des pilotes soit un seul instant en defaut. En general, le malheur se reduit a une perte de temps. Mais que de cris, que de querelles, au moment de la collision!

Le chaland, dont Striga etait le capitaine, devait etre compte parmi les mieux diriges. De grande taille, puisque sa capacite depassait deux cents tonnes, le pont proprement dit en etait recouvert d'une sorte de superstructure, d'un spardeck, qui formait, a l'arriere, le toit du rouf habite par le personnel. Un matereau a l'avant servait a hisser le pavillon national, et, a la poupe, un gouvernail a large safran permettait au pilote de maintenir le bateau en bonne direction.

A mesure qu'on descendait le courant, l'animation du fleuve allait croissant, ainsi que cela se produit aux approches des grandes cites.

Des embarcations legeres, a vapeur ou a voiles, chargees de promeneurs ou de touristes, se glissaient entre les iles. Bientot, dans le lointain, la fumee de cheminées d'usines empata l'horizon, annoncant les faubourgs de Budapest.

A ce moment, il se produisit un fait singulier. Sur un signe de Striga, Titcha penetra dans le rouf de l'arriere, avec un de ses compagnons de l'equipage. Les deux hommes en ressortirent bientot. Ils escortaient une femme d'une taille elancee, mais dont il etait malaise de voir les traits a demi caches par un baillon. Les mains liees derriere le dos, cette femme marchait entre ses deux gardiens, sans essayer d'une resistance dont l'experience lui avait sans doute demontre l'inutilite. Docilement, elle descendit dans la cale par l'echelle du grand panneau, puis dans un compartiment du double fond dont la trappe fut refermee sur elle. Cela fait, Titcha et son compagnon reprirent leurs occupations, comme si de rien n'etait.

Vers trois heures de l'apres-midi, le chaland s'engagea entre les quais de la capitale de la Hongrie. A droite, c'etait Buda, l'ancienne ville turque; a gauche, Pest, la ville moderne. A cette epoque, Buda etait, plus qu'elle ne l'est restee de nos jours, une de ces vieilles et pittoresques cites que le progres egalitaire tend a faire disparaitre. Par contre, Pest, si son importance etait deja considerable, n'avait pas encore atteint le prodigieux developpement qui a fait d'elle la plus importante et la plus belle metropole de l'Europe orientale.

Sur les deux rives, et notamment sur la rive gauche, se succedaient les maisons a arcades et a terrasses, que dominaient les clochers des eglises dores par les rayons du soleil, et la longue enfilade des quais ne manquait ni de noblesse ni de grandeur.

Le personnel du chaland n'accordait pas son attention a ce spectacle enchanteur. La traversee de Budapest pouvant menager de desagreables surprises a des gens si sujets a caution, l'equipage n'avait d'yeux que pour le fleuve ou se croisaient de nombreuses embarcations. Ce prudent souci permit a Striga de distinguer en temps voulu, au milieu des autres, un bateau conduit par quatre hommes, qui se dirigeait en droite ligne vers le chaland. Ayant reconnu un canot de la police fluviale, il avertit d'un coup d'oeil Titcha, qui, sans autre explication, s'affala par le panneau dans la cale.

Striga ne s'etait pas trompe. En quelques minutes, ce canot eut rallie la gabarre. Deux hommes monterent a bord.

"Le patron? demanda l'un des nouveaux arrivants.

--C'est moi, repondit Striga en faisant un pas en avant de ses compagnons.

--Votre nom?

--Ivan Striga.

--Votre nationalite?

--Bulgare.

--D'ou vient cette gabarre?

--De Vienne.

--Ou va-t-elle?

--A Galatz.

--Son propriétaire?

--M. Constantinesco, de Galatz.

--Chargement?

--Neant. Nous retournons a vide.

--Vos papiers?

--Les voici, dit Striga, en offrant au questionneur les documents demandés.

--C'est bon, approuva celui-ci, qui les restitua apres un examen consciencieux. Nous allons jeter un coup d'oeil dans votre cale.

--A votre aise, conceda Striga. Je vous ferai toutefois remarquer que c'est la quatrieme visite que nous subissons depuis notre depart de Vienne. Ce n'est pas agreable."

Le policier, declinant du geste toute responsabilite personnelle dans les ordres dont il n'etait que l'executeur, descendit sans repondre par le panneau. Arrive au bas de l'echelle, il s'avanca de quelques pas dans la cale dont son regard fit le tour, puis il remonta. Rien n'etait venu l'avertir que sous ses pieds gisaient deux creatures humaines, un homme, d'un cote, une femme de l'autre, toutes deux reduites a l'impuissance et hors d'etat de demander du secours. La visite ne pouvait etre plus consciencieuse ni plus longue. Le chaland etant completement vide, il n'y avait pas lieu de s'enquerir de la provenance de son chargement, ce qui simplifiait beaucoup les choses.

Le policier reparut donc au jour, et, sans poser d'autres questions, regagna son canot, qui s'eloigna vers de nouvelles perquisitions, tandis que la gabarre continuait lentement sa route vers l'aval.

Quand les dernieres maisons de Budapest eurent ete laissees en arriere, le moment parut venu de s'occuper de la prisonniere de la cale. Titcha et son compagnon disparurent dans l'interieur, pour en ressortir bientot, escortant cette meme femme qui y avait ete incarceee quelques heures plus tot, et qui fut reintegree dans le rouf. Des autres hommes de l'equipage, nul ne sembla preter la moindre attention a cet incident.

On ne fit halte qu'a la nuit, entre les bourgs d'Ercsin et d'Adony, a plus de trente kilometres au-dessous de Budapest, et l'on repartit le lendemain des l'aube. Au cours de cette journee du 31 aout, la derive fut interrompue par quelques arrêts, pendant lesquels Striga quitta le bord, en utilisant la barge, conquise, a ce qu'il pensait, sur Karl Dragoch. Loin de se cacher, il accostait dans les villages, se presentait aux habitants comme etant ce fameux laureat de la Ligue Danubienne, dont la renommee n'avait pu manquer de parvenir jusqu'a eux, et engageait des conversations qu'il aiguillait adroitement sur les sujets qui lui tenaient au coeur.

Tres maigre fut sa recolte de renseignements. Le nom d'Ilia Brusch ne paraissait pas etre populaire dans cette region. Sans doute, a Mohacs, Apatin, Neusatz, Semlin ou Belgrade, qui sont des villes importantes, il en serait autrement. Mais Striga n'avait pas l'intention de s'y risquer et il comptait bien se borner a prendre langue dans des villages, ou la police exerçait necessairement une surveillance moins effective. Par malheur, les paysans ignoraient generalement le concours de Sigmaringen et se montraient tres rebelles aux interviews. D'ailleurs, ils ne savaient rien. Ils ignoraient Karl Dragoch plus encore qu'Ilia Brusch, et Striga deploya en vain tous les raffinements de sa diplomatie.

Ainsi que cela avait ete convenu la veille, c'est pendant une des

absences de Striga que Serge Ladko fut remonte au jour et transporte dans une petite cabine dont la porte fut soigneusement verrouillee. Precaution peut-etre exageree, tout mouvement etant interdit au prisonnier etroitement ligotte.

Les journees du 1er au 6 septembre s'ecoulerent paisiblement. Pousse a la fois par le courant et par un vent favorable, le chaland continuait a deriver, a raison d'une soixantaine de kilometres par vingt-quatre heures. La distance parcourue aurait meme ete sensiblement plus grande sans les arrêts que rendaient necessaires les absences de Striga.

Si les excursions de celui-ci etaient toujours aussi steriles au point de vue special des renseignements, une fois, du moins, il reussit, en utilisant ses talents professionnels, a les rendre profitables a d'autres egards.

Ceci se passait le 5 septembre. Ce jour-la, le chaland etant venu mouiller a la nuit en face d'un petit bourg du nom de Szuszek, Striga descendit a terre comme de coutume. La soiree etait avancee. Les paysans, qui se couchent d'ordinaire avec le soleil, ayant pour la plupart reintegre leurs demeures, il deambulait solitairement, quand il avisa une maison d'apparence assez cossue, dont le proprietaire, plein de confiance dans la probite publique, avait laisse la porte ouverte, en s'absentant pour quelque course dans le voisinage.

Sans hesiter, Striga s'introduisit dans cette maison, qui se trouva etre un magasin de detail, ainsi que l'existence d'un comptoir le lui demonstra. Prendre dans le tiroir de ce comptoir la recette de la journee, cela ne demanda qu'un instant. Puis, non content de cette modeste rapine, il eut tot fait de decouvrir dans le corps inferieur d'un bahut, dont l'effraction ne fut qu'un jeu pour lui, un sac rondelet, qui rendit au toucher un son metallique de bon augure.

Ainsi nanti, Striga s'empressa de regagner son chaland, qui, l'aube venue, etait deja loin.

Telle fut la seule aventure du voyage.

A bord, Striga avait d'autres occupations. De temps a autre, il disparaissait dans le rouf, et s'introduisait dans une cabine situee en face de celle ou l'on avait depose Serge Ladko. Parfois, sa visite ne durait que quelques minutes, parfois elle se prolongeait davantage. Il n'etait pas rare, dans ce dernier cas, qu'on entendit jusque sur le pont l'echo d'une violente discussion, ou l'on discernait une voix de femme repondant avec calme a un homme en fureur. Le resultat etait alors toujours le meme: indifference generale de l'equipage et sortie furibonde de Striga, qui s'empressait de quitter le bord pour calmer ses nerfs irrites.

C'est principalement sur la rive droite qu'il poursuivait ses investigations. Rares, en effet, sont les bourgs et les villages de la rive gauche au dela de laquelle s'etend a perte de vue l'immense puzsta..

Cette puzsta, c'est la plaine hongroise par excellence, que limitent, a pres de cent lieues, les montagnes de la Transylvanie. Les lignes de chemins de fer qui la desservent traversent une infinie etendue de landes desertes, de vastes paturages, de marais immenses ou pullule le gibier aquatique. Cette puzsta, c'est la table toujours genereusement servie pour d'innombrables convives a quatre pattes, ces milliers et ces milliers de ruminants qui constituent l'une des principales richesses du royaume de Hongrie. A peine, s'il s'y rencontre quelques champs de ble ou de mais.

La largeur du fleuve est devenue considerable alors, et de nombreux

ilots ou îles en divisent le cours. Telles de ces dernières sont de grande étendue et laissent de chaque côté deux bras où le courant acquiert une certaine rapidité.

Ces îles ne sont point fertiles. À leur surface ne poussent que des bouleaux, des trembles, des saules, au milieu du limon déposé par les inondations qui sont fréquentes. Cependant on y récolte du foin en abondance, et les barques, chargées jusqu'au plat bord, le charrient aux fermes ou aux bourgades de la rive.

Le 6 septembre, le chaland mouilla à la tombée de la nuit. Striga était absent à ce moment. S'il n'avait voulu se risquer, ni à Neusatz, ni à Peterwardein qui lui fait face, l'importance relative de ces villes pouvant être une cause de dangers, il s'était du moins arrêté, afin d'y continuer son enquête, au bourg de Karlovitz, située une vingtaine de kilomètres en aval. Sur son ordre, le chaland n'avait fait halte que deux ou trois lieues plus bas, pour attendre son capitaine, qui le rejoindrait en s'aidant du courant.

Vers neuf heures du soir, celui-ci n'en était plus fort éloigné. Il ne se pressait pas. Laisant fuir la barge au gré du courant, il s'abandonnait à des pensées en somme assez riantes. Son stratagème avait pleinement réussi. Personne ne l'avait suspecté et rien ne s'était opposé à ce qu'il se renseignât librement. À vrai dire, de renseignements, il n'en avait guère récolté. Mais cette ignorance publique, qui confinait à l'indifférence, était, en somme, un symptôme favorable. Bien certainement, dans cette région, on n'avait que très vaguement entendu parler de la bande du Danube, et l'on ignorait jusqu'à l'existence de Karl Dragoch, dont la disparition ne pouvait, par suite, causer d'émotion.

D'un autre côté, que ce fut à cause de la suppression de son chef ou en raison de la pauvreté de la région traversée, la vigilance de la police paraissait grandement diminuée. Depuis plusieurs jours, Striga n'avait aperçu personne qui eût la tournure d'un agent, et nul ne parlait de la surveillance fluviale si active deux ou trois cent kilomètres en amont.

Il y avait donc toutes chances pour que le chaland arrivât heureusement au terme de son voyage, c'est-à-dire à la mer Noire, où son chargement serait transporté à bord du vapeur accoutumé. Demain, on serait au-delà de Semlin et de Belgrade. Il suffirait ensuite de longer de préférence la rive serbe pour se mettre à l'abri de toute fâcheuse surprise. La Serbie devait être, en effet, plus ou moins désorganisée par la guerre qu'elle soutenait contre la Turquie et il n'y avait pas apparence que les autorités riveraines perdissent leur temps à s'occuper d'une gabarre descendant à vide le cours du fleuve.

Qui sait? Ce serait peut-être le dernier voyage de Striga. Peut-être se retirerait-il au loin, après fortune faite, riche, considéré--et heureux, songeait-il, en pensant à la prisonnière enfermée dans la gabarre.

Il en était là de ses réflexions quand ses yeux tombèrent sur les coffres symétriques dont les couvercles avaient si longtemps servi de couchettes à Karl Dragoch et à son hôte, et tout à coup cette pensée lui vint que, depuis huit jours qu'il était maître de la barge, il n'avait pas songé à en explorer le contenu. Il était grand temps de réparer cet inconcevable oubli.

En premier lieu, il s'attaqua au coffre de tribord qu'il fractura en un tour de main. Il n'y trouva que des piles de linge et de vêtements rangés en bon ordre. Striga, qui n'avait que faire de cette défroque, referma le coffre et s'attaqua au suivant.

Le contenu de celui-ci n'était pas fort différent du précédent, et

Striga desappointe allait y renoncer, quand il decouvrit dans un des coins un objet plus interessant. Si les articles d'habillement ne pouvaient rien lui apprendre, il n'en serait peut-etre pas de meme de ce gros portefeuille qui, selon toute vraisemblance, devait contenir des papiers. Or, les papiers ont beau etre muets, rien n'egale, dans certains cas, leur eloquence.

Striga ouvrit ce portefeuille, et, conformement a son espoir, il s'en echappa de nombreux documents, dont il entreprit le patient examen. Les quittances, les lettres defilerent, toutes au nom d'Ilia Brusch, puis ses yeux, agrandis par la surprise, s'arreterent sur le portrait qui, deja, avait eveille les soupcons de Karl Dragoch.

D'abord Striga ne comprit pas. Qu'il y eut dans cette barge des papiers au nom d'Ilia Brusch, et qu'il n'y en eut aucun au nom du policier, c'etait deja passablement etonnant. Toutefois, l'explication de cette anomalie pouvait etre des plus naturelles. Peut-etre Karl Dragoch, au lieu de doubler le lauréat de la Ligue Danubienne, comme Striga l'avait cru jusqu'ici, avait-il emprunte a l'amiable la personnalite du pecheur, et peut-etre, dans ce cas, avait-il conserve, d'un commun accord avec le veritable Ilia Brusch, les documents necessaires pour justifier au besoin de son identite. Mais pourquoi ce nom de Ladko, ce nom dont, avec une habilete diabolique, Striga signait tous ses crimes? Et que venait faire la ce portrait d'une femme, a laquelle celui-ci n'avait jamais renonce malgre l'echec de ses precedentes tentatives? Quel etait donc le legitime propriétaire de cette barge pour avoir en sa possession un document si intime et si singulier? A qui appartenait-elle en definitive, a Karl Dragoch, a Ilia Brusch ou a Serge Ladko, et lequel de ces trois hommes, dont deux l'interessaient a un si haut point, tenait-il prisonnier en fin de compte dans le chaland? Le dernier, il proclamait, cependant, l'avoir tue, le soir ou, d'un coup de feu, il avait abattu l'un des deux hommes de ce canot qui s'eloignait furtivement de Roustchouk. Vraiment, s'il avait mal vise alors, il aimerait encore mieux, plutot que le policier, tenir entre ses mains le pilote, qu'il ne manquerait pas une seconde fois, dans ce cas. Celui-la, il ne serait pas question de le garder comme otage. Une pierre au cou ferait l'affaire, et, debarrasse ainsi d'un ennemi mortel, il supprimerait en meme temps le principal obstacle a des projets dont il poursuivait aprement la realisation.

Impatient d'etre fixe, Striga, gardant par devers lui le portrait qu'il venait de decouvrir, saisit la godille et pressa la marche de l'embarcation.

Bientot la masse de la gabarre apparut dans la nuit. Il accosta rapidement, sauta sur le pont, et, se dirigeant vers la cabine faisant face a celle qu'il visitait d'ordinaire, introduisit la clef dans la serrure.

Moins avance que son geolier, Serge Ladko n'avait meme pas le choix entre plusieurs explications de son aventure. Le mystere lui en paraissait toujours aussi impenetrable, et il avait renonce a imaginer des conjectures sur les motifs que l'on pouvait avoir de le sequestrer.

Quand, apres un fievreux sommeil, il s'etait reveille au fond de son cachot, la premiere sensation qu'il eprouva fut celle de la faim. Plus de vingt-quatre heures s'etaient alors ecoulees depuis son dernier repas, et la nature ne perd jamais ses droits, quelle que soit la violence de nos emotions.

Il patienta d'abord, puis, la sensation devenant de plus en plus imperieuse, il perdit le beau calme qui l'avait soutenu jusque-la. Allait-on le laisser mourir d'inanition? Il appela. Personne ne repondit. Il appela plus fort. Meme resultat. Il s'egosilla enfin en hurlements furieux, sans obtenir plus de succes.

Exaspere, il s'efforça de briser ses liens. Mais ceux-ci étaient solides et c'est en vain qu'il se roula sur le parquet en tendant ses muscles à les rompre.

Dans un de ces mouvements convulsifs, son visage heurta un objet déposé près de lui. Le besoin affine les sens. Serge Ladko reconnut immédiatement du pain et un morceau de lard qu'on avait sans doute mis là pendant son sommeil. Profiter de cette attention de ses geoliers n'était pas des plus faciles, dans la situation où il se trouvait. Mais la nécessité rend industrieux, et, après plusieurs essais infructueux, il réussit à se passer du secours de ses mains.

Sa faim satisfaite, les heures coulerent lentes et monotones. Dans le silence, un murmure, un frissonnement, semblable à celui des feuilles agitées par une brise légère, venait frapper son oreille. Le bateau qui le portait était évidemment en marche et fendait, comme un coin, l'eau du fleuve.

Combien d'heures s'étaient-elles succédées, quand une trappe fut soulevée au-dessus de lui? Suspendue au bout d'une ficelle, une ration semblable à celle qu'il avait découverte à son premier réveil, oscilla dans l'ouverture qu'éclairait une lumière incertaine et vint se poser à sa portée.

Des heures coulerent encore, puis la trappe s'ouvrit de nouveau. Un homme descendit, s'approcha du corps inerte, et Serge Ladko, pour la seconde fois, sentit qu'on lui recouvrait la bouche d'un large baillon. C'est donc qu'on avait peur de ses cris et qu'il passait à proximité d'un secours? Sans doute, car, l'homme à peine remonté, le prisonnier entendit que l'on marchait sur le plafond de son cachot. Il voulut appeler ... aucun son ne sortit de ses lèvres ... Le bruit de pas cessa.

Le secours devait être déjà loin, quand, peu d'instants plus tard, on revint, sans plus d'explications, supprimer son baillon. Si on lui permettait d'appeler, c'est que cela n'offrait plus de danger. Des lors, à quoi bon?

Après le troisième repas, identique aux deux premiers, l'attente fut plus longue. C'était la nuit sans doute. Serge Ladko calculait que sa captivité remontait environ à quarante-huit heures, lorsque, par la trappe de nouveau ouverte, on insinua une échelle, à l'aide de laquelle quatre hommes descendirent au fond du cachot.

Ces quatre hommes, Serge Ladko n'eut pas le temps de distinguer leurs traits. Rapidement, un baillon était encore appliqué sur sa bouche, un bandeau sur ses yeux, et, redevenu colé aveugle et muet, il était comme la première fois transporté de mains en mains.

Aux heurts qu'il subit, il reconnut l'ouverture étroite--la trappe, il le comprenait--qu'il avait déjà franchie et qu'il franchissait maintenant en sens inverse. L'échelle qui avait meurtri ses reins pendant la descente, les meurtrit également, tandis qu'on le remontait. Un bref trajet horizontal suivit, puis, brutalement jeté sur le parquet, il sentit qu'on lui enlevait comme auparavant bandeau et baillon. Il ouvrait à peine les yeux, qu'une porte se refermait avec bruit.

Serge Ladko regarda autour de lui. S'il n'avait fait que changer de prison, celle-ci était infiniment supérieure à la précédente. Par une petite fenêtre, le jour entra à flots, lui permettant d'apercevoir, déposée auprès de lui, sa pitance ordinaire qu'il avait été contraint jusqu'ici de chercher à tâtons. La lumière du soleil lui rendait le courage et sa situation lui apparaissait moins désespérée. Derrière cette fenêtre, c'était la liberté. Il s'agissait de la conquérir.

Longtemps il desespera d'en trouver le moyen, quand enfin, en parcourant pour la millieme fois du regard la cabine exigue qui lui servait de prison, il decouvrit, appliquee contre la paroi, une sorte de ferrure plate qui, sortie du plancher et s'elevant verticalement jusqu'au plafond, servait probablement a relier entre eux les madriers du borde. Cette ferrure formait saillie, et, bien qu'elle ne presentat aucun angle tranchant, il n'etait peut-etre pas impossible de s'en servir pour user ses liens, sinon pour les couper. Difficile a coup sur, l'entreprise meritait tout au moins d'etre tentee.

Ayant reussi avec beaucoup de peine a ramper jusqu'a ce morceau de fer, Serge Ladko commença aussitot a limer contre lui la corde qui retenait ses mains. L'immobilite presque totale que ses entraves lui imposaient rendait ce travail extremement penible, et le va-et-vient des bras, ne pouvant etre obtenu que par une serie de contractions de tout le corps, restait forcément contenu dans d'etroites limites. Outre que la besogne avançait lentement ainsi, elle etait en meme temps veritablement extenuante, et, toutes les cinq minutes, le pilote etait contraint de prendre du repos. Deux fois par jour, aux heures des repas, il lui fallait s'interrompre. C'etait toujours le meme geolier qui venait lui apporter sa nourriture et, bien que celui-ci dissimulât son visage sous un masque de toile, Serge Ladko le reconnaissait sans hesitation a ses cheveux gris et a la remarquable largeur de ses epaules. D'ailleurs, bien qu'il n'en put discerner les traits, l'aspect de cet homme lui donnait l'impression de quelque chose de deja vu. Sans qu'il lui fut possible de rien preciser, cette carrure puissante, cette demarche lourde, ces cheveux grisonnants que l'on distinguait au-dessus du masque de toile, ne lui semblaient pas inconnus.

Les rations lui etaient servies a heure fixe, et jamais, hors de ces instants, on ne penetrerait dans sa prison. Rien n'en aurait meme trouble le silence, si, de temps a autre, il n'avait entendu une porte s'ouvrir en face de la sienne. Presque toujours, le bruit de deux voix, celle d'un homme et celle d'une femme, parvenait ensuite jusqu'a lui. Serge Ladko tendait alors l'oreille, et, interrompant son patient travail, il cherchait a mieux discerner ces voix qui remuaient en lui des sensations vagues et profondes.

En dehors de ces incidents, le prisonnier mangeait d'abord, des le depart de son geolier, puis il se remettait obstinement a l'oeuvre.

Cinq jours s'etaient ecoules depuis qu'il l'avait commencee, et il en etait encore a se demander s'il faisait ou non quelques progres, quand, a la tombee de la nuit, le soir du 6 septembre, le lien qui encerclait ses poignets se brisa tout a coup.

Le pilote dut refouler le cri de joie qui allait lui echapper. On ouvrait sa porte. Le meme homme que chaque jour entrait dans sa cellule et deposait pres de lui le repas habituel.

Des qu'il se retrouva seul, Serge Ladko voulut mouvoir ses membres liberes. Il lui fut d'abord impossible d'y parvenir. Immobilises pendant toute une longue semaine, ses mains et ses bras etaient comme frappees de paralysie. Peu a peu, cependant, le mouvement leur revint et augmenta graduellement d'amplitude. Apres une heure d'efforts, il put executer des gestes encore maladroits et delivrer ses jambes a leur tour.

Il etait libre. Du moins il avait fait le premier pas vers la liberte. Le second, ce serait de franchir cette fenetre qu'il etait en son pouvoir d'atteindre maintenant, et par laquelle il apercevait l'eau du Danube, sinon la rive invisible dans l'obscurite. Les circonstances etaient favorables. Il faisait dehors un noir d'encre. Bien malin qui le rattraperait par cette nuit sans lune, ou l'on ne voyait rien a dix pas. D'ailleurs, on ne reviendrait plus dans sa cellule que le lendemain. Quand on s'apercevrait de son evasion, il serait loin.

Une grave difficulté, plus qu'une difficulté, une impossibilité matérielle l'arrêta à la première tentative. Assez large pour un adolescent souple et svelte, la fenêtre était trop étroite pour livrer passage à un homme dans la force de l'âge et doué d'une aussi respectable carrure que Serge Ladko. Celui-ci, après s'être épuisé en vain, dut reconnaître que l'obstacle était infranchissable et se laissa retomber tout haletant dans sa prison.

Était-il donc condamné à n'en plus sortir? Un long moment, il contempla le carré de nuit dessiné par l'implacable fenêtre, puis, décidé à de nouveaux efforts, il se dépouilla de ses vêtements et, d'un élan furieux, se lança dans l'ouverture béante, résolu à la franchir coûte que coûte.

Son sang coula, ses os craquèrent, mais une épaule d'abord, un bras ensuite passèrent, et le montant de la fenêtre vint buter contre sa hanche gauche. Malheureusement l'épaule droite avait buté, elle aussi, de telle sorte que tout effort supplémentaire serait évidemment inutile.

Une partie du corps à l'air libre et surplombant le courant, l'autre partie demeurée prisonnière, ses côtes écrasées par la pression, Serge Ladko ne tarda pas à trouver la position intenable. Puisque s'enfuir ainsi était impraticable, il fallait aviser à d'autres moyens. Peut-être, pourrait-il arracher l'un des montants de la fenêtre et agrandir ainsi l'infranchissable ouverture.

Mais, pour cela, il était nécessaire de réintégrer la prison, et Ladko fut obligé de reconnaître l'impossibilité de ce retour en arrière. Il ne lui était permis ni d'avancer, ni de reculer, et, à moins d'appeler à son aide, il était irrémédiablement condamné à rester dans sa cruelle position.

C'est en vain qu'il se débattit. Tout fut inutile. Il s'était lui-même pris au piège par la violence de son élan.

Serge Ladko reprenait haleine, quand un bruit insolite le fit tressaillir. Un nouveau danger se révélait, menaçant. Fait qui ne s'était jamais produit à pareille heure depuis qu'il occupait cette prison, on s'arrêtait à sa porte, une clef cherchait en tatonnant le trou de la serrure, s'y introduisait enfin...

Soulevé par le désespoir, le pilote raidit tous ses muscles dans un effort surhumain...

Au dehors, cependant, la clef tournait dans la serrure... entraînait le pêne avec elle ... lui faisait faire un premier pas hors de la gache...

XII

AU NOM DE LA LOI

Striga, la porte ouverte, s'arrêta hésitant sur le seuil. Une obscurité profonde emplissait la cellule. Il ne distinguait rien, si ce n'est un carré d'ombre plus claire vaguement découpé par l'ouverture de la fenêtre. Dans un coin, quelque part, gisait le prisonnier. On ne pouvait l'apercevoir.

"Titcha! appela Striga d'une voix impatiente, de la lumière!"

Titcha s'empressa d'apporter une lanterne dont la tremblante lueur, soudainement projetée, parut illuminer la pièce. Les deux hommes,

l'ayant parcourue d'un rapide coup d'oeil, echangerent un regard trouble. La cabine etait vide. Sur le parquet, des liens rompus, des vetements jetes a la volee: du prisonnier, nulle autre trace.

"M'expliqueras-tu?... commença Striga.

Avant de repondre, Titcha alla jusqu'a la fenetre, et passa le doigt sur l'un des montants.

--Envole, dit-il, en montrant son doigt rouge.

--Envole!... repeta Striga, qui profera un juron.

--Mais pas depuis longtemps, continua Titcha. Le sang est encore frais. D'ailleurs, il n'y a pas plus de deux heures que je lui ai apporte sa ration.

--Et tu n'as rien vu d'anormal a ce moment?

--Absolument rien. Je l'ai laisse ficelle comme un saucisson.

--Imbecile! gronda Striga!

Titcha, ouvrant les bras, exprima clairement par ce geste qu'il ignorait comment l'evasion avait pu s'accomplir et qu'il en declinait, dans tous les cas, la responsabilite. Striga n'accepta pas cette commode defaite.

--Oui, imbecile, repeta-t-il d'une voix furieuse en arrachant des mains de son compagnon la lanterne qu'il promena sur le pourtour de la cabine. Il fallait visiter ton prisonnier et ne pas te fier aux apparences.... Tiens! regarde ce morceau de fer poli par le frottement. C'est la qu'il a use la corde qui retenait ses mains.... Il a du y mettre des jours et des jours.... Et tu ne t'es apercu de rien!... On n'est pas stupide a ce point-la!

--Ah ca, mais, quand tu auras fini!... repliqua Titcha qui sentait la colere le gagner a son tour. Est-ce que tu me prends pour ton chien?... Apres tout, puisque tu tenais tant a boucler le Dragoch, il fallait le garder toi-meme.

--J'aurais mieux fait, approuva Striga. Mais, d'abord, est-ce bien Dragoch que nous tenions?

--Qui veux-tu que ce soit?

--Le sais-je?... Je suis en droit de m'attendre a tout, en voyant la maniere dont tu t'acquittes d'une mission. L'as-tu reconnu, quand tu l'as pris?

--Je ne peux pas dire que je l'aie reconnu, confessa Titcha, vu qu'il tournait le dos....

--La!..

--Mais j'ai parfaitement reconnu le bateau. C'est bien celui que tu m'as montre a Vienne. Ca, par exemple, j'en suis sur.

--Le bateau!.. Le bateau!.. Enfin, comment etait-il, ton prisonnier? Etait-il grand?

Serge Ladko et Ivan Striga avaient en realite une taille sensiblement egale. Mais un homme couche parait, on ne l'ignore pas, beaucoup plus grand qu'un homme debout, et Titcha n'avait guere vu le pilote qu'etendu sur le parquet de sa prison. C'est donc de la meilleure foi du monde qu'il repondit:

--La tete de plus que toi.

--Ce n'est pas Dragoch!.. murmura Striga, qui se savait d'une stature plus elevee que le detective.

Il reflechit quelques instants, puis demanda:

--Le prisonnier ressemblait-il a quelqu'un de ta connaissance?

--De ma connaissance? protesta Titcha. Jamais de la vie!

--. Par exemple, il ne ressemblerait pas... a Ladko?

--En voila une idee! s'ecria Titcha. Pourquoi diable veux-tu que Dragoch ressemble a Ladko?

--Et si notre prisonnier n'etait pas Dragoch?

--Il ne serait pas davantage Ladko, que je connais assez, parbleu, pour ne pas m'y tromper.

--Reponds toujours a ma question, insista Striga. Lui ressemblait-il?

--Tu reves, protesta Titcha. D'abord, le prisonnier n'avait pas de barbe, et Ladko en a.

--Ca se coupe, la barbe, fit observer Striga.

--Je ne dis pas non... Et puis, le prisonnier avait des lunettes.

Striga haussa les epaules.

--Etait-il brun ou blond? demanda-t-il.

--Brun, repondit Titcha avec conviction.

--Tu en es sur?

--Sur.

--Ce n'est pas Ladko!.. murmura de nouveau Striga. Ce serait donc Ilia Brusch..

--Quel Ilia Brusch?

--Le pecheur.

--Bah!.. fit Titcha abasourdi. Mais alors, si le prisonnier n'etait ni Ladko, ni Karl Dragoch, peu importe qu'il ait pris la clef des champs.

Striga, sans repondre, s'approcha a son tour de la fenetre. Apres avoir examine les traces de sang, il se pencha au dehors et s'efforca vainement de percer les tenebres.

--Depuis combien de temps est-il parti?., se demandait-il a demi-voix.

--Pas plus de deux heures, dit Titcha.

--S'il court depuis deux heures, il doit etre loin! s'ecria Striga, qui maitrisait, avec peine sa colere.

Apres un instant de reflexion, il ajouta:

--Rien a faire pour le moment. La nuit est trop noire. Puisque l'oiseau

est envolé, bon voyage. Quant a nous, nous nous mettrons en route un peu avant l'aube, de maniere a etre le plus tot possible au dela de Belgrade."

Il resta un instant songeur, puis, sans rien ajouter, il quitta la cabine pour entrer dans celle qui lui faisait face. Titcha preta l'oreille. D'abord, il n'entendit rien; mais bientôt, a travers la porte fermee, arriverent jusqu'a lui des eclats de voix dont le diapason montait progressivement. Haussant les epaules avec dedain, Titcha s'eloigna et regagna son lit.

C'est a tort que Striga avait juge inutile de se livrer a des recherches immediates. Ces recherches n'eussent peut-etre pas ete vaines, car le fugitif n'etait pas loin.

En entendant le bruit de la clef tournant dans la serrure, Serge Ladko, d'un effort desesperé, avait vaincu l'obstacle. Sous la violente traction des muscles, l'épaule d'abord, la hanche ensuite s'étaient effacées, et il avait glissé comme une flèche hors de la fenêtre trop étroite, pour tomber, la tête la première, dans l'eau du Danube, qui s'était ouverte et refermée sans bruit. Quand, après une courte immersion, il revint à la surface, le courant l'avait déjà emporté à quelque distance de l'endroit de sa chute. Un instant plus tard, il dépassait l'arrière du chaland, évite la proue vers l'amont. Devant lui la route était libre.

Il n'avait pas à hésiter. Le seul parti à prendre était de se laisser dériver quelque temps encore. Une fois hors d'atteinte, il nagerait vigoureusement vers l'une des rives. Il y arriverait, il est vrai, dans un état de nudité qui pouvait être une source de grandes difficultés ultérieures, mais il n'avait pas le choix. Le plus pressé était de s'éloigner de la prison flottante où il venait de passer de si pénibles jours. Quand il aurait pris terre, il aviserait.

Tout à coup, dans la nuit, la masse sombre d'une seconde embarcation se dressa devant lui. Quelle ne fut pas son émotion, en reconnaissant sa barge retenue par une bosse amarée au chaland et que tendait la poussee du courant. Il se cramponna instinctivement au gouvernail, et, un instant, demeura immobile.

Dans la paix nocturne, un bruit de voix parvenait jusqu'à lui. Sans doute, on discutait les circonstances de sa fuite. Il attendit, la tête seule hors de l'eau noire qui le couvrait de son impenetrable voile.

Les voix grandirent, puis se turent, et tout retomba dans le silence. Serge Ladko, s'accrochant au plat bord, se hissa lentement dans la barge et disparut sous le tot. Là, l'oreille tendue, il écouta de nouveau.. Il n'entendit rien. Plus aucun bruit autour de lui.

Sous le tot, l'obscurité de la nuit se faisait plus épaisse encore. Dans l'impossibilité de rien distinguer, Serge Ladko tâtonna comme un aveugle pour reconnaître les objets familiers. Il ne semblait pas que l'on eut rien touché. Là étaient ses instruments de pêche; à ce clou pendait encore le bonnet de loutre qu'il y avait lui-même accroché. À droite, c'était sa couchette; à gauche, celle où M. Jaeger avait si longtemps dormi... Mais pourquoi étaient-ils ouverts, les coffres menagés au-dessous de ces couchettes? On les avait donc forcés?... Invisibles dans l'ombre, ses mains hésitantes firent l'inventaire de ses modestes richesses... Non, on ne lui avait rien pris. Linge et vêtements paraissaient en ordre, comme il les avait laissés... Jusqu'à son couteau qu'il retrouva à la place même où il l'avait rangé. Ce couteau, Serge Ladko l'ouvrit, puis, rampant sur le ventre dans le fond de la barge, il s'avança vers l'étrave.

Quel voyage! L'oreille aux aguets, les yeux vainement ouverts dans les

tenebres, s'arretant, la respiration coupee, au moindre clapotis de l'eau, il lui fallut dix minutes pour arriver au but. Enfin, sa main put saisir la bosse, qu'il trancha d'un seul coup.

La corde coupee fouetta l'eau a grand bruit. Ladko, le coeur battant, retomba dans la barge. Impossible qu'on n'ait pas entendu la chute de cette corde, dans un silence si profond...

Non... rien ne bougeait... Le pilote, peu a peu redresse, comprit qu'il etait deja loin de ses ennemis. A peine libre, en effet, la barge avait commence a deriver, et il n'avait fallu qu'un instant pour qu'entre elle et le chaland s'elevat le mur inexpugnable de la nuit.

Quand il s'estima assez loin pour n'avoir plus rien a craindre, Serge Ladko arma un aviron, et quelques coups de godille augmenterent rapidement la distance. Alors seulement, il s'apercut qu'il grelottait et s'occupa de se couvrir. Decidement, on n'avait pas touche au contenu de ses coffres, ou il trouva sans peine le linge et les vetements necessaires. Cela fait, il saisit de nouveau l'aviron et se remit a godiller avec rage.

Ou etait-il? Il n'en avait aucune idee. Rien ne pouvait le renseigner sur le parcours effectue par le chaland dans lequel il avait ete incarcere. Sa prison flottante avait-elle monte ou descendu le fleuve, il l'ignorait.

En tous cas, c'est dans le sens du courant qu'il devait maintenant se diriger, puisque c'est dans cette direction qu'etaient Roustchouk et Natcha. Si on l'avait ramene en arriere, ce serait du temps a regagner a grands renforts de bras, voila tout. Pour le moment, il commencerait par naviguer toute la nuit, de maniere a s'eloigner le plus possible de ses ennemis inconnus. Il pouvait compter sur environ sept heures d'obscurite. En sept heures, on fait du chemin. Le jour venu, il s'arreterait, pour prendre du repos, dans la premiere ville rencontree.

Serge Ladko godillait vigoureusement depuis une vingtaine de minutes, quand un cri affaibli par la distance s'eleva dans la nuit. Ce qu'il exprimait, joie, colere ou terreur, trop vague etait ce cri lointain pour que l'on put le dire. Et pourtant, si vague qu'elle fut, cette voix, qui lui arrivait des confins de l'horizon, emplit d'un trouble obscur le coeur du pilote. Ou avait-il entendu une voix semblable?.. Un peu plus, il eut jure que c'etait celle de Natcha... Il avait cesse de godiller, l'oreille tendue aux sourdes rumeurs de la nuit.

Le cri ne se renouvela pas. L'espace etait redevenu muet autour de la barge que le courant entraînait en silence. Natcha!..

Il n'avait que ce nom-la en tete... Serge Ladko, d'un mouvement d'epaules, rejeta cette obsession, cette idee fixe et se remit au travail.

Le temps passa. Il pouvait etre minuit, quand, sur la rive droite, se dessinerent confusement des maisons. Ce n'etait qu'un village, Szlankament, que Ladko laissa en arriere sans l'avoir reconnu.

Quelques heures plus tard, au moment du lever de l'aube, un autre bourg, Nove Banoveze, apparut a son tour. Il ne le reconnut pas davantage et le depassa pareillement.

Puis les rives redevinrent desertes, tandis que le jour se levait.

Des que la lumiere fut suffisante, Serge Ladko s'empressa de reparer les degats causes a son deguisement par une si longue captivite. En quelques minutes, ses cheveux redevinrent noirs de leur racine a leur pointe, un coup de rasoir fit tomber la barbe naissante et ses lunettes faussees

furent remplacees par des neuves. Cela fait, il se remit a godiller avec le meme inlassable courage.

De temps a autre, il jetait un coup d'oeil en arriere, sans rien apercevoir de suspect. Les ennemis etaient loin, deciderement.

Liberant son esprit de ses preoccupations les plus immediates, le sentiment de sa securite reconquise lui permettait de songer de nouveau a l'etrangete de sa situation. Quels etaient ces ennemis qui le contraignaient a fuir? Que lui voulaient-ils? Pourquoi l'avaient-ils tenu durant tant de jours en leur pouvoir? Autant de questions auxquelles il etait dans l'impossibilite de repondre. Quels que fussent ces ennemis, il fallait, en tous cas, se defier d'eux a l'avenir, et ce souci allait facheusement compliquer son voyage, a moins qu'il ne prit le parti de reclamer, malgre les dangers d'une telle demarche, la protection de la police contre ses ravisseurs inconnus, a la premiere ville qu'il traverserait.

Cette ville, quelle serait-elle? Cela non plus, il ne le savait pas, et rien n'etait de nature a le renseigner, sur ces rives desertes ou, separees par de longs espaces, s'egrenaient de rares et pauvres hameaux.

Ce fut seulement vers huit heures du matin, que, toujours sur la rive droite, de hauts clochers piquerent le ciel, tandis que, devant la barge, une autre ville plus lointaine montait a l'horizon. Serge Ladko eut un sursaut de joie. Ces villes, il les connaissait bien. L'une, la plus proche, c'etait Semlin, derniere cite danubienne de l'empire austro-hongrois; l'autre, juste en face de lui, c'etait Belgrade, la capitale serbe, situee egalement sur la rive droite, apres un coude brusque du fleuve, au confluent de la Save.

Ainsi donc, pendant son incarceration, il avait continue a descendre le courant, sa prison flottante l'avait rapproche du but, et, sans meme s'en rendre compte, il avait franchi plus de cinq cents kilometres.

Pour l'instant, Semlin, c'etait le salut. Autant que besoin serait, il y trouverait aide et protection. Mais se resoudrait-il a demander du secours? S'il se plaignait, s'il racontait son inexplicable aventure, n'allait-on pas ouvrir une enquete, dont il serait la premiere victime? Peut-etre voudrait-on savoir qui il etait, d'ou il venait, ou il se rendait, et peut-etre parviendrait-on a decouvrir le nom qu'il s'etait jure de ne jamais reveler, quoi qu'il arrivat.

Remettant a prendre un parti a ce sujet, Serge Ladko activa la marche de son embarcation. La demie de huit heures sonnait aux horloges de la ville comme il fixait son amarre a un anneau du quai. Il proceda ensuite a quelques rapides rangements, puis examina de nouveau ce probleme: parler ou se taire. Finalement il se decida pour l'abstention. Tout bien considere, mieux valait garderie silence, aller chercher sous le toit un repos bien gagne, et s'eloigner inapercu de Semlin comme il y etait arrive.

A ce moment, quatre hommes parurent sur le quai et s'arreterent en face de la barge. Ces hommes sauterent a bord, et l'un d'eux, s'approchant de Serge Ladko, qui le regardait faire avec etonnement, demanda:

"Vous etes bien le nomme Ilia Bruschi?"

--Oui, repondit le pilote, en fixant sur le questionneur un regard inquiet.

Celui-ci entr'ouvrit son vetement, afin de montrer une echarpe aux couleurs hongroises, qui lui enserrait la taille.

--Au nom de la loi, je vous arrete," dit-il en touchant le pilote a

l'épaule.

XIII

UNE COMMISSION ROGATOIRE

Karl Dragoch n'avait pas souvenir de s'être occupé, dans tout le cours de sa carrière, d'une affaire aussi fertile en incidents inattendus et ayant autant le caractère du mystère que cette affaire de la bande du Danube. L'incroyable mobilité de l'insaisissable bande, son ubiquité, la soudaineté de ses coups, avaient déjà quelque chose d'insolite. Et voici que son chef, à peine dépisté, devenait introuvable, et semblait se rir des mandats d'amener lancés contre lui dans toutes les directions!

Tout d'abord, on eut été fondé à croire qu'il s'était évaporé. De lui, aucune trace, ni en amont, ni en aval. La police de Budapest, notamment, malgré une surveillance incessante, n'avait rien signalé qui lui ressemblât. Il fallait bien qu'il fut passé à Budapest, cependant, puisque, dès le 31 août, il était vu à Duna Földvár, soit près de quatre-vingt-dix kilomètres plus bas que la capitale de la Hongrie. Ignorant que le rôle du pêcheur fut joué à ce moment par Ivan Striga, à qui le chaland assurait un refuge, Karl Dragoch n'y pouvait rien comprendre.

Les jours suivants, c'est à Szekszárd, à Vukovar, à Cserevics, à Karlovitz enfin que l'on signalait sa présence. Ilia Bruschi ne se cachait pas. Loin de là, il disait son nom à qui voulait l'entendre, et parfois même vendait quelques livres de poissons. D'aucuns, il est vrai, prétendaient aussi l'avoir surpris au moment où il en achetait, ce qui ne laissait pas d'être assez singulier.

Le soi-disant pêcheur faisait preuve en tous cas d'une infernale habileté. La police, aussitôt prévenue de son apparition, avait beau faire diligence, elle arrivait toujours trop tard. C'est en vain qu'elle sillonnait ensuite le fleuve en tous sens, elle n'y découvrait pas le plus petit vestige de la barge qui semblait littéralement volatilisée.

Karl Dragoch se désespérait en apprenant les échecs successifs de ses sous-ordres. Le gibier allait-il décidément lui glisser entre les mains?

Toutefois, deux choses étaient certaines. La première, c'est que le prétendu lauréat continuait à descendre le fleuve. La seconde, c'est qu'il semblait fuir les villes, dont, sans doute, il redoutait la police.

Karl Dragoch fit donc redoubler de surveillance à toutes les cités de quelque importance situées en aval de Budapest, telles que Mohács, Apatin et Neusatz, et lui-même établit son quartier général à Semlin. Ces villes constituaient ainsi autant de barrages élevés sur la route du fugitif.

Malheureusement, il paraissait bien que celui-ci ne fit que rire de la série d'obstacles accumulés devant lui. De même qu'on avait appris son passage en aval de Budapest, sa présence fut constatée, mais toujours trop tard, en aval de Mohács, d'Apatin et de Neusatz. Dragoch, transporté de colère et comprenant qu'il jouait sa dernière carte, réunit alors une véritable flottille. Sur son ordre, plus de trente embarcations croisèrent nuit et jour au-dessous de Semlin. Bien adroit serait l'adversaire s'il parvenait à franchir leur ligne serrée.

Pour remarquables qu'elles fussent, ces dispositions n'auraient eu cependant aucun succès, si Serge Ladko fut resté prisonnier dans la

gabarre de Striga. Heureusement pour le repos de Dragoch, il ne devait pas en être ainsi.

La journée du 6 septembre s'était écoulée dans ces conditions, sans que rien de nouveau fut survenu, et Dragoch, dès les premières heures du 7, se disposait à rejoindre sa flottille, quand il vit un agent accourir à sa rencontre. Son homme, enfin arrêté, venait d'être incarcéré dans la prison de Semlin.

Il se hâta de se rendre au parquet. L'agent avait dit vrai. Le trop célèbre Ladko était bien réellement sous les verrous.

La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair et mit la ville en rumeur. On ne causait pas d'autre chose, et, sur le quai, des groupes compacts stationnèrent toute la journée devant la barge du fameux malfaiteur.

Ces groupes ne purent manquer d'attirer l'attention d'une gabarre qui, vers trois heures de l'après-midi, passa au large de Semlin. Cette gabarre qui descendait innocemment le fleuve, c'était celle de Striga.

"Qu'y a-t-il donc à Semlin?" dit celui-ci à son fidèle Titcha, en remarquant l'animation des quais. Serait-ce une émeute?

Il s'aida d'une jumelle, qu'il écarta de ses yeux après un rapide examen.

--Le diable m'emporte, Titcha, s'écria-t-il, si ce n'est pas l'embarcation de notre particulier!

--Tu crois?... fit Titcha en s'emparant de la jumelle.

--Il faut que j'en aie le cœur net, déclara Striga qui paraissait en proie à une vive agitation. Je vais à terre.

--Pour te faire pincer. C'est malin!... Si cette embarcation est celle de Dragoch, c'est que Dragoch est à Semlin. C'est se jeter dans la gueule du loup.

--Tu as raison, approuva Striga, qui disparut dans le rouf. Mais nous allons prendre nos précautions."

Un quart d'heure plus tard, il revenait "camouflé" de main de maître, si l'on veut bien nous permettre cette expression empruntée à l'argot commun aux malfaiteurs et aux gens de police. Sa barbe coupée et remplacée par des favoris postiches, ses cheveux dissimulés sous une perruque, un large bandeau recouvrant l'un de ses yeux, il s'appuyait péniblement sur une canne, comme un homme qui sortirait à peine d'une grave maladie.

"Et maintenant?... demanda-t-il, non sans quelque vanité.

--Merveilleux! admira Titcha.

--Écoute, reprit Striga. Tandis que je serai à Semlin, vous continuerez votre route. Deux ou trois lieues au-delà de Belgrade, vous mouillerez et vous attendrez mon retour.

--Comment feras-tu pour nous rejoindre?

--Ne t'inquiète pas de ça, et dis à Ogul de me conduire dans le bachot."

Pendant ce temps, le chaland avait laissé Semlin en arrière. Ayant pris terre assez loin de la ville, Striga revint à grands pas vers les maisons. Dès qu'il les eut atteintes, il modéra son allure, et, se

melant aux groupes qui stationnaient au bord du fleuve, il recueillit avidement les propos échanges autour de lui.

Il ne s'attendait guere a ce que ces propos lui apprirent. Personne, dans ces groupes animés, ne parlait de Dragoch. On ne s'entretenait pas davantage d'Illia Brusch. Il n'était question que de Ladko. De quel Ladko? Non pas du pilote de Roustchouk, dont le nom avait été utilisé par Striga de la manière qu'on sait, mais précisément de ce Ladko imaginaire qu'il avait ainsi créé de toutes pièces, du Ladko malfaiteur, du Ladko pirate, c'est-à-dire de lui-même, Striga. C'est sa propre arrestation qui formait le sujet de la conversation générale.

Il ne parvenait pas à comprendre. Que la police commit une erreur et arrêtât un innocent au lieu et place du coupable, il n'y avait à cela rien de bien surprenant. Mais quel rapport avait cette erreur, dont il pouvait mieux que personne certifier la réalité, avec la présence de ce bateau, que son chaland, la veille encore, avait à la traîne?

On estimera, sans doute, qu'il faisait preuve de faiblesse en accordant quelque intérêt à ce côté de la question. L'essentiel, c'était qu'un autre fut poursuivi à sa place. Pendant qu'on suspecterait celui-là, on ne songerait pas à s'occuper de lui. C'était le point important. Le reste ne comptait pas.

Rien n'eût été plus vrai, s'il n'avait eu des motifs particuliers de vouloir être renseigné à cet égard. À en juger d'après les apparences, tout portait à croire que l'homme incarcéré et le maître de la barge ne faisaient qu'un. Quel était cet inconnu, qui, après avoir été, huit jours durant, prisonnier à bord du chaland, en remplaçait si complaisamment le propriétaire entre les griffes de la police? Striga, certes, ne quitterait pas Semlin avant d'être fixé sur ce point.

Il lui fallut s'armer de patience. M. Izar Rona, juge chargé de cette affaire, ne paraissait pas disposé à mener rondement l'instruction. Trois jours s'écoulerent sans qu'il donnât signe de vie. Cette attente préalable faisait partie de sa méthode. D'après lui, il est excellent de laisser tout d'abord un accusé aux prises avec la solitude. L'isolement est un grand destructeur de force nerveuse, et quelques jours de secret dépriment merveilleusement l'adversaire que le juge va trouver en face de lui.

M. Izar Rona, quarante-huit heures après l'arrestation, exprimait ces idées à Karl Dragoch venu aux informations. Le détective ne pouvait que donner aux théories de son chef une approbation hiérarchique.

"Enfin, monsieur le Juge, se risqua-t-il à demander, quand comptez-vous procéder au premier interrogatoire?"

--Demain.

--Je viendrai donc demain soir en apprendre le résultat. Inutile de vous répéter, je pense, sur quoi se fondent les présomptions?"

--Inutile, affirma M. Rona. J'ai nos conversations antérieures présentées à l'esprit, et, d'ailleurs, mes notes sont très complètes.

--Vous me permettrez toutefois de vous rappeler, monsieur le Juge, le désir que j'ai pris la liberté de vous exprimer?"

--Quel désir?"

--Celui de ne pas paraître dans cette affaire, au moins jusqu'à nouvel ordre. Ainsi que je vous l'ai exposé, l'inculpé ne me connaît que sous le nom de Jaeger. Cela peut éventuellement nous servir. Évidemment, lorsque nous serons devant la Cour, il me faudra décliner mon nom

veritable. Mais nous n'en sommes pas la, et il me parait preferable, pour la recherche des complices, de ne pas me bruler avant l'heure....

--C'est entendu," promit le juge.

Dans la cellule ou on l'avait enferme, Serge Ladko attendait qu'on voulut bien s'occuper de lui. Suivant de si pres sa precedente aventure, ce nouveau malheur, aussi inexplicable pour lui que l'autre, n'avait pas abattu son courage. Sans tenter la moindre resistance au moment de son arrestation, il s'etait laisse conduire a la prison, apres avoir vainement formule une question restee sans reponse. Que risquait-il, d'ailleurs? Cette arrestation resultait necessairement d'une erreur qui serait dissipee des qu'on l'interrogerait.

Par malheur, le premier interrogatoire se faisait singulierement attendre. Serge Ladko, maintenu au secret le plus rigoureux, demeurait seul, jour et nuit, dans sa cellule, ou, de temps a autre, un gardien venait jeter un furtif coup d'oeil par un judas perce dans la porte. Ce gardien esperait-il, obeissant aux ordres de M. Izar Rona, constater les resultats progressifs de la methode d'isolement! En ce cas, il ne devait pas se retirer satisfait. Les heures et les jours s'ecouaient, sans que rien, dans l'attitude du prisonnier, revelat un changement de ses intimes pensees. Assis sur une chaise, les mains appuyees sur les genoux, les yeux baisses, la face froide, il semblait profondement reflechir, et gardait une immobilite presque absolue, sans donner aucun signe d'impatience. Des la premiere minute, Serge Ladko s'etait resolu au calme, et rien ne l'en ferait sortir; mais il en arrivait, en constatant la fuite du temps, a regretter sa prison flottante qui, du moins, le rapprochait de Roustchouk.

Le troisieme jour, enfin,--on etait alors au 10 septembre,--sa porte s'ouvrit, et il fut invite a quitter sa cellule. Encadre par quatre soldats, baionnette au canon, il suivit un long couloir, descendit un interminable escalier, puis traversa une rue, au dela de laquelle il penetra dans le Palais de Justice, bati en face de la prison.

Dans cette rue, le populaire grouillait, se pressant derriere un cordon d'agents de police. Quand le prisonnier apparut, de ferores clameurs s'eleverent de cette foule, avide d'exprimer sa haine pour le malfaiteur redoute et si longtemps impuni. Quel que fut le sentiment de Serge Ladko en se voyant en butte a cette injure immeritee, il n'en laissa rien paraître. D'un pas ferme, il entra dans le Palais, et, apres une nouvelle attente, se trouva enfin devant son juge.

M. Izar Rona, petit homme malingre, blond, la barbe rare, au teint jaune et bilieux, etait un magistrat de la maniere forte. Procedant par affirmations tranchantes, par denegations brutales, il attaquit l'adversaire a coups de boutoir, plus desireux d'inspirer la terreur que de gagner la confiance.

Les gardes s'etaient retires sur un signe du juge. Debout au milieu de la piece, Serge Ladko attendait qu'il plut a celui-ci de l'interroger. Dans un angle, le greffier pret a ecrire.

"Asseyez-vous, dit M. Rona d'un ton brusque.

Serge Ladko obeit. Le magistrat reprit:

--Votre nom?

--Ilia Brusch.

--Votre domicile?

--Szalka.

--Votre profession?

--Pecheur.

--Vous mentez, formula le juge, en surveillant du regard le prevenu.

Une legere rougeur colora le visage de Serge Ladko dont les yeux eurent un rapide eclair. Toutefois, il se contraignit au calme et garda le silence.

--Vous mentez, repeta M. Rona. Vous vous appelez Ladko. Votre domicile est Roustchouk.

Le pilote tressaillit. Ainsi son identite veritable etait connue. Comment cela avait-il pu se faire? Cependant, le juge, a qui le tressaillement du prevenu n'avait pas echappe, poursuivait d'une voix cinglante:

--Vous etes accuse de trois vols simples, de dix-neuf vols qualifies perpetres avec les circonstances aggravantes d'escalade et d'effraction, de trois assassinats et de six tentatives de meurtre, lesdits crimes et delits accomplis avec premeditation depuis moins de trois ans. Qu'avez-vous a repondre?

Le pilote avait ecoute, stupefait, cette incroyable nomenclature. Eh quoi! la confusion qu'il avait redoutee, en apprenant de la bouche de M. Jaeger l'existence de son sinistre homonyme, cette confusion s'etait produite en effet. Des lors, a quoi bon avouer qu'il s'appelait Serge Ladko? Tout a l'heure, il avait eu la pensee de le reconnaitre, en implorant la discretion du juge. Il comprenait maintenant qu'un tel aveu serait plus nuisible qu'utile. C'etait bien lui, Serge Ladko, de Roustchouk, et non un autre, qui etait accuse de cette effroyable serie de crimes. Sans doute, meme definitivement identifie, il parviendrait a etabliir son innocence. Mais combien de temps faudrait-il pour y arriver? Non, mieux valait soutenir jusqu'au bout le role du pecheur Ilia Brusch, puisque Ilia Brusch etait le nom d'un innocent.

--J'ai a repondre que vous vous trompez, repliqua-t-il d'une voix ferme. Je me nomme Ilia Brusch et je demeure a Szalka. Il est bien facile, d'ailleurs, de vous en assurer.

--Ce sera fait, dit le juge en prenant une note. En attendant, je vais vous faire connaitre quelques-unes des charges qui pesent sur vous.

Serge Ladko se fit plus attentif. On touchait au point interessant.

--Pour le moment, commença le juge, nous laisserons de cote la plus grande partie des crimes qui vous sont reproches, et nous nous occuperons seulement des plus recents, de ceux qui ont ete perpetres pendant le voyage au cours duquel vous avez ete arrete.

M. Rona, ayant repris haleine, poursuivit:

--C'est a Ulm que l'on signale pour la premiere fois votre presence. C'est donc a Ulm que nous placerons l'origine de ce voyage.

--Pardon, Monsieur, interrompit vivement Serge Ladko. Mon voyage avait commence bien avant Ulm, puisque j'ai remporte deux prix au concours de peche de Sigmaringen et que j'ai ensuite remonte le fleuve jusqu'a Donaueschingen.

--Il est exact, en effet, repliqua le juge, qu'un certain Ilia Brusch a ete proclame laureat du concours de peche institue par la Ligue Danubienne a Sigmaringen, et que cet Ilia Brusch a ete vu a

Donaueschingen. Mais, ou bien vous aviez déjà adopté à Sigmaringen une personnalité d'emprunt, ou bien vous vous êtes substituée à Ilia Brusch pendant qu'il allait de Donaueschingen à Ulm. C'est un point que nous éluciderons en son temps, soyez tranquille.

Serge Ladko, les yeux écarquillés par la surprise, écoutait comme dans un rêve ces fantaisistes déductions. Un peu plus, on eut compté l'imaginaire Ilia Brusch au nombre de ses victimes! Sans prendre la peine de répondre, il haussait dédaigneusement les épaules, quand le juge, en le regardant fixement, lui demanda tout à coup à brûle-pourpoint:

--Qu'êtes-vous allé faire à Vienne, le 26 août dernier, chez le juif Simon Klein?

Malgré lui, Serge Ladko tressaillit une seconde fois. Voilà qu'on connaissait cette visite, maintenant! Certes, elle n'avait rien de reprehensible, mais l'avouer, c'était avouer en même temps son identité, et, puisqu'il avait adopté le parti de la nier, force lui était de persister dans cette voie.

--Simon Klein?... répéta-t-il d'un air interrogateur, en homme qui ne comprend pas.

--Vous niez?... fit M. Rona. Je m'y attendais. C'est donc à moi de vous apprendre qu'en vous rendant chez le juif Simon Klein--et le juge, ce disant, se souleva à demi sur son siège pour donner à ses paroles une plus écrasante autorité,--vous alliez vous entendre avec le receleur ordinaire de votre bande.

--De ma bande!... répéta le pilote ahuri.

--Il est vrai, rectifia ironiquement le juge, que vous ne savez pas ce que je veux dire, que vous ne faites partie d'aucune bande, que vous n'êtes pas Ladko, mais bien un inoffensif pêcheur à la ligne du nom d'Ilia Brusch; Mais alors, si vous vous nommez en effet Ilia Brusch, pourquoi vous cachez-vous?

--Je me cache, moi?... protesta Serge Ladko.

--Dame! ça m'en a tout l'air, répondit M. Izar Rona, à moins que ce ne soit pas se cacher que de dissimuler sous des lunettes noires des yeux qui semblent les meilleurs du monde--au fait! ayez donc l'obligeance de les enlever, ces lunettes!--et de teindre en noir des cheveux que l'on a naturellement blonds.

Serge Ladko était accablé.

La police était bien renseignée et la trame se resserrait autour de lui; sans paraître remarquer son trouble, M. Rona poursuivit son avantage:

--Eh! eh! vous voilà moins fringant, mon gaillard. Vous ne nous saviez pas si avancés ... mais je continue. À Ulm, vous aviez pris un passager avec vous.

--Oui, répondit Serge Ladko.

--Quel était son nom?

--M. Jaeger.

--Très exact. Voudriez-vous me dire ce qu'il est devenu, ce M. Jaeger?

--Je l'ignore. Il m'a quitté en pleine campagne, presque au confluent de l'Ipoly. J'ai été bien surpris de ne plus le trouver en revenant à bord.

--En revenant, dites-vous. Vous vous etiez donc absente? Ou etiez-vous alle?

--Dans un village des environs, afin de me procurer un cordial pour mon passager.

--Il etait donc malade?

--Tres malade. Il avait failli se noyer tout bonnement.

--Et c'est vous qui l'avez sauve, je presume?

--Qui voulez-vous que ce soit, puisqu'il n'y avait que moi?

--Hum!... fit le juge un peu ebranle.

Mais, se ressaisissant:

--Vous comptez sans doute m'emouvoir avec cette histoire de sauvetage?

--Moi? protesta Ladko. Vous m'interrogez, je reponds. Voila tout.

--C'est bon, conclut M. Izar Rona. Mais, dites-moi, avant cet incident, vous n'aviez jamais quitte votre barge, je crois?

--Une seule fois, pour aller chez moi, a Szalka.

--Pourriez-vous me preciser la date de cette excursion?

--Pourquoi pas, en cherchant un peu.

--Je vais vous aider. Ne serait-ce pas dans la nuit du 28 au 29 aout?

--Peut-etre bien.

--Vous ne le niez pas?

--Non.

--Vous l'avouez?

--Si vous voulez.

--Nous sommes d'accord.... C'est sur la rive gauche du Danube, je crois, que se trouve Szalka? demanda M. Rona d'un air bonhomme.

--En effet.

--Et il faisait noir, je crois, dans cette nuit du 28 au 29 aout?

--Tres noir. Un temps affreux.

--Cela explique que vous vous soyez trompe. C'est par une erreur toute naturelle qu'en pensant aborder la rive gauche, vous avez débarque sur la rive droite.

--Sur la rive droite?

M. Izar Rona se leva tout a fait, et, fixant le prevenu dans les yeux, prononca:

--Oui, sur la rive droite, juste en face de la villa du comte Hagueneau?

Serge Ladko chercha de bonne foi dans ses souvenirs. Hagueneau? Il ne

connaissait pas ce nom.

--Vous etes tres fort, declara le juge decu dans son essai d'intimidation. Il est donc entendu que c'est la premiere fois que vous entendez prononcer le nom du comte Hagueneau et que, si, au cours de la nuit du 28 au 29 aout, sa villa a ete mise au pillage et son gardien Christian Hoel grievement blesse, c'est a votre insu. Ou diable avais-je la tete? Comment connaissiez-vous ces crimes commis par un certain Ladko? Ladko, que diable! ce n'est pas votre nom!

--Mon nom est Ilija Bruschi, affirma le pilote d'une voix moins assuree que la premiere fois.

--Parfait! parfait!... c'est convenu ... mais alors, si vous ne vous appelez pas Ladko, pourquoi avez-vous disparu, juste apres la perpetration de ce crime, pour ne rompre votre incognito--et encore bien modestement!--qu'a une distance respectable de la region qui en a ete le theatre? Pourquoi ne vous a-t-on vu, vous qui montriez auparavant si genereusement votre personne, ni a Budapest, ni a Neusatz, ni a aucune ville un peu importante? Pourquoi avez-vous abandonne votre role de pecheur, au point meme d'acheter parfois du poisson dans les villages ou vous consentiez a vous arreter?

Tout cela etait de l'hebreu pour le malheureux pilote. S'il avait disparu, c'etait bien malgre lui. Depuis cette nuit du 28 au 29 aout, n'avait-il pas ete constamment prisonnier? Dans ces conditions, quoi de surprenant a ce qu'il eut disparu? L'etonnant, au contraire, c'est qu'il se trouvait quelqu'un pour pretendre l'avoir apercu.

Cette erreur du moins serait facile a dissiper. Il suffirait de raconter sincerement l'aventure incomprehensible dont il avait ete victime. La justice serait peut-etre plus clairvoyante et peut-etre arriverait-elle a debrouiller les fils de cet imbroglio. Bien decide a faire ce recit, Serge Ladko attendait impatientement que M. Rona lui permit de placer un mot. Mais le juge etait lance a toute vapeur. Il se promenait maintenant de long en large dans son cabinet, en jetant au visage de son prisonnier un flot d'arguments qu'il jugeait triomphants.

--Si vous n'etes pas Ladko, continuait-il avec une vehemence croissante, comment se fait-il que, succedant au pillage de la villa du comte Hagueneau, pillage accompli, par un malheureux hasard, precisement au moment ou vous aviez quitte votre barge, un vol, oh! un vol simple, celui-ci! ait ete commis a Szuszek dans la nuit du 5 au 6 septembre, nuit que vous avez du necessairement passer en face de ce village? Si vous n'etes pas Ladko, enfin, que faisait dans votre barge ce portrait adresse a son mari par votre femme, Natcha Ladko?

M. Rona avait touche juste, cette fois, et le dernier argument etait en effet triomphant. Le pilote, aneanti, avait baisse la tete et de grosses gouttes de sueur ruisselaient de son visage.

Cependant le juge poursuivait d'une voix plus haute:

--Si vous n'etes pas Ladko, pourquoi ce portrait a-t-il ete supprime du jour ou vous vous etes senti menace? Il etait dans votre coffre, ce portrait; je precise, dans votre coffre de tribord. Il n'y est plus. Sa presence vous accusait; sa disparition vous condamne. Qu'avez-vous a repondre?

--Rien, murmura Ladko d'une voix sourde. Je ne comprends rien a ce qui m'arrive.

--Vous comprendrez a merveille si vous voulez vous en donner la peine. Pour le moment, nous allons interrompre cet interessant entretien. On va vous reconduire dans votre cellule, ou vous aurez tout le temps de vous

livrer a vos reflexions. Recapitulons, en attendant, l'interrogatoire d'aujourd'hui. Vous pretendez: 1 deg. Vous nommer Ilia Brusch; 2 deg. Avoir remporte le prix au concours de peche de Sigmaringen; 3 deg. Habiter Szalka; 4 deg. Avoir passe chez vous, a Szalka, la nuit du 28 au 29 aout. Ces points seront verifiees. De mon cote je pretends: 1 deg. Que votre nom est Ladko; 2 deg. Que votre domicile est Roustchouk; 3 deg. Que, dans la nuit du 28 au 29 aout, avec l'aide de nombreux complices, vous avez mis au pillage la villa du comte Hagueneau et vous etes rendu coupable d'une tentative de meurtre sur la personne du gardien Christian Hoel; 4 deg. Qu'un vol dont le nomme Kellermann, de Szuszek, a ete victime, dans la nuit du 5 au 6 septembre, doit etre mis a votre passif; 5 deg. Que de nombreux autres vols et meurtres commis dans les regions baignees par le Danube doivent pareillement vous etre imputes. L'instruction de ces crimes est ouverte. Des temoins sont cites. Vous serez mis en leur presence... Voulez-vous signer votre interrogatoire?.. Non?.. A votre aise!.. Gardes, reconduisez le prevenu!"

Pour regagner sa prison, Serge Ladko dut passer de nouveau au milieu de la foule et en subir encore les vociferations hostiles. La colere populaire semblait s'etre accrue pendant la duree de l'interrogatoire et la police eut quelque peine a proteger le prisonnier.

Au premier rang de cette foule hurlante, figurait Ivan Striga. Celui-ci devora des yeux l'individu qui prenait sa place avec tant de complaisance. Le pilote passa a deux metres de lui et il put le voir tout a son aise. Mais il ne reconnut pas cet homme imberbe, aux cheveux bruns, dont le visage etait orne d'une superbe paire de lunettes noires, et ses perplexites n'en furent pas attenees.

Striga s'eloigna tout songeur avec le reste de la foule quand furent refermees les portes de la prison. Decidement, il ne connaissait pas l'homme arrete. Ce n'etait, en tous cas, ni Dragoch, ni Ladko. Des lors, qu'il s'agit d'Ilia Brusch ou de tout autre, que lui importait? Quelle que fut la personnalite de l'accuse, l'essentiel etait qu'il absorbat l'attention de la justice, et Striga n'avait plus de raison de s'attarder a Semlin. C'est pourquoi il se resolut a partir des le lendemain pour regagner son chaland.

Mais, a son reveil, la lecture des journaux le fit changer d'avis. Cette affaire Ladko etant menee dans le secret le plus rigoureux, c'etait une raison peremptoire pour que la Presse s'ingeniat a percer, le mystere. Elle y avait reussi. Ample etait sa moisson d'informations.

Les journaux relataient, en effet, assez exactement le premier interrogatoire, en faisant suivre leur recit de commentaires qui n'etaient pas precisement favorables a l'accuse. En general, ils s'etonnaient de l'obstination avec laquelle celui-ci soutenait etre un simple pecheur, du nom d'Ilia Brusch, habitant seul la petite ville de Szalka. Quel interet pouvait-il avoir a soutenir un pareil systeme, dont la fragilite etait evidente? Deja, d'apres eux, le juge d'instruction, M. Izar Rona, avait envoye a Gran une commission rogatoire. D'ici tres peu de jours, un magistrat se transporterait donc a Szalka et se livrerait a une enquete qui aurait comme resultat de ruiner les allegations du prevenu. On chercherait cet Ilia Brusch, et on le trouverait ... s'il existait, ce qui, en somme, etait fort douteux.

Cette nouvelle modifia les projets de Striga. Tandis qu'il poursuivait sa lecture, une idee singuliere lui etait venue, et l'idee prit corps, quand il eut acheve de lire. Certes, il etait tres bon que la justice tint un innocent. Mais il serait meilleur encore qu'elle le gardat. Pour cela, que fallait-il? Lui fournir un Ilia Brusch en chair et en os, ce qui convaincrat ipso facto d'imposture le veritable Ilia Brusch qu'on retenait prisonnier a Semlin. Cette charge s'ajouterait a celles qu'on possedait deja forcement contre lui, puisqu'on l'avait arrete, et suffirait peut-etre a motiver sa condamnation definitive, au grand

profit du vrai coupable.

Sans plus attendre, Striga quitta la ville. Seulement, au lieu de regagner son chaland, il lui tournait le dos. Emportée par une rapide voiture, elle allait rejoindre la ligne ferrée qui l'emmènerait à toute vapeur vers Budapest et vers le Nord.

Pendant ce temps, Serge Ladko, gardant son immobilité coutumière, comptait tristement les heures. De sa première entrevue avec le juge, il était revenu effrayé de la gravité des présomptions qui pesaient sur lui. Certes, il réussirait fatalement avec le temps à faire triompher son innocence. Mais il lui faudrait sans doute s'armer de patience, car il ne pouvait reconnaître que les apparences fussent contre lui et que la justice n'eût bâti avec logique son échafaudage d'hypothèses.

Toutefois, il y a loin entre de simples soupçons et des preuves formelles. Or, des preuves, on n'arriverait jamais, et pour cause, à en réunir contre lui. Le seul témoin qu'il eût à craindre, et encore uniquement en ce qui concernait le secret de son nom, c'était le juif Simon Klein. Mais Simon Klein, qui avait son point d'honneur professionnel, ne consentirait vraisemblablement jamais à le reconnaître. D'ailleurs, aurait-on même besoin de le mettre en présence de son ancien correspondant de Vienne? Le juge n'avait-il pas déclaré qu'il allait se renseigner à Szalka? Ces renseignements ne pouvant manquer d'être excellents, la mise en liberté du prisonnier en résulterait évidemment.

Plusieurs jours s'écoulerent, durant lesquels Serge Ladko ressassa ces pensées avec une fièvre croissante. Szalka n'était pas si loin, et il ne fallait pas si longtemps pour se renseigner. On était au septième jour, depuis son premier interrogatoire, quand il fut introduit, de nouveau dans le cabinet de M. Rona.

Le juge était à son bureau et paraissait fort occupé. Pendant dix minutes, il laissa le pilote attendre debout, comme s'il eût ignoré sa présence.

"Nous avons la réponse de Szalka, dit-il enfin d'une voix détachée, sans même relever les yeux sur le prisonnier qu'il surveillait sournoisement à travers ses cils baissés.

--Ah!.. fit Serge Ladko avec satisfaction.

--Vous aviez raison, continuait cependant M. Rona. Il existe bien à Szalka un nommé Ilia Bruschi, qui jouit de la meilleure réputation.

--Ah!.. fit pour la seconde fois le pilote, qui voyait déjà ouverte la porte de sa prison.

Le juge, se faisant plus étranger et plus indifférent encore, murmura sans paraître y attacher la moindre importance:

--Le commissaire de police de Gran, chargé de l'enquête, a eu la bonne fortune de lui parler à lui-même.

--A lui-même? répéta Serge Ladko qui ne comprenait pas.

--A lui-même, affirma le juge.

Serge Ladko croyait rêver. Comment un autre Ilia Bruschi avait-il pu être trouvé à Szalka?

--Ce n'est pas possible, Monsieur, balbutia-t-il. Il y a erreur.

--Jugez-en vous-même, répliqua le juge. Voici le rapport du commissaire

de police de Gran. Il en resulte que ce magistrat, deférant a la commission rogatoire que je lui ai adressee, s'est transporte le 14 septembre a Szalka et qu'il s'est rendu dans une maison sise au coin du chemin de halage et de la route de Budapest.... C'est bien l'adresse que vous avez donnee, je pense? demanda le juge en s'interrompant.

--Oui, Monsieur, repondit Serge Ladko d'un air egare.

--... et de la route de Budapest, reprit M. Rona; qu'il a ete recu dans la dite maison, par le sieur Ilia Brusch en personne, lequel a declare n'etre que tout recemment revenu d'une assez longue absence. Le commissaire ajoute que les renseignements qu'il a pu recueillir sur le sieur Ilia Brusch tendent a etablir sa parfaite honorabilite, et qu'aucun autre habitant de Szalka ne porte ce nom.... Avez-vous quelque chose a dire? Ne vous genez pas, je vous prie.

--Non, Monsieur, balbutia Serge Ladko qui se sentait devenir fou.

--Voila donc un premier point elucide," conclut avec satisfaction M. Rona, qui regardait son prisonnier comme le chat doit regarder une souris.

XIV

ENTRE CIEL ET TERRE

Son deuxieme interrogatoire termine, Serge Ladko regagna sa cellule sans se rendre compte de ce qu'il faisait. A peine s'il avait entendu les questions du juge apres que l'incident de la commission rogatoire eut ete vide de la facon que l'on sait, et il n'avait plus repondu que d'un air hebeete. Ce qui lui arrivait dépassait les limites de son intelligence. Que lui voulait-on a la fin? Enleve, puis incarceré a bord d'un chaland par de mysterieux ennemis, il ne recouvrait sa liberte que pour la perdre aussitot; et voici maintenant qu'on trouvait, a Szalka, un autre Ilia Brusch, c'est-a-dire un autre lui-meme, dans sa propre maison!.. Cela tenait de la fantasmagorie!

Stupefait, affole par cette succession d'evenements inexplicables, il avait la sensation d'etre le jouet de puissances superieures et hostiles, d'etre invinciblement entraine, proie inerte et sans defense, dans les engrenages de cette machine formidable qui s'appelle: la Justice.

Cette depression, cet aneantissement de toute energie, son visage l'exprimait avec tant d'eloquence, qu'un des gardiens qui lui faisaient escorte en fut emu, bien qu'il considerat son prisonnier comme le plus abominable criminel.

"Ca ne va donc pas comme vous voulez, camarade? demanda, en mettant dans sa voix quelque desir de reconfort, ce fonctionnaire blase cependant par profession sur le spectacle des miseres humaines.

Il aurait parle a un sourd, que le resultat eut ete le meme.

--Allons! reprit le compatissant gardien, il faut se faire une raison. M. Izar Rona n'est pas un mauvais diable, et tout s'arrangera peut-etre mieux que vous ne pensez... En attendant, je vais vous laisser ca... Il est question de votre pays la-dedans. Ca vous distraira."

Le prisonnier garda son immobilite. Il n'avait pas entendu.

Il n'entendit pas davantage les verrous poussees a l'exterieur et pas

davantage il ne vit le journal que le gardien, trahissant ainsi sans penser a mal le secret rigoureux auquel etait astreint son prisonnier, deposait sur la table en s'en allant.

Les heures coulerent. Le jour s'acheva, puis la nuit, et ce fut une nouvelle aurore. Ecoule sur sa chaise, Serge Ladko n'avait pas conscience de la fuite du temps.

Cependant, quand le jour grandissant vint frapper son visage, il parut sortir de cet accablement. Il ouvrit les yeux, et son regard vague erra par la cellule. La premiere chose qu'il apercut alors, ce fut le journal laisse la veille par le pitoyable gardien.

Tel que celui-ci l'y avait place, ce journal s'etait toujours sur la table, decouvrant une _manchette_ imprimee en grasses capitales au-dessous du titre. "Les massacres de Bulgarie", annoncait cette manchette, sur laquelle tomba le premier regard de Serge Ladko. Il tressaillit et s'empara febrilement du journal. Son intelligence reveillee revenait a flots. Ses yeux fulguraient, tandis qu'il poursuivait sa lecture.

Les evenements qu'il apprenait ainsi etaient, au meme instant, commentes dans l'Europe entiere, et y soulevaient une clameur generale de reprobation. Depuis, ils sont entres dans l'histoire, dont ils ne forment pas la page la plus glorieuse.

Ainsi qu'il a ete rappele au debut de ce recit, toute la region balkanique etait alors en ebullition. Des l'ete de 1875, l'Herzegovine s'etait revoltee, et les troupes ottomanes envoyees contre elle n'avaient pu la reduire. En mai 1876, la Bulgarie s'etant soulevee a son tour, la Porte repondit a l'insurrection en concentrant une nombreuse armee dans un vaste triangle ayant pour sommets Roustchouk, Widdin et Sofia. Enfin, le 1er et le 2 juillet de cette annee 1876, la Serbie et le Montenegro, entrant en scene a leur tour, avaient declare la guerre a la Turquie. Les Serbes, commandes par le general russe Tcheranaief, apres avoir tout d'abord remporte quelques succes, avaient du battre en retraite en deca de leur frontiere, et le 1er septembre le prince Milan s'etait vu contraint de demander un armistice de dix jours, pendant lequel il sollicita, des puissances chretiennes, une intervention que celles-ci furent malheureusement trop longues a lui accorder.

"Alors," dit M. Edouard Driault, dans son _Histoire de la Question d'Orient_, "se produisit le plus affreux episode de ces luttes; il rappelle les massacres de Chio au temps de l'insurrection grecque. Ce furent les massacres de Bulgarie. La Porte, au milieu de la guerre contre la Serbie et le Montenegro, craignait que l'insurrection bulgare, sur les derrieres de l'armee, ne compromit ses operations. Le gouverneur de la Bulgarie, Chefkat-Pacha, recut-il l'ordre d'ecraser l'insurrection sans regarder aux moyens? Cela est vraisemblable. Des bandes de Bachi-Bouzouks et de Circassiens appelees d'Asie furent lachees sur la Bulgarie, et en quelques jours elle fut mise a feu et a sang. Ils assouvirent a l'aise leurs sauvages passions, brulerent les villages, massacrerent les hommes au milieu des tortures les plus raffinees, eventrerent les femmes, couperent en morceaux les enfants. Il y eut environ vingt-cinq a trente mille victimes..."

Tandis qu'il lisait, des gouttes de sueur perlaient sur le visage de Serge Ladko. Natcha!.. Qu'etait devenue Natcha, au milieu de cet effroyable bouleversement?.. Vivait-elle encore? Etait-elle morte, au contraire, et son cadavre eventre, coupe en morceaux, de meme que celui de tant d'autres innocentes victimes, trainait-il dans la boue, dans la fange, dans le sang, ecrase sous le pied des chevaux?

Serge Ladko s'etait leve, et, pareil a une bete fauve mise en cage, courait furieusement autour de la cellule, comme s'il eut cherche une

issue pour voler au secours de Natcha.

Cet acces de desespoir fut de courte duree. Revenu bientot a la raison, il se contraignit au calme, d'un energique effort, et, avec un cerveau lucide, chercha les moyens de reconquerir sa liberte.

Aller trouver le juge, lui avouer sans detour la verite, implorer au besoin sa pitie?.. Mauvais moyen. Quelle chance avait-il d'obtenir la confiance d'un esprit prevenu, apres avoir si longtemps persevere dans le mensonge? Etait-il en son pouvoir de detruire d'un seul mot la suspicion attachee a son nom de Ladko, de ruiner en un instant les presumptions qui l'accablaient? Non. Une enquete serait a tout le moins necessaire, et une enquete exigerait des semaines, sinon des mois.

Il fallait donc fuir.

Pour la premiere fois depuis qu'il y etait entre, Serge Ladko examina sa cellule. Ce fut vite fait. Quatre murs perces de deux ouvertures: la porte d'un cote, la fenetre de l'autre. Derriere trois de ces murs, d'autres cachots, d'autres prisons; derriere la fenetre seulement, l'espace et la liberte.

L'enseuillage de cette fenetre, dont le linteau atteignait le plafond, dépassait un metre cinquante, et sa partie inferieure, ce qu'on eut nomme l'appui pour une ouverture ordinaire, etait inaccessible, une rangee de gros barreaux scelles dans l'epaisseur du cadre en interdisant l'approche. D'ailleurs, cette difficulte vaincue, il en serait reste une autre. Au dehors, une sorte de hotte, dont les cotes venaient s'appliquer de part et d'autre de la fenetre, arretait tout regard vers l'exterieur et ne laissait de visible qu'un etroit rectangle de ciel. Non pas meme pour fuir, mais pour etre seulement en etat d'en chercher le moyen, il fallait donc tout d'abord forcer l'obstacle de la grille, puis se hisser a force de bras au sommet de cette hotte, de maniere a pouvoir reconnaitre les alentours.

A en juger par les escaliers descendus lors des convocations de M. Izar Rona, Serge Ladko s'estimait enferme au quatrieme etage de la prison. Douze a quatorze metres a tout le moins devaient donc le separer du sol. Serait-il possible de les franchir? Impatient d'etre renseigne a cet egard, il resolut de se mettre a l'oeuvre sur-le-champ.

Au prealable, cependant, il convenait de se procurer un instrument de travail. On lui avait tout pris, quand on l'avait ecroue, et, dans son cachot, rien ne pouvait etre d'aucun secours. Une table, une chaise et une couchette, representee par une maigre paillasse recouvrant une vouite en maconnerie, c'etait la tout son mobilier.

Serge Ladko cherchait en vain depuis longtemps, quand, en visitant pour la centieme fois ses vetements, sa main rencontra enfin un corps dur. Pas plus que ses geoliers eux-memes, il n'avait pense jusqu'ici a cette chose insignifiante qu'est une boucle de pantalon. Quelle importance n'acquerrait pas maintenant cette chose insignifiante, seul objet metallique qui fut en sa possession!

Ayant detache cette boucle, Serge Ladko, sans perdre une minute, attaqua la muraille au pied de l'un des barreaux, et la pierre, obstinement griffee par les arpillons d'acier, commença a tomber en poussiere sur le sol. Ce travail, deja lent et penible par lui-meme, etait encore complique par la surveillance incessante a laquelle etait soumis le prisonnier. Une heure ne s'ecoulait pas, sans qu'un gardien vint mettre l'oeil au guichet de la porte. De la, necessite d'avoir toujours l'oreille tendue vers les bruits exterieurs, et, au moindre signe de danger, d'interrompre le travail en faisant disparaître toute trace suspecte.

Dans ce but, Serge Ladko utilisait son pain. Ce pain, malaxe avec la poussiere qui tombait de la muraille, prit d'une maniere assez satisfaisante la couleur de la pierre et devint un veritable mastic, a l'aide duquel le trou fut dissimule a mesure qu'il etait creuse. Quant au surplus des debris produits par le grattage, il le cachait sous la vouute de son lit.

Apres douze heures d'efforts, le barreau etait dehausse sur une hauteur de trois centimetres, mais la boucle n'avait plus de pointes. Serge Ladko brisa l'armature, et, des morceaux, fit autant d'outils. Douze heures plus tard, ces menus fragments d'acier avaient disparu a leur tour.

Heureusement, la chance qui avait deja souri au prisonnier semblait ne plus vouloir l'abandonner. Au premier repas qui lui fut servi, il se risqua a garder un couteau de table, et, personne n'ayant remarque ce larcin, il le recommenca avec le meme bonheur le jour suivant. Il se trouvait ainsi maitre de deux instruments plus serieux que ceux dont il avait dispose jusqu'ici. A vrai dire, il ne s'agissait que de mechants couteaux tres grossierement fabriques. Toutefois, leurs lames etaient assez bonnes, et les manches en facilitaient le maniemment.

Le travail, a partir de ce moment, avanca plus vite, bien que trop lentement encore. Le ciment, avec le temps, avait acquis la durete du granit et ne se laissait que difficilement effriter. A chaque instant, d'ailleurs, le travail devait etre interrompu, soit a cause d'une ronde de gardiens, soit par suite d'une convocation de M. Rona, qui multipliait les interrogatoires.

Le resultat de ces interrogatoires etait toujours le meme. L'instruction pietinait sur place. A chaque seance, c'etait un defile de temoins dont les declarations n'apportaient aucune lumiere. Si les uns semblaient trouver quelque vague ressemblance entre Serge Ladko et le malfaiteur qu'ils avaient plus ou moins nettement apercu le jour ou ils en avaient ete victimes, d'autres niaient categoriquement cette ressemblance. M. Rona avait beau affubler son prevenu de barbes postiches taillees selon toutes les coupes imaginables, l'obliger a montrer ses yeux ou a les dissimuler derriere les verres noirs des lunettes, il ne reussissait pas a obtenir un seul temoignage formel. Aussi attendait-il avec impatience que l'etat de Christian Hoel, blesse lors du dernier attentat de la bande du Danube, permit a celui-ci de se rendre a Semlin.

De ces interrogatoires, Serge Ladko se desinteressait d'ailleurs. Docilement, il se pretait a toutes les experiences du juge, s'affublait de perruques et de fausses barbes, mettait ou retirait ses lunettes, sans se permettre la plus petite observation. Sa pensee etait absente de ce cabinet. Elle restait dans sa cellule, ou le barreau qui le separait de la liberte sortait peu a peu de la pierre.

Quatre jours lui furent necessaires pour achever de le desceller. C'est seulement le soir du 23 septembre qu'il en atteignit l'extremite inferieure. Il s'agissait maintenant d'en scier l'extremite opposee.

Cette partie du travail etait la plus penible. Suspendu d'une main au reste de la grille, Serge Ladko, de l'autre, activait le va-et-vient de son outil. Celui-ci, simple lame de couteau, jouait mal son role de scie et n'entamait que lentement le fer. D'autre part, cette position extenuante obligeait a de frequents repos.

Le 29 septembre, enfin, apres six jours d'efforts heroiques, Serge Ladko estima suffisante la profondeur de l'entaille. A quelques millimetres pres, le fer etait en effet sectionne. Il n'aurait donc aucune peine a vaincre la resistance du metal, lorsqu'il voudrait plier la barre. Il etait temps. La lame du second couteau etait alors reduite a un fil.

Des le lendemain matin, aussitot apres le passage de la premiere ronde, ce qui lui assurait une heure environ de securite, Serge Ladko poursuivit methodiquement son entreprise. Conformement a ses previsions, le barreau flechit sans difficulte. Par l'ouverture ainsi faite, il passa de l'autre cote de la grille, puis, s'enlevant a la force des bras, atteignit le sommet de la hotte. Avidement, il regarda autour de lui.

Comme il l'avait suppose, quatorze metres environ le separaient du sol. Cette distance n'etait pas telle qu'il fut impossible de la franchir, pourvu que l'on possedat une corde de longueur suffisante. Mais arriver jusqu'au sol n'etait que la difficulte la moins grave, et, cette difficulte fut-elle vaincue, le probleme n'en serait pas pour cela plus pres d'etre resolu.

Ainsi que Serge Ladko put le constater, la prison etait, en effet, ceinturee par un chemin de ronde, que limitait, a la peripherie, un mur d'environ huit metres d'elevation, au dela duquel apparaissaient des toits de maisons. Apres etre descendu, il faudrait donc passer par-dessus cette muraille, ce qui, des l'abord, semblait impraticable.

A en juger par l'eloignement des maisons, une rue entourait probablement la prison. Une fois dans cette rue, un fugitif pouvait se considerer comme sauve. Mais le moyen existait-il d'y arriver sain et sauf?

Serge Ladko, en quete d'un expedient, commença par examiner attentivement ce qu'il pouvait decouvrir sur la gauche. S'il n'y trouva pas la solution qu'il cherchait, ce qu'il apercut fit battre son coeur d'emotion. Dans cette direction, il voyait le Danube, dont d'innombrables bateaux de toutes tailles sillonnaient les eaux jaunes. Les uns suivaient ou remontaient le courant, d'autres tendaient la corde de leur ancre ou l'amarre qui les retenait au quai.

Parmi ces derniers, le pilote, du premier coup d'oeil, reconnut sa barge. Rien ne la distinguait des embarcations ses voisines, et il ne semblait pas qu'elle fut l'objet d'une surveillance particuliere. Ce serait une heureuse chance, s'il parvenait a la reconquerir. En moins d'une heure, grace a elle, il aurait franchi la frontiere, et, en territoire serbe, il se rirait de la justice austro-hongroise.

Serge Ladko reporta ses regards vers la droite, et, de ce cote, il remarqua aussitot une particularite qui le rendit attentif. Retenue de distance en distance par de solides crampons scelles dans le batiment, une tige de fer venue du toit--la chaine du paratonnerre selon toute vraisemblance--passait a proximite de sa fenetre, pour aller finalement s'enfoncer dans le sol. Cette tige de fer eut rendu la descente assez facile, si l'on avait pu arriver jusqu'a elle.

Or, ceci n'etait peut-etre pas irrealisable. A la hauteur du carrelage de sa cellule, une sorte de bandeau, motive par la decoration de l'edifice, courait le long du mur en faisant une saillie de vingt ou vingt-cinq centimetres. Peut-etre, avec du sang-froid et de l'energie, n'eut-il pas ete impossible de s'y tenir debout, et d'atteindre ainsi la chaine du paratonnerre.

Malheureusement, quand bien meme on eut ete capable d'une aussi folle audace, la muraille exterieure n'en fut pas moins, demeurée infranchissable. Prisonnier dans une cellule ou dans le chemin de ronde, c'etait toujours etre prisonnier.

Serge Ladko, en examinant cette muraille avec plus de soin qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, observa que la partie superieure, a peu de distance au-dessous du chaperon, en etait decoree interieurement et exterieurement par une serie de bossages, formes de moellons carres a demi encastres dans le reste de la maconnerie. Un long moment Serge

Ladko contempla cet ornement architectural, puis, se laissant glisser sur l'appui de la fenetre, il reintegra sa cellule, et se hata de faire disparaitre toute trace compromettante.

Son parti etait pris. Le moyen d'etre libre envers et contre tous, il l'avait trouve. Quelque risque qu'il fut, ce moyen pouvait, devait reussir. Au surplus, mieux valait la mort que la continuation de pareilles angoisses.

Patiemment, il attendit le passage de la seconde ronde. Assure des lors d'une nouvelle periode de tranquillite, il se mit en devoir d'achever ses preparatifs. De ses draps, il fit, a l'aide de ce qui subsistait de son couteau, une cinquantaine de bandes de quelques centimetres de largeur. Afin que l'attention des gardiens ne fut pas attiree, il eut soin de reserver une quantite de toile suffisante pour que sa couchette gardat son aspect exterieur. Quant au reste, nul n'aurait evidemment l'idee de venir soulever la couverture.

Les bandes decoupees, il les accoupla quatre par quatre sous forme d'une tresse, dans laquelle les brins, se chevauchant l'un l'autre, s'allongeaient d'une nouvelle bande lorsqu'ils etaient proches de leur fin. Une journee fut consacree a ce travail. Enfin, le 1er octobre, un peu avant midi, Serge Ladko eut en sa possession une corde solide, longue de quatorze a quinze metres, qu'il dissimula soigneusement sous sa couchette.

Tout etant pret, il resolut que l'evasion aurait lieu le soir meme, a neuf heures.

Cette derniere journee, Serge Ladko l'occupa a examiner les plus petits details de son entreprise, a en calculer les chances et les dangers. Quelle en serait l'issue: la liberte ou la mort? Un avenir prochain en deciderait. Dans tous les cas, il la tenterait.

Toutefois, avant que l'instant d'agir sonnat, le sort lui reservait une derniere epreuve. Il etait pres de trois heures de l'apres-midi, quand les verrous de sa porte furent tires a grand bruit. Que lui voulait-on? S'agissait-il encore d'un interrogatoire de M. Izar Rona? L'heure a laquelle il convoquait d'ordinaire le prisonnier etait passee cependant.

Non, il n'etait pas question de se rendre a une convocation du juge. Par la porte ouverte, Serge Ladko apercut dans le couloir, outre l'un de ses gardiens habituels, un groupe de trois personnes qui lui etaient inconnues. L'une de ces personnes etait une femme, une jeune femme de vingt ans a peine, dont le visage exprimait la douceur et la bonte. Des deux hommes qui l'accompagnaient, l'un etait evidemment son mari. Le langage et l'attitude du gardien permettaient de reconnaitre dans l'autre le directeur meme de la prison.

Il s'agissait evidemment d'une visite. A en juger par la deference respectueuse qui leur etait temoignee, les visiteurs etaient gens de marque, peut-etre quelque couple princier en voyage, aupres duquel le directeur jouait le role de cicerone.

"L'occupant actuel de cette cellule, dit-il a ses hotes, n'est autre que le fameux Ladko, chef de la bande du Danube, dont le nom a du certainement parvenir jusqu'a vous.

La jeune femme glissa un regard timide a l'adresse du celebre malfaiteur. Il n'avait pas l'air bien terrible, ce celebre malfaiteur. Jamais on ne se serait imagine un chef de bandits d'une cruaute legendaire sous les traits de cet homme amaigri, emacie, a la figure have, dont les jeux exprimaient tant de detresse et de profond desespoir.

--Il est vrai qu'il s'entete a protester de son innocence, ajouta impartialement le directeur; mais nous sommes habitues a cette chanson."

Il fit ensuite remarquer aux visiteurs le bon ordre de la cellule et sa parfaite proprete. Dans la chaleur de son discours, il en franchit meme le seuil, et alla s'adosser au-dessous de la fenetre, afin de faire face a son auditoire.

Tout a coup, le coeur de Serge Ladko Cessa de battre. Sans le savoir, l'orateur frolait l'endroit attaque par le prisonnier et un peu de ciment commencait a tomber en fine poussiere. Ebranle par un autre mouvement, ce fut bientot le tampon de mie de pain qui se detacha d'un seul bloc et tomba sur le carreau. Serge Ladko eut un frisson d'epouvante, en constatant que l'extremite du barreau descelle apparaissait a nu au fond de son alveole.

Quelqu'un avait-il vu? Oui, quelqu'un avait vu. Tandis que son mari et le directeur examinaient la miserable table comme un objet du plus haut interet, et que le gardien, respectueusement detourne, semblait regarder quelque chose dans l'enfilade du couloir, la visiteuse tenait ses yeux fixes sur l'excavation pratiquee dans la muraille, et l'expression de son visage montrait qu'elle en comprenait le mysterieux langage.

Elle allait parler... d'un mot, ruiner tant d'efforts... Serge Ladko attendait, et, par degres, il se sentait mourir.

Un peu pale, la jeune femme releva les yeux sur le prisonnier et le couvrit de son regard limpide. Vit-elle les grosses larmes qui s'echappaient lentement des paupieres du miserable? Comprit-elle sa supplication silencieuse? Eut-elle conscience de son horrible desespoir?..

Dix secondes tragiques passerent, et soudain elle se detourna en poussant un cri de douleur. Ses deux compagnons se precipiterent vers elle. Que lui etait-il arrive? Rien de grave, affirma-t-elle, d'une voix tremblante, en s'efforcant de sourire. Elle venait de se tordre sottement le pied, voila tout.

Tandis que Serge Ladko allait, sans etre apercu, se placer devant le barreau accusateur, mari, directeur et gardien s'empresserent. Les deux premiers sortirent soutenant la pretendue blessee; le troisieme repoussa precipitamment les verrous. Serge Ladko etait seul.

Quel elan de gratitude gonfla sa poitrine pour la douce creature, qui avait eu pitie! Grace a elle, il etait sauve. Il lui devait la vie; plus que la vie, la liberte.

Il etait retombe, accable, sur sa couchette. L'emotion avait ete trop rude. Son cerveau vacillait sous ce dernier coup du sort.

Le reste du jour s'ecoula sans autre incident, et neuf heures sonnerent enfin aux horloges lointaines de la ville. La nuit etait tout a fait venue. De gros nuages, roulant dans le ciel, en augmentaient l'obscurite.

Dans le couloir, un bruit grandissant annoncait l'approche d'une ronde. Arrivee devant la porte, elle fit halte. Un gardien appliqua son oeil au guichet et se retira satisfait. Le prisonnier dormait, enfonce jusqu'au menton sous sa couverture. La ronde se remit en marche. Le bruit de ses pas decrut, s'eteignit.

Le moment d'agir etait arrive.

Aussitot, Serge Ladko sauta a bas de sa couchette, dont il disposa le matelas de maniere a simuler suffisamment, dans la penombre de la

cellule, la presence d'un homme endormi. Cela fait, il se munit de sa corde, puis, s'etant glisse de nouveau de l'autre cote de la grille; il s'enleva comme la premiere fois et se mit a cheval sur l'arete superieure de la hotte.

Les bandeaux qui decoraient le batiment etant situes a la hauteur de chaque plancher, Serge Ladko dominait ainsi de pres de quatre metres celui de ces ornements sur lequel il s'agissait de prendre pied. Il avait prevu cette difficulte. Embrassant l'un des barreaux de la grille avec la corde dont il garda en main les deux extremités, il se laissa glisser sans trop de peine jusqu'a la saillie exterieure.

Le dos applique a la muraille, cramponne de la main gauche a la corde qui le supportait, le fugitif se reposa un instant. Comment garder l'equilibre sur cette surface etroite? A peine aurait-il lache son soutien, qu'il irait s'abimer sur le sol du chemin de ronde.

Prudemment, s'astreignant a des mouvements d'une extreme lenteur, il reussit a saisir la corde de la main droite, et, de la gauche, il inspecta la paroi de la hotte. Celle-ci ne s'appliquait pas toute seule devant la fenetre et, pour la retenir, un organe quelconque existait necessairement. En la frolant, sa main ne tarda pas, en effet, a rencontrer un obstacle, qu'apres, un peu d'hesitation il reconnut etre une patte scellee dans la maconnerie.

Quelque faible que fut la prise offerte par cette patte, force lui etait de s'en contenter. S'y accrochant du bout de ses doigts crispes, il attira lentement l'un des doubles de la corde, qui vint peu a peu retomber sur ses epaules. Desormais, les ponts etaient coupes derriere lui. L'eut-il voulu, il ne pouvait plus regagner sa cellule. Il fallait, de toute necessite, perseverer jusqu'au bout dans son entreprise.

Serge Ladko se risqua a tourner a demi la tete vers la chaine du paratonnerre dont il avait le plus escompte le secours. Quel ne fut pas son effroi, en constatant que pres de deux metres separaient cette chaine de la hotte dont il lui etait, sous peine de mort, interdit de s'eloigner!

Cependant, il lui fallait prendre un parti. Debout sur cette etroite saillie, le dos applique contre la muraille, retenu au-dessus du vide par un miserable morceau de fer que l'extremite de ses doigts avait peine a saisir, il ne pouvait s'eterniser dans cette situation. Dans quelques minutes, ses doigts lasses relacheraient leur etreinte, et ce serait alors la chute inevitable. Mieux valait ne perir qu'apres un dernier effort vers le salut.

S'inclinant du cote de la fenetre, le fugitif replia son bras gauche comme un ressort pret a se detendre, puis, abandonnant tout appui, il se repoussa violemment vers la droite.

Il tomba. Son epaule heurta la saillie du bandeau. Mais, grace a l'elan qu'il s'etait donne, ses mains etendues avaient enfin atteint le but. La premiere difficulte etait vaincue. Restait a vaincre la seconde.

Serge Ladko se laissa glisser le long de la chaine et s'arreta sur l'un des crampons qui la fixaient a la muraille. La, il fit une courte halte et s'accorda le temps de la reflexion.

Le sol etait invisible dans la nuit, mais, d'en bas, arrivait jusqu'au fugitif le bruit d'un pas regulier. Un soldat montait evidemment la garde. A en juger par ce bruit croissant et décroissant tour a tour, la sentinelle, apres avoir suivi la fraction du chemin de ronde longeant cette partie de la prison, tournait ensuite dans la prolongation de ce chemin qui passait devant une autre facade du batiment, puis revenait, pour recommencer sans interruption son va-et-vient. Serge Ladko calcula

que l'absence du soldat durait de trois a quatre minutes. C'est donc dans ce delai que la distance le separant de la muraille exterieure devait etre franchie.

S'il devinait, au-dessous de lui, la crete de cette muraille dont la blancheur se decoupait vaguement dans l'ombre, il ne pouvait distinguer les pierres en saillie qui en decoraient le sommet.

Serge Ladko, se laissant glisser un peu plus bas, s'arreta a l'un des crampons inferieurs. De ce point, il dominait encore de deux ou trois metres le sommet de la muraille qu'il s'agissait de franchir.

Solide, desormais, il lui etait permis de proceder par mouvements plus rapides. Il ne lui fallut qu'un instant pour derouler sa corde, la faire passer derriere la chaine du paratonnerre et en nouer les deux bouts de maniere a la transformer en une corde sans fin. La longueur necessaire approximativement calculee, il en lanca ensuite au-dessus de la muraille de cloture, puis en ramena a lui l'extremite en forme de boucle, comme il l'aurait fait avec un lasso, en s'efforcant de saisir une des pierres en saillie dont la muraille etait exterieurement ornee.

L'entreprise etait difficile. Au milieu de cette obscurite profonde, qui lui cachait le but, il ne pouvait compter que sur le hasard.

Plus de vingt fois la corde avait ete lancee sans resultat, quand elle opposa enfin une resistance. Serge Ladko insista en vain. La prise etait bonne et ne ceda pas. La tentative avait donc reussi. La boucle terminale s'etait enroulee autour d'un des bossages exterieurs, et une sorte de passerelle etait maintenant jete au-dessus du chemin de ronde.

Passerelle fragile a coup sur! N'allait-elle pas se rompre ou se detacher de la pierre qui la retenait? Dans le premier cas, ce serait une epouvantable chute de dix metres de hauteur; dans le second, ramene contre le mur de la prison a la maniere d'un balancier, son fardeau humain viendrait s'y ecraser.

Pas un instant, Serge Ladko n'hesita devant la possibilite de ce danger. Sa corde fortement tendue, il en reunit de nouveau les deux extremités, puis, pret a s'elancer, il preta l'oreille aux pas du soldat de garde.

Celui-ci etait precisement juste en dessous du fugitif. Il s'eloignait. Bientot, il tourna le coin du batiment et le bruit de ses pas s'eteignit. Il fallait, sans perdre une seconde, profiter de son absence.

Serge Ladko s'avanca sur le chemin aerien. Suspendu entre ciel et terre, il avancait d'un mouvement egal et souple, sans s'inquieter du flechissement de la corde, dont la courbure s'accroissait a mesure qu'il approchait du milieu du parcours. Il voulait passer. Il passerait.

Il passa. En moins d'une minute, le vertigineux abime franchi, il atteignait la crete de la muraille.

Sans y prendre de repos, il se hata de plus en plus, enfievre par la certitude du succes. Dix minutes a peine s'etaient ecoulees depuis qu'il avait quitte sa cellule, mais ces dix minutes lui semblaient avoir dure plus d'une heure, et il redoutait qu'une ronde ne vint l'inspecter. Son evasion ne serait-elle pas decouverte alors, malgre la maniere dont il avait dispose sa couchette? Il importait d'etre loin auparavant. La barge etait la, a deux pas de lui! Quelques coups d'aviron suffiraient a le mettre hors de l'atteinte de ses persecuteurs.

Interrompant son travail a chaque passage du soldat de garde, Serge Ladko denoua febrilement sa corde, la ramena a lui en halant sur l'un des brins, puis, la doublant de nouveau et entourant de la boucle ainsi

formee l'une des saillies interieures, il commença sa descente, apres s'etre assure que la rue etait deserte.

Arrive heureusement a terre, il fit aussitot retomber la corde a ses pieds et la roula en paquet. Tout etait termine. Il etait libre, et aucune trace ne subsisterait de son audacieuse evasion.

Mais, comme il allait partir a la recherche de sa barge, une voix s'eleva tout a coup dans la nuit.

"Parbleu! prononçait-on a moins de dix pas, c'est M. Ilia Brusç, ma parole!

Serge Ladko eut un tressaillement de plaisir. Le sort deciderement se declarait en sa faveur puisqu'il lui envoyait le secours d'un ami.

--M. Jaeger!" s'ecria-t-il d'une voix joyeuse, tandis qu'un passant sortait de l'ombre et se dirigeait vers lui.

XV

PRES DU BUT

Le 10 octobre, l'aube se leva pour la neuvieme fois, depuis que la barge avait recommence a descendre le Danube. Pendant les huit jours precedents, pres de sept cents kilometres avaient ete laisses en arriere. On approchait de Roustchouk, ou l'on arriverait avant le soir.

A bord, rien ne semblait change. La barge transportait, comme autrefois, les deux memes compagnons: Serge Ladko et Karl Dragoç, redevenus, l'un le pecheur Ilia Brusç, l'autre, le debonnaire M. Jaeger.

Toutefois, la maniere dont le premier jouait maintenant son role rendait plus difficile a soutenir celui du second. Hypnotise par le desir de se rapprocher de Roustchouk, manoeuvrant l'aviron jour et nuit, Serge Ladko negligait, en effet, les precautions les plus elementaires. Non seulement il s'etait debarrasse de ses lunettes, mais encore, supprimant rasoir et teinture, il permettait aux changements survenus dans sa personne pendant la duree de sa detention de s'accuser avec une nettete croissante. Ses cheveux noirs palissaient de jour en jour, et sa barbe blonde commençait a atteindre une longueur respectable.

Il eut ete naturel que Karl Dragoç manifestat quelque etonnement d'une pareille transformation. Celui-ci ne disait rien pourtant. Decide a suivre jusqu'au bout la voie dans laquelle il s'etait engage, il avait pris le parti de ne rien voir de ce qui pouvait etre genant.

Au moment ou il s'etait trouve face a face avec Serge Ladko, les opinions anterieures de Karl Dragoç etaient fortement ebranlees, et il se sentait moins enclin a admettre la culpabilite de son ancien compagnon de voyage.

L'incident provoque par la commission rogatoire de Szalka avait ete la premiere cause de ce revirement. Karl Dragoç avait, en effet, procede a son enquete personnelle. Plus difficile a satisfaire que le commissaire de police de Gran, il avait longuement interroge les habitants de la ville, et les reponses obtenues n'avaient pas ete sans le troubler.

Qu'un nomme Ilia Brusç, dont la vie etait au demeurant des plus regulieres, eut elu domicile a Szalka et qu'il l'eut quittee peu de temps avant le concours de Sigmaringen, ce premier point n'etait pas contestable. Cet Ilia Brusç avait-il ete revu apres ce concours, et

notamment dans la nuit du 28 au 29 aout? Sur ce deuxieme point, les temoignages furent evasifs. Si les plus proches voisins croyaient bien se rappeler que, vers la fin d'aout, ils avaient remarque de la lumiere dans la maison du pecheur alors fermee depuis plus d'un mois, ils n'oseraient cependant rien affirmer. Ces renseignements, tout vagues et hesitants qu'ils fussent, augmenteraient naturellement les perplexites du policier.

Restait un troisieme point a elucider. Quel etait le personnage a qui le commissaire de Gran avait parle au domicile indique par le prevenu? A cet egard, Dragoch ne put recueillir aucune indication. Ilia Brusch etant assez connu a Szalka, il fallait necessairement, s'il y etait venu, qu'il fut arrive et reparti pendant la nuit, puisque personne ne l'avait apercu. Un tel mystere, deja suspect par lui-meme, le devint bien davantage, quand Karl Dragoch eut mis la main sur le tenancier d'une petite auberge, auquel, dans la soiree du 12 septembre, trente-six heures avant la visite du commissaire de police de Gran, un inconnu avait demande l'adresse d'Ilia Brusch. Le probleme se compliquait. Il se compliqua encore, quand cet aubergiste, presse de questions, eut donne de l'inconnu un signalement correspondant traits pour traits a celui que, d'apres la rumeur publique, il convenait d'attribuer au chef de la bande du Danube.

Tout ceci rendit Karl Dragoch reveur. Il flaira des choses louches. Il eut le sentiment instinctif d'etre en presence de quelque machination tenebreuse dont le but lui demeurait inconnu, mais dont il n'etait pas impossible que le prevenu fut la victime.

Cette impression se trouva fortifiee, quand, a son retour a Semlin, il connut la marche de l'instruction. En somme, apres vingt jours de secret, elle n'avait pas fait un pas. Aucun complice n'avait ete decouvert, nul temoin n'avait formellement reconnu le prisonnier, contre lequel il n'existait toujours d'autre charge que le fait d'avoir cherche a modifier l'aspect de son visage et d'avoir possede un portrait de femme sur lequel figurait le nom de Ladko.

Ces presumptions, qui, corroborees par d'autres, eussent eu une grande valeur, perdaient, isolees, beaucoup de leur importance. Peut-etre, apres tout, ce deguisement et la presence du portrait avaient-ils une cause avouable.

Karl Dragoch, dans cet etat d'esprit, etait particulierement accessible a la pitie. C'est pourquoi il n'avait pu s'empecher d'etre profondement emu par la naive confiance de Serge Ladko, dans une circonstance ou celui-ci aurait ete excusable de se defier de son plus intime ami.

Etait-il impossible, d'ailleurs, de mettre ce sentiment de pitie d'accord avec ses devoirs professionnels en reprenant comme devant sa place dans la barge? Si Ilia Brusch se nommait en realite Ladko, et si ce Ladko etait bien un malfaiteur, Karl Dragoch, en s'attachant a lui, depisterait ses complices. Innocent, au contraire, peut-etre conduirait-il quand meme au vrai coupable, auquel l'incident de Szalka eut prouve, dans ce cas, qu'il portait ombrage.

Ces raisonnements, un peu specieux, n'etaient pas denues de toute logique. L'aspect miserable de Serge Ladko, le courage surhumain qu'il avait du deployer pour accomplir sa fantastique evasion, et surtout le souvenir du service autrefois rendu avec tant d'heroique simplicité, firent le reste. Karl Dragoch devait la vie a ce malheureux qui haletait devant lui, les mains en sang, la sueur ruisselant sur son visage decharne. Allait-il, en retour, le rejeter dans l'enfer? Le detective ne put s'y resoudre.

"Venez!" dit-il simplement en reponse a l'exclamation joyeuse du fugitif, qu'il entraîna vers le fleuve.

Peu de paroles avaient été échangées entre les deux compagnons pendant les huit jours qui venaient de s'écouler. Serge Ladko gardait généralement le silence et concentrait toutes les forces de son être pour accroître la vitesse de l'embarcation.

En phrases hachées, qu'il fallait lui arracher en quelque sorte, il fit toutefois le récit de ses inexplicables aventures depuis le confluent de l'Ipoly. Il raconta sa longue détention dans la prison de Semlin, succédant à une séquestration plus étrange encore à bord d'un chaland inconnu. Ils mentaient donc, ceux qui prétendaient l'avoir vu entre Budapest et Semlin, puisque, durant tout ce parcours, il avait été enfermé, pieds et mains liés, dans ce chaland.

À ce récit, les opinions primitives de Karl Dragoch évoluèrent de plus en plus. Malgré lui, il établissait un rapprochement entre l'agression dont Ilia Brusch avait été victime et l'intervention d'un sosie à Szalka. À n'en pas douter, le pêcheur gênait quelqu'un et était en butte aux coups d'un ennemi inconnu, mais dont le signalement semblait correspondre à celui du véritable bandit.

Ainsi, peu à peu, Karl Dragoch s'acheminait vers la vérité. Hors d'état de contrôler ses déductions, il sentait du moins décroître de jour en jour les soupçons autrefois conçus.

Pas un instant, néanmoins, il ne songea à quitter la barge pour revenir en arrière et recommencer son enquête sur nouveaux frais. Son flair de policier lui disait que la piste était bonne, et que le pêcheur, innocent peut-être, était d'une manière ou d'autre mêlé à l'histoire de la bande du Danube. La tranquillité était parfaite, d'ailleurs, sur le haut fleuve, et la succession des crimes commis prouvait que leurs auteurs avaient, eux aussi, descendu le courant, au moins jusqu'aux environs de Semlin. Il y avait donc toutes chances pour qu'ils eussent continué à le descendre pendant la détention d'Ilia Brusch.

Sur ce point, Karl Dragoch ne se trompait pas. Ivan Striga continuait, en effet, à se rapprocher de la mer Noire, avec douze jours d'avance sur la barge au départ de Semlin. Mais, ces douze jours d'avance, il les perdait peu à peu, la distance séparant les deux bateaux diminuait graduellement, et, jour par jour, heure par heure, minute par minute, la barge gagnait implacablement sur le chaland, sous l'effort furieux de Serge Ladko.

Celui-ci n'avait qu'un but: Roustchouk; qu'une idée: Natcha. S'il négligeait les précautions autrefois prises pour protéger son incognito, c'est qu'il n'y pensait vraiment plus. D'ailleurs, de quel intérêt eussent-elles été maintenant? Après son arrestation, après son évasion, s'appeler Ilia Brusch devait être aussi compromettant que de s'appeler Serge Ladko. Sous un nom ou sous un autre, il ne pouvait plus désormais s'introduire que secrètement à Roustchouk, sous peine d'être appréhendé sur-le-champ.

Absorbé par son idée fixe, il n'avait, pendant ces huit jours, accordé aucune attention aux rives du fleuve. S'il s'était aperçu qu'on passait devant Belgrade--la ville blanche--etagée sur une colline, que domine le palais du prince, le Konak, et précédée d'un faubourg où viennent transiter une immense quantité de marchandises, c'est parce que Belgrade indique la frontière serbe ou expiraient les pouvoirs de M. Izar Rona. Mais, ensuite, il ne remarqua plus rien.

Il ne vit, ni Semendria, ancienne capitale de la Serbie, célèbre par les vignobles dont elle est entourée; ni Colombals, où l'on montre une caverne dans laquelle Saint-Georges aurait, d'après la légende, déposé le corps du dragon tué de ses propres mains; ni Orsova, au delà de laquelle le Danube coule entre deux anciennes provinces turques,

devenues depuis royaumes independants; ni les Portes de Fer, ce defile fameux borde de murailles verticales de quatre cents metres, ou le Danube se precipite et se brise avec fureur contre les blocs dont son lit est seme; ni Widdin, premiere ville bulgare de quelque importance; ni Nikopoli, ni Sistowa, les deux autres cites notoires qu'il lui fallut depasser en amont de Roustchouk.

De preference, il longeait la rive serbe, ou il s'estimait plus en surete, et en effet, jusqu'a la sortie des Portes de Fer, il ne fut pas inquiete par la police.

Ce fut seulement a Orsava que, pour la premiere fois, un canot de la brigade fluviale intima a la barge l'ordre de s'arreter. Serge Ladko, tres inquiet, obeit en se demandant ce qu'il repondrait aux questions qu'on allait inevitablement lui poser.

On ne l'interrogea meme pas. Sur un mot de Karl Dragoch, le chef du detachement s'inclina avec deference et il ne fut plus question de perquisition.

Le pilote ne songea pas a s'etonner qu'un bourgeois de Vienne disposat a son gre de la force publique. Trop heureux de s'en tirer a si bon compte, il trouva toute naturelle une omnipotence qui s'exerçait a son profit, et il ne manifesta pas plus de surprise, mais simplement une impatience grandissante, en voyant se prolonger l'entretien entre l'agent et son passager.

Conformement aux ordres, tant de M. Izar Rona, furieux de l'evasion de son prevenu, que de Karl Dragoch lui-meme, la police du fleuve avait redouble de vigueur. De distance en distance, on obligeait la navigation a franchir une serie de barrages, parmi lesquels celui d'Orsova etait d'une importance capitale. L'etirement du fleuve en cette partie de son cours facilitant la surveillance, il etait impossible, en effet, qu'aucun bateau reussit a passer sans avoir ete minutieusement visite.

Karl Dragoch, en interrogeant son subordonne, eut l'ennui d'apprendre a la fois, et que ces perquisitions n'avaient donne aucun resultat, et qu'un nouveau crime, un cambriolage d'une certaine gravite, venait d'etre commis deux jours auparavant en territoire roumain, au confluent du Jirel, presque exactement en face de la ville bulgare de Rahowa.

Ainsi donc, la bande du Danube avait reussi a passer entre les mailles du filet. Cette bande ayant coutume de s'approprier non seulement l'or et l'argent, mais les objets precieux de toute nature, son butin devait etre d'un volume encombrant, et il etait vraiment inconcevable qu'on n'en eut pas trouve trace, alors qu'aucun bateau n'avait pu echapper a la visite.

Il en etait cependant ainsi.

Karl Dragoch etait stupefait d'une telle virtuosite. Toutefois, il fallait bien se rendre a l'evidence, les malfaiteurs prouvant eux-memes par des attentats leur descente vers l'aval.

La seule conclusion a tirer de ces faits, c'est qu'il convenait de se hater. Le lieu et la date du dernier vol signale indiquaient que ses auteurs avaient moins de trois cents kilometres d'avance. En tenant compte du temps pendant lequel Ilia Brusca avait ete immobilise, temps que la bande du Danube avait certainement mis a profit, il fallait en inferer que sa vitesse etait a peine la moitie de celle de la barge. Il n'etait donc pas impossible de l'atteindre a la course.

On reparti donc sans plus attendre et, des les premieres heures du 6 octobre, la frontiere bulgare etait franchie. A partir de ce point, Serge Ladko qui, jusque-la, avait suivi de son mieux la rive droite,

serra au contraire le plus possible le bord roumain dont, a partir de Lom-Palamka, une succession de marais de huit a dix kilometres de large n'allait pas tarder, d'ailleurs, a interdire l'approche.

Quelque absorbe qu'il fut en lui-meme, le fleuve, depuis qu'on etait entre dans les eaux bulgares, n'avait pu manquer de lui paraître suspect. Un certain nombre de chaloupes a vapeur, de torpilleurs meme, voire de canonnières, battant pavillon ottoman, le sillonnaient en effet. En prevision de la guerre qui allait, moins d'un an plus tard, eclater avec la Russie, la Turquie commençait deja a surveiller le Danube, qu'elle devait peupler ensuite d'une veritable flottille.

Risque pour risque, le pilote preferait se tenir a distance de ces navires turcs, dut-il pour cela se jeter dans les griffes des autorites roumaines, contre lesquelles M. Jaeger serait peut-etre capable de le proteger, comme il l'avait fait a Orsova.

L'occasion ne se presenta pas de mettre a une nouvelle epreuve le pouvoir du passager; aucun incident ne troubla cette derniere partie du voyage, et, le 10 octobre, vers quatre heures de l'apres-midi, la barge parvenait enfin a la hauteur de Roustchouk, que l'on distinguait confusement sur l'autre rive. Le pilote gagna alors le milieu du fleuve, puis, arretant pour la premiere fois depuis tant de jours le mouvement de son aviron, il laissa tomber le grappin par le fond.

"Qu'y a-t-il? demanda Karl Dragoch surpris.

--Je suis arrive, repondit laconiquement Serge Ladko.

--Arrive?... Nous ne sommes pas encore a la mer Noire, cependant.

--Je vous ai trompe, monsieur Jaeger, declara sans ambages Serge Ladko. Je n'ai jamais eu l'intention d'aller jusqu'a la mer Noire.

--Bah! fit le detective dont l'attention s'eveilla.

--Non. Je suis parti dans l'idee de m'arreter a Roustchouk. Nous y sommes.

--Ou prenez-vous Roustchouk?

--La, repondit le pilote, en montrant les maisons de la ville lointaine.

--Pourquoi, dans ce cas, n'y allons-nous pas?

--Parce qu'il me faut attendre la nuit. Je suis traque, poursuivi. Dans le jour, je risquerais de me faire arreter au premier pas.

Voila qui devenait interessant. Les soupçons primitivement concus par Dragoch etaient-ils donc justifies?

--Comme a Semlin, murmura-t-il a demi-voix.

--Comme a Semlin, approuva Serge Ladko sans s'emouvoir, mais pas pour les memes causes. Je suis un honnete homme, monsieur Jaeger.

--Je n'en doute pas, monsieur Bruschi, bien qu'elles soient rarement bonnes, les raisons que l'on a de redouter une arrestation.

--Les miennes le sont, monsieur Jaeger, affirma froidement Serge Ladko. Excusez-moi de ne pas vous les reveler. Je me suis jure a moi-meme de garder mon secret. Je le garderai.

Karl Dragoch acquiesca d'un geste qui exprimait la plus parfaite indifference. Le pilote reprit:

--Je conçois, monsieur Jaeger, que vous ne soyez pas desireux d'etre mele a mes affaires. Si vous le voulez, je vous deposerai en terre roumaine. Vous eviterez ainsi les dangers auxquels je peux etre expose.

--Combien de temps comptez-vous rester a Roustchouk? demanda Karl Dragoch sans repondre directement.

--Je ne sais, dit Serge Ladko. Si les choses tournent a mon gre, je serai revenu a bord avant le jour et, dans ce cas, je ne serai pas seul. S'il en est autrement, j'ignore ce que je ferai.

--Je vous suivrai jusqu'au bout, monsieur Bruschi, declara sans hesiter Karl Dragoch.

--A votre aise!" conclut Serge Ladko qui n'ajouta pas une parole.

A la nuit tombante, il reprit l'aviron et s'approcha de la rive bulgare. L'obscurite etait complete quand il y accosta, un peu en aval des dernieres maisons de la ville.

Tout son etre tendu vers le but, Serge Ladko agissait a la maniere d'un somnambule. Ses gestes nets et precis faisaient sans hesitation ce qu'il fallait faire, ce qu'il lui eut ete impossible de ne pas faire. Aveugle pour tout ce qui l'entourait, il ne vit pas son compagnon disparaître dans la cabine des que le grappin eut ete ramene a bord. Le monde exterieur avait perdu pour lui toute realite. Son reve seul existait. Et, ce reve, c'etait, tout illuminee de soleil, en depit de la nuit, sa maison et, dans sa maison, Natcha!... En dehors de Natcha, il n'etait plus rien sous le ciel.

Des que l'etrange de la barge eut touche la rive, il sauta a terre, fixa solidement son amarre et s'eloigna d'un pas rapide.

Aussitot, Karl Dragoch sortit de la cabine. Il n'y avait pas perdu son temps. Qui aurait reconnu le policier, a la silhouette energique et seche, dans ce balourd aux pesantes allures, merveilleuse copie d'un paysan hongrois?

Le detective prit terre a son tour et, suivant le pilote a la piste, partit en chasse une fois de plus.

XVI

LA MAISON VIDE

En cinq minutes Serge Ladko et Karl Dragoch eurent atteint les maisons.

Roustchouk ne possedant, a cette epoque, malgre son importance commerciale, aucun eclaireage public, il leur eut ete difficile, s'ils en avaient eu le desir, de se faire une idee de la ville irregulierement groupee autour d'un vaste débarcadere, sur la peripherie duquel se tassaient des echoppes assez delabrees, a usage d'entrepots ou de cabarets. Mais, en verite, ils n'y songeaient guere. Le premier marchait d'un pas rapide, les yeux fixes devant lui, comme s'il eut ete attire par un but etincelant dans la nuit. Quant au second, il mettait tant d'attention a suivre le pilote, qu'il ne vit meme pas deux hommes, qui debouchaient d'une ruelle au moment ou il la traversait.

Des qu'ils furent sur le chemin longeant le fleuve, ces deux hommes se separerent. L'un s'eloigna a droite, vers l'aval.

"Bonsoir, dit-il en bulgare.

--Bonsoir," repondit l'autre, qui, tournant a gauche, emboita le pas a Karl Dragoch.

Au son de cette voix, celui-ci avait tressailli. Une seconde, il hesita, en ralentissant instinctivement sa marche, puis, abandonnant sa poursuite, il s'arreta soudain et fit volte-face.

Tout un ensemble de dons naturels ou acquis est necessaire au policier qui a l'ambition de ne pas croupir dans les bas emplois de sa profession. Mais, la plus precieuse des multiples qualites qu'il doit posseder, c'est une parfaite memoire de l'oeil et de l'oreille.

Karl Dragoch possedait cet avantage au plus haut degre. Ses nerfs auditifs et visuels constituaient de veritables appareils enregistreurs, et leurs sensations lumineuses ou sonores, il ne les oubliait jamais, quelle que fut la longueur du temps ecoule. Apres des mois, apres des annees, il reconnaissait du premier coup un visage a peine apercu, la voix qui, une seule fois, avait fait vibrer son tympan.

Il en etait precisement ainsi pour l'une de celles qu'il venait d'entendre, et, dans la circonstance presente, il n'y avait pas si longtemps qu'il s'etait trouve en face du proprietaire, pour qu'une erreur fut a redouter. Cette voix, qui, dans la clairiere, au pied du mont Pilis, avait resonne a son oreille, c'etait le fil conducteur vainement cherche jusqu'ici. Pour ingenieuses qu'elles pussent paraitre, ses deductions relatives a son compagnon de voyage n'etaient en somme que des hypotheses. La voix, au contraire, lui apportait enfin une certitude. Entre le probable et le certain, l'hesitation etait impossible, et c'est pourquoi le detective, abandonnant sa filature, s'etait lance sur une nouvelle piste.

"Bonsoir, Titcha, prononca en allemand Karl Dragoch lorsque l'homme fut arrive a proximite.

Celui-ci s'arreta, cherchant a percer l'obscurite de la nuit.

--Qui me parle? interrogeait-il.

--Moi, repondit Dragoch.

--Qui ca, vous?

--Max Raynold.

--Connais pas.

--Mais je vous connais, moi, puisque je vous ai appele par votre nom.

--C'est juste, reconnut Titcha. Il faut meme que vous ayez de bons yeux, camarade.

--Ils sont excellents, en effet.

Le dialogue fut interrompu un instant.

--Que me voulez-vous? reprit Titcha.

--Vous parler, declara Dragoch, a vous et a un autre. Je ne suis a Roustchouk que pour ca.

--Vous n'etes donc pas d'ici?

--Non. Je suis arrive aujourd'hui.

--Joli moment que vous avez choisi, ricana Titcha, qui faisait sans doute allusion à l'anarchie actuelle de la Bulgarie.

Dragoch, ayant esquissé un geste d'indifférence, ajouta:

--Je suis de Gran.

Titcha garda le silence.

--Vous ne connaissez pas Gran? insista Dragoch.

--Non.

--C'est étonnant, après en être venu si près.

--Si près?... répéta Titcha. Ou prenez-vous que je sois allée près de Gran?

--Parbleu! dit en riant Karl Dragoch, elle n'en est pas si loin, la villa Hagueneau.

Ce fut au tour de Titcha de tressaillir. Il essaya, toutefois, de payer d'audace.

--La villa Hagueneau?... balbutia-t-il d'un ton qu'il voulait rendre plaisant. C'est juste comme pour vous, camarade. Connais pas.

--Vraiment?... fit ironiquement Dragoch. Et la clairière de Pilis, la connaissez-vous?

Titcha, se rapprochant vivement, saisit le bras de son interlocuteur.

--Plus bas, donc! dit-il sans chercher cette fois à dissimuler son émotion. Vous êtes fou de crier comme ça.

--Puisqu'il n'y a personne, objecta Dragoch.

--On ne sait jamais, répliqua Titcha, qui demanda: Enfin, que voulez-vous?

--Parler à Ladko, répondit Dragoch sans baisser la voix.

Titcha resserra son étreinte.

--Chut! fit-il en jetant autour de lui des regards apeurés. Vous avez donc juré de nous faire pendre?

Karl Dragoch se mit à rire.

--Ah bien! dit-il, ça ne va pas être commode de nous entendre, s'il faut parler à la muette!

--Aussi, gronda sourdement Titcha, on n'a pas idée d'aborder les gens au milieu de la nuit sans crier gare. Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas dire en pleine rue.

--Je ne tiens pas à vous parler dans la rue, riposta Dragoch. Allons ailleurs.

--Ou?

--N'importe où. Il y a bien un cabaret dans les environs?

--A quelques pas d'ici.

--Allons-y.

--Soit, conceda Titcha. Suivez-moi.

Cinquante metres plus loin, les deux compagnons arriverent sur une petite place. En face d'eux, une fenetre brillait faiblement dans la nuit.

--C'est la, dit Titcha.

La porte ouverte, ils entrerent de plain-pied dans la salle deserte d'un modeste cafe dont une dizaine de tables garnissaient le pourtour.

--Nous serons a merveille ici, dit Dragoch.

Le patron accourait au-devant de ces clients inesperes.

--Qu'allons-nous boire?... C'est moi qui regale, annonca le detective, en frappant sur son gousset.

--Un verre de racki? proposa Titcha.

--Va pour le racki!... Et du genievre?... Ca ne vous dit rien?

--Bon aussi, le genievre, approuva Titcha.

Karl Dragoch se tourna vers le patron attentif aux ordres.

--Vous avez entendu, l'ami?... Servez-nous, et vivement!

Pendant que l'hote s'empressait, Dragoch, d'un coup d'oeil, pesa l'adversaire qu'il allait avoir a combattre. Il l'eut vite juge. Larges epaules, cou de taureau, front etroit mange par d'epais cheveux gris, parfait exemplaire, en un mot, du lutteur forain de bas etage, c'etait une veritable brute qu'il avait en face de lui.

Aussitot que les bouteilles et deux verres eurent ete apportees, Titcha reprit la conversation au point ou elle avait debute.

--Vous dites donc que vous me connaissez?

--Vous en doutez?

--Et que vous connaissez l'affaire de Gran?

--Aussi. Nous y avons travaille ensemble.

--Pas possible!

--Mais certain.

--Je n'y comprends rien, murmura Titcha, qui cherchait de bonne foi dans ses souvenirs. Nous n'etions que nous huit, cependant...

--Pardon, interrompit Dragoch, nous etions neuf, puisque j'y etais.

--Vous avez mis la main a la pate? insista Titcha mal convaincu.

--Oui, a la villa, et a la clairiere pareillement. C'est meme moi qui ai emmene la charrette.

--Avec Vogel?

--Avec Vogel.

Titcha reflechit un instant.

--Ca ne se peut pas, protesta-t-il. C'est Kaiserlick qui etait avec Vogel.

--Non, c'est moi, repliqua Dragoch sans se troubler. Kaiserlick etait reste avec vous autres.

--Vous en etes sur?

--Absolument, affirma Dragoch.

Titcha paraissait ebranle. Le bandit ne brillait pas precisement par l'intelligence. Sans s'apercevoir qu'il venait lui-meme de reveler l'existence de Vogel et de Kaiserlick au pretendu Max Raynold, il considerait comme une preuve que ce dernier connut leurs noms.

--Un verre de genievre? proposa Dragoch.

--Ca n'est pas de refus, dit Titcha.

Puis, le verre vide d'un trait:

--C'est curieux, murmura-t-il, a demi vaincu. C'est bien la premiere fois que nous melons un etranger a nos affaires.

--Il faut un commencement a tout, repliqua Karl Dragoch. Je ne serai plus un etranger quand j'aurai ete admis dans la bande.

--Quelle bande?

--Inutile de finasser, camarade. Puisque je vous dis que c'est convenu.

--Qu'est-ce qui est convenu?

--Que je serai des votres.

--Convenu avec qui?

--Avec Ladko.

--Taisez-vous donc, interrompit rudement Titcha. Je vous ai deja prevenu qu'il fallait garder ce nom-la pour vous.

--Dans la rue, objecta Dragoch. Mais ici?

--Ici comme ailleurs, dans toute la ville, s'entend.

--Pourquoi? demanda Dragoch suivant la veine.

Mais Titcha conservait un reste de mefiance.

--Si on vous le demande, repondit-il prudemment, vous direz que vous l'ignorez, camarade. Vous savez beaucoup de choses, mais vous ne savez pas tout, je le vois, et ce n'est pas a un vieux renard comme moi que vous tirerez les vers du nez.

Titcha se trompait, il n'etait pas de force a lutter avec un joueur comme Dragoch, et le vieux renard avait trouve son maitre. La sobriete n'etait pas sa qualite dominante, et le detective, aussitot qu'il l'eut decouvert, s'etait ingenie a tirer parti de ce defaut a la cuirasse de l'adversaire. Ses offres repetees avaient eu raison de la resistance, d'ailleurs assez molle, du bandit. Les verres de genievre succedaient aux verres de racki, et reciproquement. L'effet de l'alcool commencait

deja a se faire sentir. L'oeil de Titcha devenait trouble, sa langue plus lourde, sa prudence moins eveillee. Or, comme chacun sait, glissante est la route de l'ivresse, et d'ordinaire, plus on apaise la soif, plus elle grandit.

--Nous disions donc, reprit Titcha d'une voix un peu pateuse, que c'est convenu avec le chef?

--Convenu, declara Dragoch.

--Il a bien fait,... le chef, affirma Titcha, qui, sous l'influence de l'ivresse, se mit a tutoyer son interlocuteur. Tu as l'air d'un bon et d'un vrai camarade.

--Tu peux le dire, approuva Dragoch en s'accordant a l'unisson.

--Seulement, voila!... Tu ne le verras pas,... le chef.

--Pourquoi ne le verrai-je pas?

Avant de repondre, Titcha, avisant la bouteille de racki, s'en versa coup sur coup deux rasades. Quand il eut bu, il declara d'une voix rauque:

--Parti,... le chef.

--Il n'est pas a Roustchouk? insista Dragoch vivement desappointe.

--Il n'y est plus.

--Plus?.. Il y est donc venu?

--Il y a quatre jours.

--Et maintenant?

--Il continue a descendre jusqu'a la mer avec le chaland.

--Quand doit-il revenir?

--Dans une quinzaine.

--Quinze jours de retard! Voila bien ma chance! s'ecria Dragoch.

--Ca te demange donc bien d'entrer dans la compagnie? demanda Titcha avec un gros rire.

--Dame! fit Dragoch. Je suis paysan, moi, et au coup de Gran j'ai touche en une nuit plus que je ne gagne en un an a travailler la terre.

--Ca t'a mis en gout, conclut Titcha en riant aux eclats.

Dragoch parut s'apercevoir que le verre de son vis-a-vis etait vide, et s'empessa de le remplir.

--Mais tu ne bois pas, camarade, s'ecria-t-il. A ta sante!

--A ta sante! repeta Titcha, qui lampa son verre d'un trait.

Abondante etait la moisson de renseignements recueillie par le policier. Il savait de combien d'affilies se composait la bande du Danube: huit, au dire de Titcha; le nom de trois d'entre eux et meme de quatre, en y comprenant le chef; sa destination: la mer, ou sans doute un navire serait charge du butin; la base de ses operations: Roustchouk. Quand Ladko y reviendrait, dans une quinzaine de jours, toutes les

dispositions seraient prises pour qu'il fut apprehende sur-le-champ, a moins qu'on ne reussit a mettre la main sur lui aux bouches memes du Danube.

Plus d'un point, toutefois, restaient encore obscurs. Karl Dragoch pensa qu'il serait peut-etre possible d'elucider tout au moins l'un d'eux, en profitant de l'etat d'ebriete de son interlocuteur.

--Pourquoi donc, demanda-t-il d'un ton indifferent apres un instant de silence, ne voulais-tu pas tout a l'heure que je prononce le nom de Ladko?

Tout a fait gris, decidement, Titcha eut un regard mouille a l'adresse de son compagnon, auquel, dans une soudaine explosion de tendresse, il tendit la main.

--Je vais te le dire, balbutia-t-il, car tu es un ami, toi!

--Oui, affirma Dragoch en repondant a l'etreinte de l'ivrogne.

--Un frere.

--Oui.

--Un luron, un gars d'attaque.

--Oui.

Titcha chercha des yeux les bouteilles.

--Un coup de genievre? proposa-t-il.

--Il n'y en a plus, repondit Dragoch.

Estimant l'adversaire a point, et redoutant de le voir tomber ivre-mort, le detective s'etait arrange pour repandre sur le sol une bonne partie des flacons. Mais cela ne faisait pas l'affaire de Titcha qui, en apprenant l'epuisement du genievre, fit une grimace desolee.

--Du racki, alors? implora-t-il.

--Voila, consentit Karl Dragoch en avançant sur la table la bouteille qui contenait encore quelques gouttes de liqueur. Mais attention, camarade!... Il ne faudrait pas nous griser.

--Moi!... protesta Titcha, qui s'adjugea le fond de la bouteille. Je le voudrais que je ne pourrais pas!

--Nous disions donc que Ladko?... suggera Dragoch reprenant patiemment sa marche tortueuse vers le but.

--Ladko?... repeta Titcha qui ne savait plus de quoi il s'agissait.

--Pourquoi ne faut-il pas le nommer?

Titcha eut un rire avine.

--Ca t'intrigue, ca, mon fils!... C'est qu'ici Ladko se prononce Striga, voila tout.

--Striga?... repeta Dragoch qui ne comprenait pas. Pourquoi Striga?...

--Parce que c'est son nom, a cet enfant... Ainsi, toi, tu t'appelles... Au fait! comment t'appelles-tu?...

--Raynold.

--C'est ca... Raynold... Eh bien! Je t'appelle Raynold... Lui, il s'appelle Striga... C'est clair.

--A Gran, cependant... insista Dragoch.

--Oh! interrompit Titcha, a Gran, c'etait Ladko... Mais, a Roustchouk, c'est Striga.

Il cligna de l'oeil d'un air malin.

--Comme ca, tu comprends, ni vu, ni connu.

Qu'un malfaiteur s'affuble d'un nom d'emprunt quand il accomplit ses mefaits, cela n'est pas pour etonner un policier, mais pourquoi ce nom de Ladko, ce meme nom dont etait signe le portrait trouve dans la barge?

--Il existe bien un Ladko pourtant, s'ecria avec impatience Dragoch formulant ainsi la conclusion de sa pensee.

--Parbleu! fit Titcha. C'est meme le plus beau de l'affaire.

--Qu'est-ce que c'est que ce Ladko?

--Une canaille, affirma energiquement Titcha.

--Qu'est-ce qu'il t'a fait?

--A moi?... Rien... A Striga...

--Qu'est-ce qu'il a fait a Striga?.

--Il lui a souffle la femme... la belle Natcha.

Natcha! ce meme prenom qui figurait sur le portrait. Dragoch, assure d'etre sur la bonne piste, ecoutait avidement Titcha qui poursuivait sans se faire prier:

--Depuis, ils ne sont pas amis, tu penses!... C'est pour ca que Striga a pris son nom. C'est un malin, Striga.

--Tout cela, objecta Dragoch, ne me dit pas pourquoi il ne faut pas prononcer le nom de Ladko.

--Parce qu'il est malsain, expliqua Titcha... A Gran... et ailleurs, tu sais qui il designe... Ici, c'est celui d'une espece de pilote qui s'est mis contre le-gouvernement... Il conspire, l'imbecile... Et les rues sont pleines de Turcs a Roustchouk!

--Qu'est-il devenu? demanda Dragoch.

Titcha fit un geste d'ignorance.

--Il a disparu, repondit-il. Striga dit qu'il est mort.

--Mort!

--Et ca doit etre vrai, puisque Striga a la femme maintenant.

--Quelle femme?

--Eh! la belle Natcha... Apres le nom, la femme... Pas contente, la colombe!... Mais Striga la tient bien a bord du chaland.

Tout s'eclaircissait pour Dragoch. Ce n'est pas en compagnie d'un vulgaire malfaiteur qu'il avait passe de si longs jours, mais avec un patriote exile. Quelle ne devait pas etre en ce moment la douleur du malheureux, n'arrivant enfin chez lui apres tant d'efforts, que pour trouver sa maison vide!... Il fallait courir a son aide... Quant a la bande du Danube, Dragoch, renseigne desormais, n'aurait aucune peine a mettre ensuite la main sur elle.

--Il fait chaud!... soupira-t-il en faisant semblant d'etre vaincu par l'ivresse.

--Tres chaud, approuva Titcha.

--C'est le racki, balbutia Dragoch.

Titcha abattit son poing sur la table.

--Tu n'as pas la tete solide, l'enfant!.. railla-t-il lourdement. Moi... tu vois... Pret a recommencer.

--Je ne peux pas lutter, reconnut Dragoch.

--Mauviette!.. ricana Titcha. Enfin, sortons, si le coeur t'en dit.

Le patron appele et paye, les deux compagnons se retrouverent sur la place. Ce changement ne parut pas favorable a Titcha. A peine a l'air libre, son ivresse s'aggrava notablement. Dragoch eut peur d'avoir force la dose.

--Dis donc, demanda-t-il en montrant l'aval, ce Ladko?...

--Quel Ladko?

--Le pilote. C'est par la qu'il demeurait?

--Non.

Karl Dragoch se tourna du cote de la ville.

--Par la?

--Non plus

--Par la, alors? interrogea Dragoch en indiquant l'amont.

--Oui, balbutia Titcha.

Le detective entraîna son compagnon. Celui-ci titubait et se laissait conduire en machonnant des propos incohérents quand, après cinq minutes de marche, il s'arrêta brusquement, s'efforçant de reprendre son aplomb.

--Qu'est-ce qu'il disait donc, Striga, begayait-il, que Ladko était mort?

--Eh bien?

--Il n'est pas mort, puisqu'il y a quelqu'un chez lui.

Et Titcha montrait, a quelques pas, des raies de lumiere filtrant a travers les volets d'une fenetre et striant la chaussee. Dragoch se hata vers cette fenetre. Par une fente des volets, Titcha et lui regarderent dans la maison.

Ils aperçurent une salle de proportions modestes, mais assez confortablement meublée. Le désordre des meubles et la couche épaisse de

poussiere qui les recouvrait incitaient a croire que cette salle avait ete le theatre, depuis longtemps abandonne, de quelque scene de violence. Le centre en etait occupe par une grande table, sur laquelle etait accoude un homme, qui semblait reflechir profondement. La contraction de ses doigts a demi disparus dans les cheveux en desordre exprimait eloquemment le trouble douloureux de son ame. Des yeux de cet homme, de grosses larmes coulaient.

Ainsi qu'il s'y attendait, Karl Dragoch reconnut son compagnon de voyage. Mais il ne fut pas seul a reconnaitre le desespere songeur.

--C'est lui!... murmura Titcha en faisant d'energieques efforts pour chasser son ivresse.

--Lui?...

--Ladko.

Titcha se passa la main sur le visage et parvint a retrouver un peu de sang-froid.

--Il n'est pas mort, la canaille... dit-il entre ses dents. Mais il n'en vaut guere mieux... Les Turcs me payeront sa peau plus cher qu'elle ne vaut... C'est Striga qui sera content!.. Ne bouge pas d'ici, camarade, dit-il en s'adressant a Karl Dragoch. S'il veut sortir, assomme-le!.. Appelle a l'aide au besoin... Moi, je vais chercher la police...

Sans attendre de reponse, Titcha s'eloigna en courant. A peine s'il faisait encore quelques zigzags. L'emotion lui avait rendu son equilibre.

Des qu'il fut seul, le detective entra dans la maison.

Serge Ladko ne fit pas un mouvement. Karl Dragoch lui mit la main sur l'epaule.

Le malheureux releva la tete. Mais sa pensee restait absente, et son regard vague montrait qu'il ne reconnaissait pas son passager. Celui-ci ne prononca qu'un mot:

"Natcha!...

Serge Ladko se redressa avec violence. Ses yeux flambaient, interrogateurs, rives sur ceux de Karl Dragoch.

--Suivez-moi, dit le detective, et hatons-nous."

XVII

A LA NAGE

La barge volait sur les eaux. Ivre, exalte, en proie a une sorte de rage, Serge Ladko, plus furieusement que jamais, pesait sur l'aviron. Affranchi des lois communes par la violence de son desir, a peine s'il s'accordait, chaque nuit, quelques instants de repos. Il tombait alors, assomme, dans un sommeil de plomb, dont il s'eveillait soudainement, comme appele par un coup de cloche, deux heures plus tard, pour reprendre aussitot son effrayant labeur.

Temoin de cette poursuite acharnee, Karl Dragoch admirait qu'un organisme humain put etre doue d'une telle force de resistance. C'etait un homme, cependant, qui lui donnait ce prodigieux spectacle, mais un

homme qui puisait une energie surhumaine dans le plus affreux desespoir.

Soucieux d'epargner au malheureux pilote la plus legere distraction, le detective s'appliquait a ne pas rompre le silence. Tout ce qu'il etait essentiel de dire, on l'avait dit au depart de Roustchouk. Des que la barge eut ete repoussee dans le courant, Karl Dragoch avait, en effet, donne les explications indispensables. Tout d'abord, il avait revele sa qualite. Puis, en quelques mots brefs, il avait explique pourquoi il avait entrepris ce voyage, a la poursuite de la bande du Danube, a laquelle la croyance populaire attribuait pour chef un certain Ladko, de Roustchouk.

Ce recit, le pilote l'avait ecoute distraitemment, en manifestant une fievreuse impatience. Que lui importait tout cela? Il n'avait qu'une pensee, qu'un but, qu'un espoir: Natcha!

Son attention ne s'etait eveillee qu'au moment ou Karl Dragoch avait commence a parler de la jeune femme, a dire comment, de la bouche de Titcha, il avait appris que Natcha descendait le cours du fleuve, prisonniere a bord d'un chaland commande par le chef de cette bande, dont le nom reel n'etait pas Ladko, mais Striga.

A ce nom, Serge Ladko avait pousse un veritable rugissement.

"Striga!" s'etait-il ecrie tandis que sa main crispée etreignait violemment l'aviron.

Il n'en avait pas demande davantage. Depuis lors, il se hatait sans repit, sans treve, sans repos, les sourcils fronces, les yeux fous, toute son ame projete en avant, vers le but. Ce but, il avait dans son coeur la certitude de l'atteindre. Pourquoi? Il eut ete incapable de le dire. Il en etait certain, voila tout. Le chaland dans lequel Natcha etait prisonniere, il le decouvrirait du premier coup d'oeil, fut-ce au milieu de mille autres. Comment? Il n'en savait rien. Mais il le decouvrirait. Cela ne se discutait pas, ne faisait pas question. Il s'expliquait maintenant pourquoi il lui avait semble connaitre celui des geoliers charge de lui apporter ses repas pendant sa premiere incarceration, et pourquoi les voix entendues confusement avaient eu un echo dans son coeur. Le geolier, c'etait Titcha. Les voix, c'etaient celles de Striga et de Natcha. Et de meme, le cri apporte par la nuit, c'etait encore Natcha appelant inutilement a l'aide. Que ne s'etait-il arrete alors! Que de regrets, que de remords il se fut epargnes!

A peine si, au moment de sa fuite, il avait apercu dans l'obscurite la masse sombre de la prison flottante dans laquelle il abandonnait, sans le savoir, celle qui lui etait si chere. N'importe! cela suffirait. Il etait impossible qu'il passat en vue de ce chaland sans qu'au fond de son etre une voix mysterieuse ne l'en avertit.

En verite, l'espoir de Serge Ladko etait moins presomptueux qu'on ne pourrait etre tente de le croire. Ses chances d'erreur etaient, en effet, tres reduites par la rarete des chalands sillonnant le Danube. Leur nombre, qui, depuis Orsova, n'avait cesse de diminuer, etait devenu tout a fait insignifiant a partir de Roustchouk, et les derniers s'etaient arretes a Silistrie. En aval de cette ville, que la barge eut depassee en vingt-quatre heures, il ne resta que deux gabarres sur le fleuve, ou regnaient presque exclusivement desormais les batiments a vapeur.

C'est qu'a la hauteur de Roustchouk le Danube est immense. S'etaland sur la rive gauche en interminables marais, son lit y depasse deux lieues. En aval, il est plus vaste encore, et, entre Silistrie et Braila, atteint parfois jusqu'a vingt kilometres de largeur. Cette etendue d'eau, c'est une veritable mer, a laquelle ne manquent ni les tempetes, ni les lames couronnees d'ecume, et il est concevable que des chalands

plats, peu faits pour les houles du large, hesitent a s'y aventurer.

Il etait meme fort heureux pour Serge Ladko que le temps restat fixe au beau. Dans une embarcation de si petite taille et de formes si peu _marines_, il aurait ete force, pour peu que le vent eut souffle avec quelque violence, de chercher refuge dans une anfractuosite de la rive.

Karl Dragoch, qui, tout en s'interessant de grand coeur aux soucis de son compagnon, visait aussi un autre but, ne laissait pas d'etre trouble en constatant le desert de cette morne etendue. Titcha ne lui avait-il pas donne un renseignement mensonger? L'arret successif de tous les chalands lui faisait craindre que Striga n'eut ete dans la necessite de les imiter. Son inquietude devint telle qu'il finit par s'en ouvrir a Serge Ladko.

"Un chaland est-il capable d'aller jusqu'a la mer? demanda-t-il.

--Oui, repondit le pilote. Cela arrive rarement, mais ca se voit cependant.

--Vous en avez conduit vous-meme?

--Quelquefois.

--Comment font-ils pour decharger leur cargaison?

--En s'abritant dans une des criques qui existent au dela des bouches, et ou des vapeurs viennent les trouver.

--Les bouches, dites-vous. Il y en a plusieurs, en effet.

--Il y a deux branches principales, repondit Serge Ladko. L'une, au Nord, celle de Kilia; l'autre, plus au Sud, celle de Sulina. Cette derniere est la plus importante.

--Cela ne peut-il etre pour nous une cause d'erreur? s'enquit Karl Dragoch.

--Non, affirma le pilote. Des gens qui se cachent ne passent pas par Sulina. Nous prendrons le bras du Nord.

Karl Dragoch ne fut qu'a demi rassure par cette reponse. Pendant que l'on suivrait une route, la bande pouvait parfaitement s'echapper par l'autre. Mais que faire contre cette eventualite, sinon s'en remettre a la chance, puisqu'on ne possedait pas le moyen de surveiller a la fois toutes les bouches du fleuve? Comme s'il eut devine sa pensee, Serge Ladko completa son explication de cette maniere rassurante:

--D'ailleurs, au dela de la bouche de Kilia, il existe une anse, dans laquelle un chaland peut proceder a un transbordement. Par la bouche de Sulina, il lui faudrait au contraire decharger dans le port de ce nom, qui est situe au bord meme de la mer. Quant au bras Saint-Georges, qui coule plus au Sud, il est a peine navigable, bien qu'il soit le plus important au point de vue de la largeur. Aucune erreur n'est donc a craindre."

Dans la matinee du 14 octobre, le quatrieme jour apres le depart de Roustchouk, la barge parvint enfin au delta du Danube.

Laissant sur la droite le bras de Sulina, elle s'engagea franchement dans celui de Kilia. A midi, on passait devant Ismail, derniere ville de quelque importance que l'on dut rencontrer. Des les premieres heures du lendemain, on deboucherait dans la mer Noire.

Aurait-on rejoint auparavant le chaland de Striga? Rien n'autorisait a

le croire. Depuis qu'on avait abandonné le bras principal, la solitude du fleuve était devenue complète. Si loin que s'étendait le regard, plus une voile, plus un panache de fumée. Karl Dragoch était dévoré d'inquiétude.

Quant à Serge Ladko, s'il était inquiet, il n'en laissait rien paraître. Toujours courbé sur l'aviron, il poussait inlassablement la barge de l'avant, attentif à suivre le chenal que seule une longue pratique lui permettait de reconnaître entre les rives basses et marécageuses.

Son courage obstiné devait avoir sa récompense. Dans l'après-midi de ce même jour, vers cinq heures, un chaland apparut enfin, mouillé à une douzaine de kilomètres au-dessous de la ville forte de Kilia. Serge Ladko, arrêtant le mouvement de son aviron, saisit une longue-vue et examina attentivement ce chaland.

" C'est lui!... dit-il d'une voix étouffée en laissant retomber l'instrument.

--Vous en êtes sûr?

--Sur, affirma Serge Ladko. J'ai reconnu Yacoub Ogul, un habile pilote de Roustchouk, âme damnée de Striga, dont il conduit certainement le bateau.

--Qu'allons-nous faire? demanda Karl Dragoch.

Serge Ladko ne répondit pas sur-le-champ. Il réfléchissait. Le détective reprit:

--Il faut revenir en arrière jusqu'à Kilia et au besoin jusqu'à Ismail. Là, nous nous procurerons du renfort.

Le pilote hochait négativement la tête.

--Remonter jusqu'à Ismail, en refoulant le courant, ou seulement jusqu'à Kilia, dit-il, cela demanderait trop de temps. Le chaland prendrait de l'avance, et, en mer, on ne pourrait plus le retrouver. Non, restons ici et attendons la nuit. J'ai une idée. Si je ne réussis pas, nous suivrons le chaland de loin, et, quand nous connaîtrons son lieu de relâche, nous irons chercher de l'aide à Sulina.

À huit heures, l'obscurité devenue complète, Serge Ladko laissa dériver la barge jusqu'à deux cents mètres du chaland. Là, il mouilla silencieusement son grappin. Puis, sans un mot d'explication à Karl Dragoch qui le regardait faire avec étonnement, il quitta ses vêtements et s'élança dans le fleuve.

Fendant l'eau d'un bras robuste, il se dirigea en droite ligne vers le chaland qu'il distinguait confusément dans l'ombre. Quand il l'eut dépassé, à distance suffisante pour ne pas être aperçu, il nagea en sens contraire, et, refoulant le courant assez rapide, vint s'accrocher au large safran du gouvernail. Il écouta. Presque étouffé par le frissonnement soyeux de l'eau courant sur les flancs de la gabarre, un air de danse parvint jusqu'à lui. Au-dessus de sa tête, quelqu'un chantonait à mi-voix. Cramponné des pieds et des mains à la surface gluante du bois, Serge Ladko s'éleva d'un lent effort jusqu'à la partie supérieure du safran et reconnut Yacoub Ogul.

À bord, tout était tranquille. Aucun bruit ne sortait du rouf, dans lequel Ivan Striga s'était sans doute retiré. Des hommes de l'équipage, cinq devaient paisiblement, étendus sur le pont vers l'avant. Leurs voix se fondaient en un murmure confus. Seul, Yacoub Ogul se trouvait à l'arrière. Monté au-dessus du rouf, il s'était assis sur la barre du gouvernail et se laissait bercer par la paix nocturne, en murmurant une

chanson familiere.

La chanson s'eteignit tout a coup. Deux mains de fer broyaient la gorge du chanteur, qui, basculant par-dessus le couronnement, vint tomber en travers du safran. Etait-il mort? Jambes et bras ballants, son corps inerte pendait comme un linge de part et d'autre de cette arete etroite. Serge Ladko desserra son etreinte et saisit l'homme par la ceinture, puis diminuant graduellement la pression de ses genoux contre le safran, il se laissa glisser peu a peu et s'enfonca silencieusement dans l'eau.

Nul, dans le chaland, n'avait soupconne l'agression. Ivan Striga n'etait pas sorti du rouf. A l'avant, les cinq causeurs continuaient leur paisible conversation.

Serge Ladko, cependant, nageait vers la barge. Le retour etait plus penible que l'aller. Outre qu'il lui fallait maintenant remonter le courant, il avait a soutenir le corps de Yacoub Ogul. Si celui-ci n'etait pas mort, il n'en valait guere mieux. La fraicheur de l'eau ne l'avait pas ranime; il ne faisait pas un mouvement. Serge Ladko commencait a craindre d'avoir eu la main trop lourde.

Alors que cinq minutes avaient suffi pour venir de la barge au chaland, plus d'une demi-heure fut necessaire pour refaire le meme parcours en sens inverse. Encore le pilote eut-il la chance de ne pas s'egarer dans l'ombre.

" Aidez-moi, dit-il a Karl Dragoch en saisissant enfin l'embarcation. En voici toujours un.

Avec le secours du detective, Yacoub Ogul fut passe par-dessus bord et depose dans la barge.

--Est-il mort? demanda Serge Ladko.

Karl Dragoch se pencha sur le captif.

--Non, dit-il. Il respire.

Serge Ladko eut un soupir de satisfaction et, reprenant aussitot l'aviron, commenca a remonter le courant.

--Alors, attachez-le, et solidement, dit-il tout en godillant, si vous ne voulez pas qu'il vous brule la politesse quand je vous aurai depose a terre.

--Nous allons donc nous separer? demanda Karl Dragoch.

--Oui, repondit Serge Ladko. Quand vous aurez pris terre, je retournerai aux alentours du chaland, et demain je m'arrangerai pour m'introduire a bord.

--En plein jour?

--En plein jour. J'ai mon idee. Soyez tranquille, pendant un certain temps tout au moins, je ne courrai aucun danger. Plus tard, quand nous serons pres de la mer Noire, je ne dis pas que les choses ne risquent de se gater. Mais je compte sur vous a ce moment que je retarderai le plus possible.

--Sur moi?... Que pourrai-je donc faire?

--M'amener du secours.

--Je m'y emploierai, n'en doutez pas, affirma chaleureusement Karl Dragoch.

--Je n'en doute pas, mais vous aurez peut-être quelque difficulté. Vous ferez pour le mieux, voilà tout. Ne perdez pas de vue que le chaland quittera son mouillage demain à midi, et que, si rien ne l'arrête, il sera en mer vers quatre heures. Basez-vous là-dessus.

--Pourquoi ne restez-vous pas avec moi? demanda Karl Dragoch très inquiet pour son compagnon.

--Parce que vous pouvez éprouver du retard, ce qui permettrait à Striga de prendre de l'avance et de disparaître. Il ne faut pas qu'il atteigne la mer. Et il ne l'atteindra pas, même si vous arrivez trop tard pour me prêter main-forte. Seulement, dans ce cas, il est probable que je serai mort."

Le ton du pilote était sans réplique. Comprenant que rien ne le ferait changer d'avis, Karl Dragoch n'insista pas. La barge fut donc conduite à la rive, et Yacoub Ogul, toujours évanoui, fut déposée sur le sol.

Aussitôt, Serge Ladko poussa au large. La barge disparut dans la nuit.

XVIII

LE PILOTE DU DANUBE

Quand Serge Ladko eut disparu dans l'ombre, Karl Dragoch hésita un instant sur ce qu'il convenait de faire. Seul, au début de la nuit, en ce point de la frontière de la Bessarabie, encombré du corps inerte d'un prisonnier dont son devoir lui interdisait de se séparer, sa situation ne laissait pas d'être fort embarrassante. Cependant, comme il était évident qu'un secours ne lui arriverait pas sans qu'il aille le chercher, il lui fallut bien prendre une décision. Le temps pressait. D'une heure, d'une minute peut-être pouvait dépendre le salut de Serge Ladko. Abandonnant provisoirement Yacoub Ogul toujours évanoui, et suffisamment ligoté, d'ailleurs, pour que la fuite lui fut interdite en cas de retour à la vie, il remonta vers l'amont aussi vite que le permettait la nature du terrain.

Après une demi-heure de marche dans un pays complètement désert, il commençait à craindre d'être obligé de pousser jusqu'à Kilia, lorsqu'il découvrit enfin une maison bâtie au bord du fleuve.

Ce ne fut pas une petite affaire que de se faire ouvrir la porte de cette maison, qui semblait être une ferme de quelque importance. À pareille heure, en pareil lieu, une certaine méfiance est excusable, et les habitants de cette demeure paraissaient peu friands d'en permettre l'entrée. La difficulté s'aggravait de l'impossibilité où l'on était de se comprendre, ces paysans parlant un patois local que Karl Dragoch, malgré son polyglotisme, ne connaissait pas. Inventant un jargon de circonstance dans lequel des mots roumains, russes et allemands figuraient chacun pour un tiers, il réussit toutefois à gagner leur confiance, et la porte si énergiquement défendue finit par s'entre-bailler.

Une fois dans la place, il lui fallut répondre à un interrogatoire serré, dont il sortit nécessairement à son honneur, puisque deux heures ne s'étaient pas écoulées depuis son débarquement, qu'une charrette l'avait ramené près de Yacoub Ogul.

Celui-ci n'avait pas repris connaissance. Il ne donna même aucun signe de conscience, quand, de l'herbe de la rive, il fut transporté dans la charrette, qui repartit aussitôt vers Kilia. Jusqu'à la ferme, force fut

d'aller au pas, mais, au dela, on trouva un chemin, a la verite fort mauvais, qui permit neanmoins d'activer l'allure.

Il etait plus de minuit, quand, apres ces peripeties, Karl Dragoch entra dans Kilia. Tout dormait dans la ville, et decouvrir le chef de la police ne fut pas chose facile. Il y parvint cependant, et prit, sur lui de reveiller ce haut fonctionnaire, qui, sans manifester trop de mauvaise humeur, se mit obligeamment a sa disposition.

Karl Dragoch en profita pour faire deposer en lieu sur Yacoub Ogul, qui commencait a ouvrir les yeux; puis, libre de ses mouvements, il put enfin s'occuper de la capture du reste de la bande et du salut de Serge Ladko, qui le passionnait peut-etre plus encore.

Des le premier pas, il se heurta a d'insurmontables difficultes. Aucun vapeur n'etait alors a Kilia, et, d'autre part, le chef de la police se refusait energiquement a envoyer ses hommes sur le fleuve. Ce bras du Danube etant alors indivis entre la Roumanie et la Turquie, on etait en droit de craindre que leur intervention ne provoquat de la part de la Sublime Porte des reclamations tres regrettables a un moment ou grondaient sourdement des menaces de guerre. Si le fonctionnaire roumain avait pu feuilleter le livre du Destin, il y aurait vu que cette guerre, decretee de toute eternite, eclaterait necessairement quelques mois plus tard, et cela l'aurait, sans doute, rendu moins timide; mais, dans son ignorance de l'avenir, il tremblait a la pensee d'etre mele d'une maniere quelconque a des complications diplomatiques, et il se conformait au sage precepte: "Pas d'affaires", qui est, comme on ne l'ignore pas, la devise des fonctionnaires de tous les pays.

Le maximum de ce qu'il osa faire, ce fut de donner a Karl Dragoch le conseil de se rendre a Sulina et de lui indiquer l'homme capable de le conduire dans ce difficile voyage de pres de cinquante kilometres a travers le delta du Danube.

Aller reveiller cet homme, le decider, atteler la voiture, la faire passer sur la rive droite, tout cela demanda beaucoup de temps. Il etait pres de trois heures du matin, quand le detective fut enfin emporte au trot d'un petit cheval, dont la qualite etait fort heureusement superieure a l'apparence.

Le chef de la police de Kilia avait eu raison en representant comme difficile la traversee du Delta. Sur des routes boueuses et parfois recouvertes de plusieurs centimetres d'eau, la voiture avancait peniblement, et, sans l'habilete du conducteur, elle se fut plus d'une fois egaree dans cette plaine ou n'existe aucun point de repere. On n'avancait pas vite ainsi, et encore fallait-il de temps a autre laisser souffler le cheval extenu.

Midi sonnait comme Karl Dragoch arrivait a Sulina. Le delai fixe par Serge Ladko allait expirer dans quelques heures! Sans prendre le temps de se restaurer, il courut se mettre en rapport avec les autorites locales.

Sulina, devenue roumaine depuis le traite de Berlin, etait ville turque a l'epoque de ces evenements. Les relations etant alors des plus tendues entre la Sublime Porte et les puissances occidentales, Karl Dragoch, sujet hongrois, ne pouvait esperer y etre *persona grata*, malgre la mission d'interet general dont il etait investi. Moins mal recu qu'il ne le craignait, il ne fut donc pas surpris de ne trouver aupres des autorites qu'une aide assez molle.

La police locale, lui dit-on, ne possedant pas d'embarcation qui lui fut specialement affectee, il ne devait compter que sur l'avis de la douane, dont le concours etait tout indique dans la circonstance, une bande de voleurs pouvant, avec un peu de complaisance, etre assimilee a

une bande de contrebandiers. Malheureusement, cet aviso, navire a vapeur de marche d'ailleurs assez rapide, n'était pas presentement dans le port. Il croisait en mer, mais surement a faible distance de la cote. Karl Dragoch n'avait donc qu'a freter une barque de peche, et, des qu'il serait hors des jetees, il le rencontrerait sans aucun doute.

Le detective, desespere de son impuissance, se resigna a adopter ce parti. A une heure et demie de l'apres-midi, il mettait a la voile et doublait le mole, a la recherche de l'avis. Il ne disposait plus que de cent cinquante minutes pour arriver au rendez-vous de Serge Ladko!

Celui-ci, pendant que Karl Dragoch subissait cette serie de mesaventures, poursuivait methodiquement l'execution de son plan.

Toute la matinee, il etait reste aux aguets, sa barge dissimulee dans les roseaux de la rive, s'assurant que le chaland ne faisait aucun preparatif de depart. En s'emparant, un peu brutalement peut-etre--mais il n'avait pas le choix des moyens--de Yacoub Ogul, c'est ce but precisement qu'il avait vise. Ainsi qu'il l'avait prevu, Striga n'osait s'aventurer sans guide dans une navigation des plus delicates et que l'abondance des bancs de sable rend impraticable a qui n'en a pas fait l'etude exclusive de sa vie. Il etait a croire que les pirates, incapables de s'expliquer la disparition de leur pilote, saisiraient la premiere occasion de le remplacer. Mais les pilotes n'abondent pas sur le bras de Kilia, et, jusqu'a onze heures du matin, les eaux, si l'on fait exception du chaland toujours immobile et de la barge invisible, demeurerent completement desertes. A onze heures seulement, deux embarcations apparurent du cote de la mer. Serge Ladko, les ayant examinees avec sa longue-vue, reconnut que l'une d'elles etait celle d'un pilote. Ivan Striga allait donc vraisemblablement trouver le secours qu'il devait attendre avec impatience. Le moment d'intervenir etait arrive.

La barge sortit hors des roseaux et se rapprocha du chaland.

" Oh! du chaland!... hela Serge Ladko quand il fut a portee de la voix.

--Oh!... lui fut-il repondu.

Un homme apparut sur le rouf. Cet homme, c'etait Ivan Striga.

Quelle fureur gronda dans le coeur de Serge Ladko, lorsqu'il apercut cet ennemi acharne de son bonheur, le lache qui, depuis tant de mois, tenait Natcha en son pouvoir!

Mais il s'attendait a cette rencontre qu'il avait cherchee. Il y etait prepare. Sa fureur, il la renferma en lui-meme, et, se faisant violence:

--Vous n'auriez pas besoin d'un pilote? demanda-t-il d'une voix calme.

Au lieu de repondre, Striga, abritant ses yeux de la main, considera un long instant celui qui l'interpellait. A vrai dire, d'un seul regard il avait ete fixe sur la personnalite du nouveau venu. Mais, qu'il eut devant lui le mari de Natcha, cela lui paraissait si extraordinaire et, on peut le dire, si inespere, qu'il hesitait devant l'evidence.

--N'etes-vous pas Serge Ladko, de Roustchouk? interrogea-t-il a son tour.

--C'est bien moi, repondit le pilote.

--Ne me reconnaissez-vous pas?

--Il faudrait donc etre aveugle, repliqua Serge Ladko. Je vous reconnais parfaitement, Ivan Striga.

--Et vous me faites vos offres de service?

--Pourquoi pas? je suis pilote, declara froidement Serge Ladko.

Striga balanca un instant. Que celui qu'il haissait le plus au monde vint ainsi benevolement se mettre a sa merci, c'etait trop beau. Cela ne cachait-il pas un piege?... Mais quel danger pouvait faire courir un homme seul a un equipage nombreux et resolu? Qu'il conduisit le chaland jusqu'a la mer, puisqu'il avait la sottise de le proposer! Une fois en mer, par exemple!...

--Embarque! conclut le pirate, la bouche deformee par un rictus cruel que vit distinctement Serge Ladko.

Celui-ci ne se fit pas repeter l'invitation. Sa barge accosta le chaland, a bord duquel il monta. Striga s'avanca au-devant de lui.

--Me permettez-vous, dit-il, de vous exprimer ma surprise de vous rencontrer aux bouches du Danube?

Le pilote garda le silence.

--On vous croyait mort, reprit Striga, depuis le temps que vous avez disparu de Roustchouk.

Cette insinuation n'obtint pas plus de succes que la precedente.

--Qu'etiez-vous devenu? interrogea Striga sans se decourager.

--Je n'ai pas quitte le voisinage de la mer, repondit enfin Serge Ladko.

--Si loin de Roustchouk! s'exclama Striga.

Serge Ladko fronca les sourcils. Cet interrogatoire commencait a l'exasperer. Suivant la ligne de conduite qu'il s'etait tracee, il refrena toutefois son impatience et expliqua posement:

--Les periodes troublees ne sont pas favorables aux affaires.

Striga le considera d'un oeil narquois.

--Et l'on vous disait patriote! s'ecria-t-il avec ironie.

--Je ne fais plus de politique, dit sechement Serge Ladko.

A ce moment, le regard de Striga tomba sur la barge, que le courant avait fait eviter a l'arriere du chaland. Il tressaillit violemment. Il ne pouvait se tromper. C'etait bien cette barge, dont il s'etait servi lui-meme pendant huit jours, et qu'il avait retrouvee amarree au quai de Semlin. Serge Ladko mentait donc quand il pretendait ne pas avoir quitte le delta du Danube?

--Depuis que vous avez quitte Roustchouk, vous ne vous etes pas eloigne de ces parages? insista Striga en scrutant de l'oeil son interlocuteur.

--Non, repondit Serge Ladko.

--Vous m'etonnez, fit Striga.

--Pourquoi? Avez-vous cru me rencontrer ailleurs?

--Vous, non. Mais cette embarcation... Je jurerais l'avoir vue sur le haut fleuve.

--C'est bien possible, repondit Serge Ladko avec indifference. Je l'ai achetee, il y a trois jours, d'un homme qui disait arriver de Vienne.

--Comment etait cet homme? demanda vivement Striga dont les soupcons evoluaiant vers Karl Dragoch.

--Un brun, avec des lunettes.

--Ah!... fit Striga tout songeur.

Les reponses du pilote l'avaient visiblement ebranle. Il ne savait plus ce qu'il devait croire. Mais il ne tarda pas a liberer son esprit de toute preoccupation. Qu'importait apres tout? Que Serge Ladko dit ou ne dit pas la verite, il n'en etait pas moins entre ses mains. L'imbecile, qui se jetait ainsi dans la gueule du loup!... Entre sur le chaland, il n'en sortirait pas vivant. Voila des mois que Striga mentait en affirmant a Natcha qu'elle etait veuve. Des qu'on serait en mer, ce mensonge deviendrait une verite.

--Partons! dit-il en maniere de conclusion a ses pensees.

--A midi, repondit tranquillement Serge Ladko qui, sortant des provisions d'un sac qu'il portait a la main, se mit en devoir de dejeuner.

Le pirate eut un geste d'impatience. Serge Ladko feignit de n'en rien voir.

--Je dois vous prevenir, dit Striga, que je tiens a etre a la mer avant la nuit.

--Nous y serons," affirma le pilote, sans montrer la moindre velleite de modifier sa decision.

Striga s'eloigna vers l'avant. A en juger par l'expression reflechie de son visage, il lui restait un souci. Que le mari s'offrit a conduire precisement le chaland dans lequel sa femme etait retenue prisonniere, cette coincidence etait tout de meme par trop extraordinaire. Certes, rien ne pouvant empecher que Serge Ladko ne fut seul a bord contre six hommes determines, Striga eut sagement fait en ne cherchant pas plus loin. Mais il se tenait en vain ce raisonnement irrefutable. C'etait pour lui un besoin de savoir si la disparition de Natcha etait connue du principal interesse. Sa curiosite surexcitee ne lui laissa pas de cesse qu'il n'y eut cede.

"Avez-vous recu des nouvelles de Roustchouk depuis que vous l'avez quitte? demanda-t-il en revenant vers le pilote qui continuait paisiblement son repas.

--Jamais, repondit celui-ci.

--Ce silence ne vous a pas surpris?

--Pourquoi m'aurait-il surpris? demanda Serge Ladko en fixant son interlocuteur.

Quelle que fut son audace, celui-ci se sentit gene sous ce ferme regard.

--Je croyais, balbutia-t-il, que vous y aviez laisse votre femme.

--Et moi je crois, repliqua froidement Serge Ladko, qu'un autre sujet de conversation serait preferable entre nous."

Striga se le tint pour dit.

Quelques minutes apres midi, le pilote donna l'ordre de lever l'ancre, puis, la voile hissee et bordee, il prit lui-meme la barre. A ce moment Striga s'approcha de lui.

"Je dois vous prevenir, lui dit-il, que le chaland a besoin de fond.

--Il est sur lest, objecta Serge Ladko. Deux pieds d'eau doivent suffire.

--Il en faut sept, affirma Striga.

--Sept! s'ecria le pilote, pour qui ce seul mot etait une revelation.

Voila donc pourquoi la bande du Danube avait echappe jusqu'ici a toutes les poursuites! Son bateau etait habilement truque. Ce qu'on en apercevait hors de l'eau n'etait qu'une trompeuse apparence. Le veritable chaland etait sous-marin, et c'est dans cette cachette qu'etait depose le produit de ses rapines. Cachette qui pouvait, au besoin, Serge Ladko le savait par experience, se transformer en inviolable cachot.

--Sept, avait repete Striga en reponse. a l'exclamation du pilote.

--C'est bien," dit celui-ci sans faire d'autre observation.

Pendant les premiers moments qui suivirent le depart, Striga, qui conservait malgre tout un reste d'inquietude, ne se departit pas d'une surveillance rigoureuse. Mais l'attitude de Serge Ladko etait de nature a le rassurer. Tres applique a ses fonctions, il ne nourrissait visiblement aucun mauvais dessein et prouvait que sa reputation d'habilete etait amplement justifiee. Sous sa main, le chaland evoluit docilement entre les bancs invisibles et suivait avec une precision mathematique les sinuosites de la passe.

Peu a peu, les dernieres craintes du pirate s'evanouirent. La navigation se poursuivait sans incident. Bientot on atteindrait la mer.

Il etait quatre heures quand on l'apercut. Apres un dernier coude du fleuve, le ciel et l'eau se rejoignirent a l'horizon.

Striga interpella le pilote.

"Nous voici pares, je pense? dit-il. Ne pourrait-on rendre la barre au timonier habituel?"

--Pas encore, repondit Serge Ladko. Le plus difficile n'est pas fait."

A mesure qu'on gagnait vers l'embouchure, un champ plus vaste etait offert a la vue. Place au sommet mouvant de cet angle dont les branches s'ouvraient peu a peu, Striga tenait son regard obstinement dirige vers la mer. Tout a coup, il saisit une longue-vue, la braqua sur un petit vapeur de quatre a cinq cents tonneaux qui doublait la pointe Nord, puis, apres un bref examen, donna l'ordre de hisser un pavillon en tete de mat. On repondit aussitot par un signal pareil a bord du vapeur, qui, venant sur tribord, commença a se rapprocher de l'estuaire.

A ce moment, Serge Ladko ayant pousse la barre toute a babord, le chaland abattit sur tribord, et, coupant obliquement le courant, prit son erre vers le Sud-Est, comme pour aborder la rive droite.

Striga etonne, regarda le pilote dont l'impassibilite le rassura. Un dernier banc de sable obligeait sans doute les bateaux a suivre cette route capricieuse.

Striga ne se trompait pas. Oui, un banc de sable gisait en effet dans

le lit du fleuve, mais non pas du cote de la mer, et c'est droit sur ce banc que Serge Ladko gouvernait d'une main ferme.

Soudain, il y eut un formidable craquement. Le chaland en fut ebranle jusque dans ses fonds. Sous le choc, le mat vint en bas, casse net au ras de l'emplature, et la voile s'abattit en grand, recouvrant de ses larges plis les hommes qui se trouvaient a l'avant. Le chaland, irremediablement engrave, demeura immobile.

A bord, tout le monde avait ete renverse, y compris Striga, qui se releva ivre de rage.

Son premier regard fut pour Serge Ladko. Le pilote ne paraissait pas emu de l'accident. Il avait lache la barre, et, les mains enfoncees dans les poches de sa vareuse, il surveillait son ennemi, le regard attentif a ce qui allait suivre.

" Canaille! " hurla Striga, qui, brandissant un revolver, courut vers l'arriere.

A la distance de trois pas, il tira.

Serge Ladko s'etait baisse. La balle passa au-dessus de lui sans l'atteindre. Aussitot redresse, il fut d'un bond sur son adversaire, que son couteau frappa au coeur. Ivan Striga s'ecroula comme une masse.

Le drame s'etait deroule si rapidement, que les cinq hommes de l'equipage, embarrasses, d'ailleurs, dans les plis de la voile, n'avaient pas eu le temps d'intervenir. Mais quel hurlement ils pousserent en voyant tomber leur chef!

Serge Ladko, s'elancant a l'avant du spardeck, se precipita a leur rencontre. De la, il dominait le pont, sur lequel les hommes accouraient en tumulte.

"Arriere! cria-t-il, les deux mains armees de revolvers, dont l'un venait d'etre arrache a Striga.

Les hommes s'arreterent. Ils n'avaient point d'armes, et, pour s'en procurer, il leur fallait penetrer dans le rouf, c'est-a-dire passer sous le feu de l'ennemi.

--Un mot, camarades, reprit Serge Ladko sans quitter son attitude menacante. J'ai la onze coups. C'est plus qu'il n'en faut pour vous descendre tous jusqu'au dernier. Je vous previens que je tire, si vous ne reculez pas immediatement vers l'avant.

L'equipage se consulta, indecis. Serge Ladko comprit que, s'ils se ruaient tous a la fois, il arriverait bien sans doute a en abattre quelques-uns, mais qu'il serait lui-meme abattu par les autres.

--Attention!... Je compte jusqu'a trois, annonca-t-il, sans leur laisser le temps de la reflexion. Un!...

Les hommes ne bougerent pas.

--Deux!... prononca le pilote.

Il y eut un mouvement dans le groupe. Trois hommes ebaucherent une velleite d'attaque. Deux commencerent a battre, en retraite.

--Trois!..." dit Serge Ladko en pressant la detente.

Un homme tomba, l'epaule traversee d'une balle. Ses compagnons s'empresserent de prendre la fuite.

Serge Ladko, sans quitter son poste d'observation, jeta un regard vers le vapeur qui avait obei au signal de Striga. Le batiment etait maintenant a moins d'un mille. Lorsqu'il serait bord a bord avec le chaland, lorsque son equipage se serait joint aux pirates, dont il etait necessairement plus ou moins complice, la situation deviendrait des plus graves.

Le steamer approchait toujours. Il n'etait plus qu'a trois encablures, quand, evoluant brusquement sur tribord, il decrivit un grand cercle et s'eloigna vers la haute mer. Que signifiait cette manoeuvre? Avait-il donc ete inquiete par quelque chose que Serge Ladko ne pouvait apercevoir?

Celui-ci, le coeur battant, attendit. Quelques minutes s'ecoulerent, et un autre vapeur surgit hors de la pointe du Sud. Sa cheminee vomissait des torrents de fumee. Le cap droit sur le chaland, il arrivait a toute vitesse. Bientot, Serge Ladko put reconnaitre a l'avant une figure amie, celle de son passager, M. Jaeger, celle du detective Karl Dragoch. Il etait sauve.

Un instant plus tard, le pont de la gabarre etait envahi par la police, et son equipage se rendait, sans essayer une resistance inutile.

Pendant ce temps, Serge Ladko s'etait precipite dans le rouf. L'une apres l'autre, il en visita les cabines. Une seule porte etait fermee. Il la renversa d'un coup d'epaule et s'arreta sur le seuil, eperdu.

Natcha, reconquise, lui tendait les bras.

XIX

EPILOGUE

Le proces de la bande du Danube passa inapercu dans le flamboiement de la guerre russo-turque. Les brigands, y compris Titcha aisement cueilli a Roustchouk, furent pendus haut et court, sans eveiller dans le public l'attention qu'en de moins tragiques circonstances on eut accorde a leur execution.

---Toutefois, les debats donnerent aux principaux interesses l'explication de ce qui etait reste jusqu'ici incomprehensible pour eux. Serge Ladko sut par suite de quel quiproquo il avait ete emprisonne dans le chaland en lieu et place de Karl Dragoch, et comment Striga, ayant appris par les journaux l'envoi d'une commission rogatoire a Szalka, s'etait introduit dans la maison du pecheur Ilija Bruschi, pour repondre aux questions du commissaire de police de Gran.

Il sut egalement comment Natcha, enlevee par la bande du Danube, avait eu a lutter contre les attaques de Striga, qui, se croyant certain d'avoir abattu son ennemi, ne cessait de lui affirmer qu'elle etait veuve. Un soir notamment, Striga, a l'appui de son dire, avait montre a la jeune femme son propre portrait, qu'il pretendait avoir conquis de haute lutte sur le legitime propriétaire. Il en etait resulte une scene violente, au cours de laquelle Striga s'etait emporte jusqu'a la menace. De la, le cri pousse par Natcha, et que le fugitif avait entendu dans la nuit.

Mais c'etait la de l'histoire ancienne. Serge Ladko ne pensait plus aux mauvais jours depuis qu'il avait eu le bonheur de retrouver sa chere Natcha.

Le territoire de la Bulgarie lui étant interdit, l'heureux couple, après les événements qui viennent d'être racontés, s'était fixé d'abord dans la ville roumaine de Giurgievo. C'est là qu'il se trouvait, quand, au mois de mai de l'année suivante, le Tzar déclara officiellement la guerre au Sultan. Serge Ladko, est-il besoin de le dire, fut des premiers qui s'engagerent dans les rangs de l'armée russe, à laquelle, grâce à sa connaissance du théâtre des opérations, il rendit d'importants services.

La guerre finie, la Bulgarie enfin libre, il revint avec Natcha dans la maison de Roustchouk et reprit son métier de pilote. Tous deux y vivent encore aujourd'hui, heureux et honorés.

Karl Dragoch est resté leur ami. Pendant longtemps, il n'a jamais manqué de descendre le Danube, au moins une fois l'an, pour venir à Roustchouk. Aujourd'hui, les voies ferrées, dont le réseau s'est progressivement développé, lui permettent d'abréger le voyage. Mais c'est toujours en suivant les méandres du fleuve que Serge Ladko, au hasard de ses pilotages, lui rend ses visites à Budapest.

Des trois garçons que Natcha lui a donnés et qui sont maintenant des hommes, le plus jeune, après un sévère apprentissage sous les ordres de Karl Dragoch, est en bonne voie pour atteindre les plus hauts grades dans l'administration judiciaire de Bulgarie.

Le cadet, digne héritier d'un lauréat de la Ligue Danubienne, s'est consacré au peuple des eaux. Toutefois, rejetant la ligne, il a perfectionné les méthodes de combat. Il doit à ses pêcheries d'esturgeon une célébrité universelle et une fortune qui promet de devenir considérable.

Quant à l'aîné, il succédera à son père, lorsque l'âge de la retraite sonnera pour celui-ci. Par lui seront alors conduits vapeurs et chalands, de Vienne à la mer, dans les passes sinueuses et entre les bancs perfides du grand fleuve; par lui se perpétuera la race des Pilotes du Danube.

Mais, quelle que soit la différence de leurs positions, des trois fils de Serge Ladko le cœur bat à l'unisson. Aiguilles par la vie sur des routes divergentes, ils se rencontrent toujours à ces carrefours: une même vénération pour leur père, une égale tendresse pour leur mère, un pareil amour de la patrie bulgare.

TABLE.

Chapitres.

I.--Au concours de Sigmaringen

II.--Aux sources du Danube

III.--Le passager d'Ilia Bruschi

IV.--Serge Ladko

V.--Karl Dragoch

VI.--Les yeux bleus

VII.--Chasseurs et gibiers

VIII.--Un portrait de femme

IX.--Les deux echecs de Dragoch

X.--Prisonnier

XI.--Au pouvoir d'un ennemi

XII.--Au nom de la loi

XIII.--Une commission rogatoire

XIV.--Entre ciel et terre

XV.--Pres du but

XVI.--La maison vide

XVII.--A la nage

XVIII.--Le pilote du Danube

XIX.--Epilogue

End of the Project Gutenberg EBook of Le pilote du Danube, by Jules Verne

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE PILOTE DU DANUBE ***

***** This file should be named 11484.txt or 11484.zip *****

This and all associated files of various formats will be found in:

<http://www.gutenberg.net/1/1/4/8/11484/>

Produced by Carlo Traverso, Renald Levesque and PG Distributed Proofreaders. This file was produced from images generously made available by the Bibliotheque nationale de France (BnF/Gallica) at <http://gallica.bnf.fr>.

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.net/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pgla.org>.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official

page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby
Chief Executive and Director
gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII, compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over the old filename and etext number. The replaced older file is renamed. VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.net>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000, are filed in directories based on their release date. If you want to download any of these eBooks directly, rather than using the regular search system you may utilize the following addresses and just download by the etext year.

<http://www.gutenberg.net/etext06>

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,
98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are filed in a different way. The year of a release date is no longer part of the directory path. The path is based on the etext number (which is identical to the filename). The path to the file is made up of single digits corresponding to all but the last digit in the filename. For example an eBook of filename 10234 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234>

or filename 24689 would be found at:

<http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689>

An alternative method of locating eBooks:

<http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL>

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)